

L'APPEL
DE LA
ROUTE
**DENIS
BACHAND**

ROMAN

L'INTERLIGNE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Voyages en nostalgie. Parcours mémoriel à travers les arts et les médias, essai, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2021, 152 pages.

Roséfine la cristalline, poésie-théâtre en 34 tableaux (en collaboration avec Jacques Couture), Sherbrooke, Éditions Cosmos, 1973, 64 pages. Coll. « Varia », n° 6.

Où vers, poésie, Sherbrooke, Éditions Cosmos, 1972, 104 pages. Coll. « Amorce » , n° 11.

OceanofPDF.com

DENIS BACHAND

L'appel de la route

Roman

2022

Collection Vertiges

L'Interligne

OceanofPDF.com

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: L'appel de la route : roman / Denis Bachand.

Noms: Bachand, Denis, 1948- auteur.

Collections: Collection Vertiges.

Description: Mention de collection: Vertiges

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20210124180 | Canadiana (livre numérique) 20210124237 | ISBN 9782896997411 (couverture souple) | ISBN 9782896997428 (PDF) | ISBN 9782896997435 (EPUB)

Classification: LCC PS8553.A25 A67 2021 | CDD C843/.54—dc23

L'Interligne

435, rue Donald, bureau 337

Ottawa (Ontario) K1K 4X5

613 748-0850

communication@interligne.ca

interligne.ca

Distribution : Diffusion Prologue inc.

ISBN 978-2-89699-743-5

© Denis Bachand 2022

© Les Éditions L'Interligne 2022 pour la publication

Dépôt légal : 2^e trimestre de 2022

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits réservés pour tous pays

OceanofPDF.com

*Aux personnes qui ont fait un bout de route avec moi au cours de ce voyage en
écriture*

OceanofPDF.com

Ce qui est merveilleux, et parfois terrifiant, c'est que le monde puisse être tant de choses différentes pour tant d'âmes différentes. Qu'il puisse être, et qu'il soit, tout cela à la fois.

Henry Miller

Il faut voyager pour frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui.

Michel de Montaigne

La connaissance de l'autre est une richesse indispensable, et c'est en approchant l'autre qu'on se connaît soi-même.

J. M. G. Le Clézio

Parce qu'au bout du compte, tu ne te souviendras pas du temps passé au bureau ou à tondre la pelouse. Va grimper cette foutue montagne.

Jack Kerouac

OceanofPDF.com

PARTIR, QUITTER, VOIR AILLEURS

LE CIEL CRACHE DES TORRENTS QUI ME GRISENT. J'ai l'impression qu'ils me déchargent du trop-plein d'émotions qui m'habite au moment d'affronter l'inconnu. En cette après-midi lourde et grise de fin septembre 1977, on roule à pas de tortue sur l'autoroute des Cantons-de-l'Est. La vue peine à se frayer un passage entre les mouvements des essuie-glaces qui luttent contre un adversaire coriace. Paul conduit avec prudence, il n'est pas question que je rate l'avion. Je m'envole pour la Suisse dans quelques heures.

Nous avons rêvé de ce voyage pendant des mois. Nous devions d'ailleurs partir ensemble. C'est lui qui s'est chargé de repérer un vignoble où nous pourrions faire les vendanges avant de nous rendre à Paris. J'ai obtenu une bourse d'études qui me permettra de subsister quelques mois, le temps d'assister à des conférences et de m'inscrire à des séminaires. Lui ne manque pas de ressources, les sommes qu'il touche comme stagiaire au cabinet d'avocats de son oncle lui ont permis de mettre de l'argent de côté en vue de s'accorder une année sabbatique avant de poursuivre une spécialité en droit de la fiscalité. Mais il a dû y renoncer à la dernière minute en raison de la maladie de son père qui, selon les médecins, n'en avait plus pour très longtemps. Un cancer fulgurant venait contrecarrer nos plans.

Le spectre de la mort rôde sans que nous y prêtions attention jusqu'au jour où elle nous laisse impuissants devant la fatalité. Comme des membres qui persistent à se manifester après leur amputation, les êtres chers nous habitent longtemps après leur disparition. J'avais l'habitude de téléphoner à mon père tous les vendredis soir. Lorsqu'il est décédé, j'ai mis plusieurs mois à me défaire de ce rituel. À l'heure dite, je m'apprêtais à composer son numéro pour constater rapidement qu'il n'y avait plus d'interlocuteur au bout du fil. Je venais d'ouvrir un couloir sur le vide et je ressentais la douleur de son absence comme une sensation fantôme qui continue de transmettre ses impulsions au cerveau.

Je sentais ce désarroi chez Paul lorsqu'il m'a appris la mauvaise nouvelle. Sa voix était méconnaissable, assourdie par les sanglots qui l'étranglaient. Il

parvenait péniblement à articuler ce que je reçus comme une injection paralysante : « Mon père a un cancer incurable, on lui donne à peine quatre mois. Je dois rester auprès de lui. Ma mère a besoin d'aide. Je ne peux pas les laisser. Je ne peux pas les quitter. »

J'étais fortement secoué. Que dire à un ami pour soulager sa détresse ? Abasourdi, je demeurai un bon moment sans voix. Puis, reprenant petit à petit mes esprits, j'essayai tant bien que mal de le consoler.

Son père et lui ont une relation qui fait envie, ils ont développé un mode de communication empreint de complicité. La relation avec mon paternel était d'un tout autre ordre. Nos échanges se limitaient le plus souvent à de courtes phrases qui n'atteignaient pas le niveau de confiance de celui de mon ami : « ton père manque de mots », répétait ma mère en bonne médiatrice. Je ne doutais pas de l'amour qu'il portait à ses enfants, mais comme plusieurs hommes de sa génération, il n'avait pas appris à articuler ses émotions et en demeurait prisonnier. J'en avais eu une triste preuve à l'occasion d'une cérémonie où il s'était vu remettre un certificat d'honneur en reconnaissance de ses actions en faveur d'organismes locaux. C'était un homme très impliqué dans sa communauté, toujours prêt à rendre service, mais il ne fallait pas lui demander de parler, encore moins en public. Debout, tenant maladroitement dans ses mains la plaque qu'on lui remettait, il demeurait tétanisé d'effroi, la gorge serrée, incapable de formuler autre chose qu'un discret et presque inaudible « merci », tellement les émotions faisaient barrage au langage qui ne parvenait pas à s'affranchir de sa détresse. Je ressentais son malaise dans ma propre chair et tressaillais d'impatience. J'aurais voulu lui souffler à l'oreille les phrases de circonstance, le sortir du pétrin dans lequel il patageait. Ce souvenir revient me hanter chaque fois que je dois intervenir en public.

Paul et moi avons été élevés dans des contextes familiaux très différents. Son père est médecin, le mien a dû interrompre ses études en 3^e année pour s'occuper de la ferme de ses parents vieillissants avant d'atterrir en ville comme ouvrier sur des chantiers de construction.

Il y avait beaucoup de livres chez Paul ; chez moi, on se contentait de *L'Almanach du peuple* et des quelques rares ouvrages que mes parents avaient reçus en prix de fin d'année pendant leurs brèves études. Ils ressemblaient à ceux que j'avais vus chez mes grands-parents paternels, chez qui nous

rejoignons mes oncles et tantes presque tous les dimanches. Pendant qu'ils se berçaient en silence sur la grande véranda qui avait été le théâtre de leurs premiers pas, je fouinais à l'écart dans les pièces de la maison. Je me souviens de l'attraction ressentie en découvrant une collection de livres à la reliure rouge et or au détour d'un couloir menant aux chambres. Malheureusement, je ne pouvais pas les atteindre. Ils étaient précieusement remisés dans une petite bibliothèque vitrée fermée à clé ; on aurait dit un trésor jalousement préservé. La fascination des livres ne m'a jamais quitté depuis.

Nous avons été voisins. Nous avons partagé nos jeux d'enfants, nos rêves et nos escapades d'adolescents, nos frasques de jeunes hommes intrépides et parfois inconscients. Paul a fait des études dans un collège privé de la métropole, j'ai poursuivi mes études secondaires et collégiales dans le système public. Plus tard, nous nous sommes retrouvés à l'université. Nous avons été colocataires. Nous avions des amis communs. Il nous arrivait de fréquenter les mêmes filles sans qu'elles s'en formalisent. Quand l'une d'elles nous a annoncé qu'elle était enceinte, nous ne nous sommes pas inquiétés de savoir qui était le père. À dix-huit ans, il n'était pas question qu'elle garde l'enfant. À sa demande, nous avons réuni les quelque 300 dollars requis pour le voyage à Newport. Paul s'est chargé de l'accompagner aux États-Unis. Libérés, non sans remords occasionnels, des dictats de la religion qui entravaient nos élans sexuels, nous abordions la libération des mœurs avec enthousiasme et créativité. Nous accumulions les expériences sans nous préoccuper des conséquences. Pas question de se laisser piéger par l'amour exclusif. Nous voulions être libres. Je quitte d'ailleurs l'une de ces conquêtes qui tendent à trop vouloir s'attacher.

L'orage déchire les nuages qui s'illuminent entre les rugissements du tonnerre qui fait vibrer l'atmosphère. Le tableau de la nature en furie m'apaise. J'ai toujours aimé ressentir la puissance des éléments. Petit, je résistais à ma mère qui se réfugiait sous la table de la salle à manger en y entraînant ses enfants pour nous protéger de la foudre. On aurait dit qu'une force occulte m'attirait vers les fenêtres, d'où je pouvais admirer la fureur de la nature dans sa terrifiante splendeur. Quelle pulsion me poussait ainsi au cœur du chaos ? Peut-être l'espoir que les éclairs percent la voûte céleste et révèlent ce qu'il y avait derrière ou dans ce paradis, disait-on, qui accueille les défunts qui « montent au ciel » ? Je ne saurais dire avec certitude ce que

mon cœur d'enfant pouvait imaginer. Je sais seulement qu'il revient m'habiter chaque fois que les éléments se déchaînent de la sorte.

— Tsé, Paul, comme j'aime les orages...

— Ouais, tu m'as déjà dit ça...

— Ça me rappelle quand ma mère allumait des lampions et nous faisait réciter le chapelet. Dans sa jeunesse, elle avait vu plusieurs maisons « passer au feu », comme elle disait. On avait beau lui répéter que ce n'était plus comme dans le temps, elle n'a jamais surmonté sa peur.

— Tu te rappelles quand on s'est étendus dans un champ de blé d'Inde ?

— Ça s'oublie pas... On regardait les nuages et on comptait les secondes entre les éclairs et le tonnerre qui se rapprochaient.

— Je faisais le brave, mais j'avais la frousse ; pas toi ?

— Ben... un peu quand même... mais... je faisais des prières.

— Tiens, tiens, le « catho » qui revient au galop !

— Ça aide des fois...

— Bon ! Compte et prie si tu veux, moi il faut que je me concentre sur la route.

— On dirait que ça va s'apaiser. C'est moins gris, on voit mieux... On pourrait aller plus vite.

— T'en fais pas, il est encore de bonne heure, on a le temps...

— Je sais, mais tu me connais, Paul... je n'aime pas arriver à la dernière minute.

— Ça va aller... ça va aller... Regarde les belles éclaircies devant. Tu vois les trous de lumière dans les nuages ? On dirait une apparition comme sur les images saintes... Tu dois connaître ça ! C'est un bon présage, les astres sont avec toi. Tu vas faire un beau voyage.

— J'espère bien, mais j'aurais aimé que tu sois avec moi : ça sera pas pareil.

— Ça sera peut-être mieux... Et puis, je pourrai peut-être aller te rejoindre plus tard.

Nous mettons près de trois heures et demie à franchir la distance entre Sherbrooke et Mirabel, un trajet qui prend normalement un peu plus de deux heures. Comme le départ est prévu dans une heure et demie, nous avons à peine le temps de nous dire au revoir avant que je m'engage vers l'aire d'embarquement pour monter à bord du transbordeur qui me conduit à l'avion. Je suis fasciné par la modernité des installations. Construit en

prévision des Jeux olympiques de l'an dernier, cet aéroport promis à un bel avenir fait la fierté de tous les Canadiens, « sauf des agriculteurs que l'on a expropriés des plus belles terres agricoles du Québec », me rappelle Paul.

C'est la première fois que je prends l'avion. Je ne ressens aucune crainte, seulement un léger frisson au décollage, suivi d'une sensation de légèreté lorsque l'appareil prend son envol. Confiant, je m'abandonne. Ai-je bien le choix ?... Plus le sol s'éloigne, plus j'ai le sentiment de lâcher du lest. Je regarde l'hôtesse de l'air qui circule avec élégance dans l'allée. Elle s'assure que tout se passe bien et vérifie que j'ai bien bouclé ma ceinture. Je lui adresse mon plus beau sourire en me disant qu'elle est fort jolie et que, ma foi, j'aimerais bien m'envoler avec elle quelque part à Genève ou ailleurs. Je me garde bien cependant de lui en faire part, préférant rêver à ce qui pourrait se passer, plutôt que d'essuyer une rebuffade. J'ai coutume de me réfugier dans ce type de fantasme pour éviter de me mesurer à la réalité. L'inconnu m'attire autant que je l'appréhende. Je me demande ce qui m'attend dans ce vignoble. Des images érotiques se bousculent dans mon esprit. Des amis m'ont vanté l'atmosphère qui règne pendant la période des vendanges : « Tu vas voir, il y a plein de gars et de filles, et du bon vin ; c'est la fête ! » Je me vois déjà entouré de jolies nymphettes vêtues de voiles translucides, festoyant de grappes de raisins juteux et de bons vins comme les Romains sur les fresques antiques. À nous deux, la Suisse !



Aussitôt arrivé à destination, je prends le train pour Perroy, une petite commune du canton de Vaud entre Genève et Lausanne. Je m'émerveille du paysage qui se dévoile sous mes yeux. Les coteaux sont tapissés de parcelles de vignes qu'un soleil de fin de matinée colore d'une variété de teintes de vert, de jaune et d'or flamboyant. Leurs rangs bien alignés ceignent les rives du lac Léman. Il y en a partout entre les villages dominés par le clocher d'une église qui pointe sa flèche au-dessus des toits en tuile. Il sera bientôt midi. Je repère aisément la résidence du propriétaire. Nous sommes une dizaine autour d'une immense table ronde dans le jardin. Le décor est rustique, voire austère : une grande habitation de pierre, entourée d'un haut mur également fait de pierres grises, laisse peu de place à la fantaisie ; à peine quelques fleurs aux fenêtres enjolivent la façade qui se découvre

derrière une porte cochère qui a dû voir défiler de rares millésimes. S'y trouvent un couple de jeunes Français, quatre adolescentes du canton qui profitent du congé scolaire accordé pour la période des vendanges, de même que Frans un Hollandais, et Jovan un Yougoslave que je comprends être le bras droit de Gérard, le fils du propriétaire. Surnommé Gégé, ce dernier a la faconde d'un clown, et le nez qui va avec. Comme Obélix dans la potion, il est sans doute tombé dans un tonneau rempli de vin du pays en très bas âge. On dirait un personnage tout droit sorti d'un roman de Rabelais, buveur, baiseur, boute-en-train, spirituel, exubérant et tendre tout à la fois. Il prend solennellement la parole après un repas copieux, bien arrosé de vin blanc maison. Je l'écoute du mieux que je peux, légèrement affecté par une ivresse qui me porte à la rêverie. Ses propos me ramènent vite à la réalité : « Hé ! le Québécois, TA-BER-NA-CLE ! Tu occuperas la chambre au grenier avec Frans ; les filles, celle à l'étage où il y a des lits superposés ; les Français, la chambre au bout du couloir. Rendez-vous demain matin, petit déjeuner à six heures trente. Reposez-vous bien, *c'est pas de la tarte*. »

Je n'avais jamais entendu cette dernière expression, mais le ton sur lequel Gégé l'a prononcée ne laisse aucun doute quant aux difficultés que nous réserve le dénivelé des pentes que nous aurons à gravir. Je comprends qu'il n'est pas question de partouzes ni de festins arrosés de vin et de grappes de raisins suspendues au-dessus de nos têtes. J'essaie de chasser mon inquiétude et je réussis péniblement à m'endormir au petit matin. La cadence se maintient ainsi toute la semaine : petit déjeuner, travail dans les vignes dès sept heures, pause collation et thé à neuf heures, dîner, retour dans les vignes jusqu'en fin d'après-midi, apéro, souper, dodo. Parfois, il nous reste suffisamment d'énergie pour faire de brèves incursions nocturnes au bistrot du village où l'on retrouve des jeunes qui travaillent sur d'autres exploitations. La grande Audrey arrive d'Angleterre avec son compagnon allemand Karl ; Bob le New-Yorkais est installé en Suisse depuis six mois en attendant d'amasser l'argent nécessaire pour continuer sa route ; Christian le Belge rêve de Katmandou ; Anneke la blonde hollandaise n'en peut plus de son patron un peu trop entreprenant et quitte le lendemain pour l'Italie. Autant d'histoires qui me fascinent. Ces rencontres compensent la dureté du travail. Je pense à Paul et me soucie de son père.

Perroy, le 6 octobre 1977

Salut, Paul.

Le vol s'est bien déroulé. Il y avait une hôtesse qui donnait envie de s'envoyer en l'air ! Elle ressemblait à Jeannine, tu te souviens ? Les mêmes grands yeux ronds et une démarche à faire frissonner... Tu vois le portrait ! À Genève, j'ai pris un train pour Perroy. Le paysage est magnifique, tout en collines pleines de vignes qui descendent tout droit vers le lac. C'est beau à voir, mais moins à parcourir... C'est plus dur que je pensais. Au bout de six jours, je me demande comment je vais faire pour me rendre jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Il faudrait sans doute que j'y aille mollo sur la boisson... tu connais mes faiblesses.

Pendant que les filles cueillent les grappes, nous les garçons on dévale les pentes avec ce qu'ils appellent des « brantes », c'est une espèce de hotte avec des bretelles ; elles peuvent contenir jusqu'à 40 kilos de raisins. Nous devons déverser le contenu dans de grandes cuves rectangulaires attachées à des tracteurs au bas des pentes. Je ne te dis pas combien d'allers-retours il faut faire dans une journée, j'en ai les jambes en bouillie et le dos plein de jus de raisin. Et, crois-moi, c'est collant, rien à voir avec le vin. Aujourd'hui, à trois, on a fait 216 brantes, soit 72 chacun, c'est-à-dire 2880 kg, plus de trois tonnes ! Jamais je ne me serais cru capable de porter une telle charge. Je sens que je pousse mon corps à sa limite. Quand la brante devient trop lourde, je regarde en face, de l'autre côté du lac, et je m'émerveille de la splendeur des Alpes, dominées par le mont Blanc noyé dans une brume surréaliste. Le paysage est extraordinaire, époustouflant ! La journée commence vers sept heures pour se terminer tard dans l'après-midi. On a droit à des pauses et on pique-nique parfois dans les vignes. Gégé, le fils du propriétaire, fait le fou toute la journée ; il agace les filles et cherche notre connivence. C'est un célibataire qui va le demeurer longtemps s'il continue à agir comme il le fait. C'est un grand enfant de quarante-sept ans. Son second, le Yougoslave Jovan, est très sympathique même si on ne comprend pas toujours bien ce qu'il dit.

Avant le souper, on a droit au vin maison en apéro : « Perroy, Clos du maquis ». On le prend dans une petite pièce attenante au pressoir et aux cuves de fermentation. Ça sent fort et la table sur laquelle sont déposés les verres et les bouteilles est une véritable éponge qui a imbibé les milliers de rasades des employés qui se sont succédé ici depuis des décennies. On en ressort un peu givré pour le repas, toujours copieux et bien arrosé. La femme du propriétaire, que l'on appelle affectueusement « Mémé Morin », prépare de véritables délices gastronomiques, entre autres une fondue suisse comme je n'en avais jamais mangée. Ici, dans le

canton de Vaud, on utilise des gruyères. Je pense qu'il y a pas mal de vin et de kirsch dans la recette ! Inutile de te dire que je ne mets pas longtemps à me mettre au lit après une pareille journée. Frans, mon compagnon de chambre, est plus costaud. Je pense qu'il a l'habitude de prendre un coup. Le vin ne semble pas l'affecter comme moi. L'autre soir, après une fête au village, il m'a ramené sur ses épaules tellement j'étais soûl. Il était plus vaillant que moi lorsque nous avons dû nettoyer les immenses tonneaux de bois dans lesquels on pénètre tout entier pour dégager le tartre. L'odeur est enivrante au premier degré. À quatre pattes dans la cuve, on se croirait immergé dans une solution d'éther... tout un « trip », mon ami !

J'espère que la santé de ton père ne s'est pas trop détériorée et que tu auras le temps de lui faire tes adieux comme tu le souhaitais. Au moins il ne sera pas disparu soudainement. Je pense souvent à vous. Je te souhaite bon courage et te prie de transmettre mes bonnes pensées à ta mère et à ta sœur.

Je te donnerai des nouvelles plus tard. Pour l'instant, je ne sais pas où je vais demeurer à Paris. Ma chambre à la Cité internationale universitaire n'est pas libre avant janvier. Peut-être chez Béatrice, l'amie de ta sœur ? On verra.

Bye

Philippe

À la fin des récoltes, les saisonniers convergent vers Nyon pour participer à la fête des vendanges. Frans y retrouve Léa, une Suissesse avec laquelle il a entretenu une correspondance dans le cadre d'un jumelage scolaire. Elle vit maintenant dans une commune d'artistes à Préverenges près de Lausanne. C'est une gracile et jolie brunette aux cheveux qui lui tombent aux fesses. Timide et effacée, elle se métamorphose en sauterelle dès que la musique s'empare de ses membres. Aspirés dans le vortex de la foule, nous ne formons qu'un seul organisme envahi d'une transe commune. J'ai l'impression de m'envoler au sein d'une colonie de migrants interstellaires qui président à une eucharistie nouvelle. Bientôt, la bombarde, la flûte, la cornemuse, le violon et les guitares du groupe français Gwendal enchantent de leurs sonorités celtiques. Ces musiques traditionnelles bretonnes et irlandaises me rappellent les reels et les danses carrées de la salle paroissiale de mon adolescence. Soudainement, la nostalgie me gagne en voyant remonter en moi les images d'une époque révolue que ces instantanés de mémoire ressuscitent. Je perds les notions d'espace et de temps, je deviens

danse et musique. Je voudrais figer l'instant, le retenir fermement entre mes mains, le fondre dans une forme impérissable pour m'en repaître à volonté. Si possible, en traduire l'essence pour que jamais ne s'efface le souvenir de ces exaltations. Un jour, je tenterai de trouver les formules...

Ivres de tant de sensations fortes, nous nous quittons au milieu d'une bande de joyeux fêtards. Frans accompagne Léa à la commune, où il séjournera en attendant de reprendre la route vers une destination encore incertaine, peut-être la Californie ou l'Asie ? Je rejoins la gare de Lausanne avec le couple de Français. Je vais à Paris où j'ai rendez-vous avec Béatrice.

OceanofPDF.com

RENCONTRE AU CARREFOUR DES DESTINÉES

LE TRAIN S'IMMOBILISE EN GARE DE LYON. Las et fourbu après les excès des derniers jours, je suis heureux d'arriver à Paris. Je suis loin cependant d'imaginer l'accueil qui m'attend. Je me hisse rapidement de mon siège, saisis mon bagage et me précipite vers la sortie en empruntant l'allée qui me conduit sur le quai. Mon regard est aussitôt happé par celui d'une jeune femme qui semble me reconnaître. Suis-je épuisé au point de me méprendre sur ses intentions ? Est-ce qu'elle me drague ? Me fait-elle vraiment de l'œil ? Je fouille dans ma mémoire, sans succès. Où l'ai-je rencontrée ? Aucun souvenir ne parvient à se fixer sur un événement qui me permettrait de l'aborder sur un terrain familier. Elle, pourtant, ne cesse de se prêter au jeu de l'attraction fortuite. Elle s'approche. Je suis envahi d'une forte émotion, comme une sourde turbulence qui me saisit à bras-le-corps. L'obscurité naissante se fait l'alliée de rêveries audacieuses. Qu'ai-je à perdre ? Combien de fois ma retenue m'a-t-elle empêché d'éprouver le destin ?... Je fonce :

— Vous venez de Lausanne ?

— Oui, comme vous apparemment, me répond-elle sur un ton sarcastique tout en dévoilant un large sourire plein de sous-entendus.

— Euh... oui, en effet...

— Je sais, je vous ai remarqué lorsque vous êtes monté à bord. Avec votre sac à dos, vos cheveux longs, vos colliers et votre allure décontractée, vous avez l'air de quelqu'un qui part à l'aventure. Je vous envie. On vous attend ?

— Non.

— Moi non plus... réplique-t-elle sur un ton invitant qui cache mal ses intentions.

Son aplomb me bouleverse. Son assurance me déconcerte, à tel point que je me demande si je serai à la hauteur. Je chasse rapidement ces pensées. Advienne que pourra...

— Je peux vous offrir un verre ?

— Venez, je connais un endroit sympa, répond-elle en m'entraînant dans le dédale des rues du quartier.

Une fine pluie lustre les pavés d'une cour intérieure sur laquelle un lampadaire jette un éclairage diffus. Le halo de lumière nous découvre discrètement l'un à l'autre pendant que nous échangeons un baiser langoureux avant de nous précipiter à l'intérieur d'une coquette pension. À la fois étonnés et saisis d'une irrésistible attirance, les corps se découvrent dans l'intimité, tantôt lentement, tantôt frénétiquement : les caresses parlent un langage débridé de plaisirs à donner et à recevoir ; l'exploration révèle de nouveaux paysages à parcourir, des vallées racoleuses, des cols invitants, des pentes abruptes qui débouchent sur des prairies réconfortantes, des cavités pulpeuses qui s'ouvrent en étreintes voluptueuses ; ça pulse et palpète dans le creux des reins ; le moindre toucher alimente des frissons inédits qui éclatent et se consomment en légers spasmes sur la peau. Puis, le calme revenu suit l'apaisement et l'endormissement.

Au petit matin, l'ondoiement des rais de lumière qui s'infiltrèrent par une petite lucarne dessine des arabesques sur le corps de l'amante ensommeillée. Je n'ai pas rêvé, elle est bien là. Sa grâce m'éblouit. La matinée s'étire en d'insatiables étreintes qui nous anéantissent. J'ai la sensation de me fondre en elle au fur et à mesure que je m'y déverse. Puis, comme c'est souvent le cas, la crainte de souffrir d'un emballement contraignant me rattrape. Je n'ai pas quitté celle qui voulait me retenir pour me laisser piéger aussi aisément, bien que l'envie ne manque pas. Soudainement, son visage se contracte, la jouissance se transforme en désarroi. Celle qui, l'instant d'avant, grésillait de tous ses pores retraite vers je ne sais quel univers qui la tourmente. Je m'inquiète :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— *Santa madre !* quelle étourdie... J'ai peur...

— Peur de quoi ?

— *Di me, della vita*, de toi, de nous, de *tutto*.

— Calme-toi, il n'y a rien à craindre. Tout va bien, lui dis-je.

— Je voudrais bien te croire, *ma...*

— Mais quoi ?

— C'est la première fois que...

— Que quoi ?

— Que je me laisse aller à perdre *la testa* avec un étranger. Je suis tombée dans le piège de ton charme.

— Tu n'ès pas bien ?

— *Si, si, molto bene*, c'est ça *il problema*. Et ça me fait peur.

— Peur de quoi ?

— De ne plus pouvoir me passer de toi. Et ça, è *terribile* ! Je ne peux pas. J'ai peur de tomber en *amore*.

— Faut pas confondre le sexe et l'amour. Soyons clair : pas d'attachement, pas d'exclusivité. Je suis pour l'amour libre. Pas toi ?

— Je ne suis pas comme toi... Si tu savais...

— Si je savais quoi ?

— Ne pose pas de questions. Nous avons chacun notre *giardino segreto*.

Intrigué, je me retiens toutefois d'insister au risque de rompre la magie. La journée se prolonge en caresses répétées, que seules quelques rares paroles accompagnent en sourdine. Je sais seulement qu'elle vient fréquemment à Paris pour son travail et qu'elle aime la mer, dont elle ne saurait se passer pour rien au monde. Nous nous endormons, paisibles et repus, enlacés l'un contre l'autre hors du temps et des contingences. Je me rêve en cheval ailé parcourant des vallées verdoyantes qui regorgent de sources lumineuses auxquelles s'abreuvent des antilopes féeriques. Un véritable jardin d'Éden rempli de fruits et d'êtres bizarres. Je suis à la fois attiré et inquiet par une fontaine aux formes baroques qui propulse une eau rafraîchissante sur mon visage. Je tente de m'en approcher en vain, impossible d'y tremper mes lèvres qui bientôt s'assèchent.

Au réveil, je constate qu'elle est partie en laissant un vieux livre aux pages jaunies sur la table de chevet, *Graziella* d'Alphonse de Lamartine, édition de 1927. Il m'est dédié : « À *Filippo*, avec mes meilleurs vœux, Chiara ». Troublé, je rejoins la foule qui grouille sur les quais de la Seine. La pluie a cessé de laver les pavés qui sèchent sous un généreux soleil d'automne occupé à diffuser les délicats parfums terreux des feuilles mortes. Bientôt, les tours de Notre-Dame se détachent sur un ciel parcouru de rarissimes nuages. Les bateaux-mouches déversent leur cargaison de touristes. La cité s'offre corps et âme aux promeneurs. Mes pas me conduisent sur le pont des Arts, d'où j'emprunte la direction de la fontaine Saint-Michel, fort animée en cette fin de matinée. Je dépose mon sac sur le rebord du bassin, m'y assois et m'asperge légèrement la figure. Un amuseur de rue vêtu d'une redingote

élimée et d'un haut-de-forme s'évertue à souffler désespérément dans un instrument qui ne livre aucun son. Le type a beau s'acharner, la flûte reste muette. Il l'inspecte, la tourne et retourne dans tous les sens, scrute chacune de ses extrémités pour se décider finalement à souffler dans celle qu'il a ignorée jusque-là. Au grand plaisir des badauds attroupés autour de lui, elle émet finalement une puissante note aiguë qui les fait sursauter de joie. Les numéros s'enchaînent sans que je leur prête attention. Le public, lui, est conquis. Le saltimbanque a bien joué son rôle. Bientôt les pièces emplissent son chapeau dans un cliquetis métallique approbateur qui me sort de ma torpeur. J'ai beau me dire que je ne veux pas m'attacher, je n'arrive pas à chasser de mon esprit l'image de la belle Italienne. L'ambivalence me donne le vertige. Envahi et troublé par ce dilemme qui revient à chaque nouvelle rencontre, j'arpente en somnambule les rues du Quartier latin jusqu'à la librairie Shakespeare and Company où je trouve refuge.

Le lieu est encombré d'ouvrages hétéroclites du sol au plafond. Les piles de livres s'entassent de façon anarchique sur des rayonnages chancelants. Ce véritable capharnaüm labyrinthique mène à un minuscule escalier en colimaçon qui grimpe à l'étage. J'ai toujours aimé la compagnie des livres. Dans cette enceinte calfeutrée de récits et de légendes, ils me procurent un apaisement du même ordre que celui que je ressens dans les lieux de culte. Je m'installe dans un vieux fauteuil fatigué d'avoir accueilli quantité de séants avant le mien, et non les moindres. Depuis son ouverture, la librairie a été le lieu de prédilection de plusieurs écrivains célèbres dont William Burroughs, Allen Ginsberg, Lawrence Durrell, Jack Kerouac, Henry Miller et Anaïs Nin. Avec le Saint-Germain-des-Prés de Juliette Gréco, de Léo Ferré, de Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir et de Picasso, l'endroit participe du mythe d'une époque qui nourrit ma bohème. Je sors de mon sac le roman que m'a laissé Chiara et j'en parcours les premières pages. Le narrateur, que je suppose l'alter ego de Lamartine, fait part de son bonheur de quitter le giron familial pour aller à la découverte de nouveaux horizons. Il a dix-huit ans. Nourri de connaissances livresques, « il part avec l'enthousiasme d'un enfant qui va voir se lever le rideau des plus splendides scènes de la nature et de la vie ». Je retrouve l'expression des sentiments qui m'habitent. Cette connivence m'encourage à poursuivre. Avant son départ pour l'Italie, le jeune homme anticipe « la liberté, le changement de langue, de visages, de

mœurs qui initient l'intelligence à un monde nouveau ». C'est tout ce à quoi j'aspire.

En quittant la librairie pour me rendre à Notre-Dame, je glisse dans mon sac *Le Colosse de Maroussi* de Henry Miller. Je n'ai pas loin à faire pour rejoindre Béatrice que j'ai connue au Québec. Elle est travailleuse sociale. Son boulot consiste principalement à guider les moins nantis parmi les rouages kafkaïens de l'administration publique française, en particulier en ce qui a trait à la recherche de logements à prix modiques. Son travail l'a amenée à connaître Paris comme le fond de sa poche. Pas un boulevard, une place ou une impasse jalousement préservée du regard des touristes ne lui échappe. Elle connaît l'histoire du peuplement des quartiers sur le bout des doigts. Elle se passionne pour sa ville et ne demande pas mieux que de partager ses connaissances. C'est une adepte de la navigation à voile. C'est comme ça qu'elle a rencontré Céline, la sœur de Paul, qui me l'a présentée un soir de fête. Je me suis cependant vite rendu compte qu'elle préférerait les femmes. Depuis, nous sommes demeurés de bons amis.

Comme à l'accoutumée lors des concerts d'orgue, la cathédrale est bondée. Après les bises et les salutations d'usage, nous nous recueillons en silence. Je suis transporté par les sonorités qui me rappellent l'atmosphère des messes solennelles auxquelles je participais pieusement comme enfant de chœur. C'était l'époque révolue des certitudes dont l'absence me fait secrètement souffrir. Toute païenne qu'elle est, Béatrice apprécie sans rechigner une musique qui sollicite le mystère. Tous deux conquis par la *Toccata et fugue en ré mineur* de Jean-Sébastien Bach, nous nous abandonnons à la grâce de l'instant. Nous faisons corps avec l'assistance. Je sens la présence des âmes qui se sont recueillies dans ce temple de prière au cours des âges. J'ai la nette impression de faire partie d'une communauté de croyants que je pensais pourtant avoir abandonnée. Malgré les débordements sensoriels et les quêtes de spiritualité alternative, mon éducation catholique demeure vive. La mystique est cependant vite refoulée au second plan lorsque la figure de Chiara revient me solliciter. Je me souviens qu'elle m'a confié qu'un ami tenait une librairie de bandes dessinées près de la place Saint-André-des-Arts. Il se nomme Anthony. Elle y va régulièrement quand elle se trouve à Paris. Je passe la nuit chez Béatrice, qui doit se rendre en banlieue tôt le lendemain pour son travail. Elle doit rencontrer une famille d'immigrants en provenance du Maghreb.

— J'admire ton dévouement et ta compassion, lui dis-je.

— Je n'ai pas de mérite, c'est dans ma nature. Je ne peux pas faire autrement si je veux être en accord avec mes convictions politiques. Il faut bien réparer les ravages que les gouvernements de droite ont fait subir aux programmes sociaux. Les coupes budgétaires de Raymond Barre ont fait mal aux plus démunis. Les Français en ont assez de Giscard. Je sens un grand vent de changement dans l'air. Les élections approchent. J'ai espoir que la gauche l'emporte, cette fois-ci. Ça serait une première dans la V^e République, tu te rends compte ?

— Euh... pas vraiment, non. À vrai dire, je ne comprends pas très bien votre système politique. Il faudrait que tu me l'expliques.

— Pas de soucis, mais pas maintenant. Je suis pressée.

— Je peux laisser mon sac à dos ici quelque temps ?

— Bien sûr, mais tu comprends que je ne peux pas te loger actuellement. Je suis désolée, ma copine ne comprendrait pas. Elle est plutôt du genre jaloux. Elle vient s'installer après-demain. Notre relation vient tout juste de commencer, je ne voudrais pas la gâcher. Il y a plusieurs auberges de jeunesse, tu trouveras facilement. Restons en contact. Ça me fera plaisir de te guider dans Paris.

— D'accord !

Après un petit déjeuner pris à la hâte, je monte dans le métro à la station des Lilas jusqu'au Châtelet. De là, je me rends rue Danton à l'endroit que m'a vaguement indiqué Chiara. *Les Yeux Fertiles* est une toute petite boutique qui peut accueillir tout au plus une dizaine de personnes à la fois. À voir le seul préposé qui s'entretient avec des clients, je comprends qu'il s'agit d'Anthony. Il a tout de l'allure décontractée de l'artiste rive gauche tel que je l'imaginais : mince à la limite de la maigreur, visage émacié au regard d'un bleu profond, plutôt grand de taille, il affiche une dégaine sympathique. Tout de noir vêtu, seul un petit foulard rouge noué négligemment autour du cou vient ajouter une note de couleur. Il parle doucement, presque timidement. Comme je ne vois pas le temps de pouvoir m'entretenir seul à seul avec lui, j'en profite pour aller consulter l'horaire du Collège de France. Parmi les séminaires que le babillard affiche, celui de Roland Barthes m'intéresse tout particulièrement. C'est une chance inouïe, me dis-je. J'allais voir et entendre celui que je lisais avec grand intérêt depuis

des années. Je rebrousse chemin vers la place Saint-André-des-Arts et m'installe à la terrasse du *Mélodie*. Je commande un demi pression et un jambon-beurre. Les passants vaquent à leurs occupations, les uns au travail, les autres à la découverte de la ville. Après quelques jours de grisaille mouillée, le soleil est réapparu. Un vent doux déride les visages. De retour à la librairie, je peux enfin m'entretenir avec Anthony :

— Bonjour. Je m'appelle Philippe. Je viens du Québec.

— J'avais deviné, votre accent ne ment pas... Enchanté de faire votre connaissance. Beaucoup de Canadiens passent ici en ce moment. Il paraît que la production de BD est en plein essor chez vous ?

— Oui, c'est vrai. Ça bouge beaucoup, il y a plusieurs revues en ce moment. C'est une femme qui m'a appris l'existence de votre librairie. Une Italienne. Elle s'appelle Chiara. Elle est légèrement plus grande que moi, plutôt délicate, a une petite tache de naissance sur le menton, des yeux verts et de longs cheveux noirs bouclés. Vous voyez de qui il s'agit ?

D'abord perplexe, le libraire se souvient de cette femme qu'il a rencontrée, voilà quelques années. Elle est guide touristique. Grande amatrice de bandes dessinées, elle ne rate jamais une occasion de s'enquérir des nouveautés auprès de lui chaque fois qu'elle accompagne un groupe à Paris.

— Vous ne l'auriez pas vue récemment ?

— Non, à moins qu'elle soit venue en mon absence. Parfois, un ami me remplace.

Au fil de notre conversation qui déborde largement le terrain de la bande dessinée, nous nous découvrons un tas d'affinités. Au point d'en arriver rapidement à nous tutoyer. Anthony tient à me montrer le storyboard d'une histoire sur laquelle il travaille en ce moment. Il m'invite chez lui à Clamart. Avec sa femme Marie et leur garçon de trois ans, ils habitent une modeste demeure à proximité d'un centre d'arts où ils animent des ateliers, lui en dessin et graphisme, elle en sculpture. Leur maison est à leur image : chaleureuse, sympathique et accueillante. On s'y sent tout de suite à l'aise. Le coin cuisine est réduit au minimum. Entre la gazinière et le frigo, il y a tout juste suffisamment d'espace pour trois chaises et une petite table à manger. Le séjour est encombré de matériel d'artiste, de tableaux, de cahiers, de croquis, de livres d'art et de bandes dessinées. J'ai l'impression de me retrouver chez un ami d'enfance qui m'avait initié aux beaux-arts dans

notre petite ville de province. Combien de découvertes et de fructueuses discussions avaient pu nourrir l'imaginaire d'un adolescent en appétit d'exploration des merveilles de l'esprit ! Je m'échappais en sa compagnie vers des territoires qui stimulaient ma curiosité intellectuelle. Si la peinture et le dessin lui avaient permis de trouver les moyens de satisfaire son besoin de création, ce n'était pas mon cas. J'explorais toujours. Il y avait bien l'écriture. Mais je n'osais pas encore approcher ce qui me semblait relever d'un don que je ne possédais pas. Je reportais sans cesse le moment de jeter sur le papier les mots qui pourraient saisir ce que je ressentais au seuil de la vingtaine.

Le petit occupe l'essentiel de l'attention des parents jusqu'à ce qu'ils parviennent à le mettre au lit. Le vin aidant, les propos se font de plus en plus intimes. De nature bohème, amoureux de culture et de liberté, ils ont mis longtemps avant de fonder une famille. La grossesse de Marie les a surpris, mais ils ont accepté avec joie la venue du petit Jérémie à qui ils se vouent entièrement. J'envie secrètement ce bonheur serein. Mais les échecs amoureux accumulés jusqu'ici m'ont laissé un goût amer. Pour l'instant, seule compte l'envie de découvrir de nouveaux horizons et de multiplier les conquêtes.

— Nous sommes chanceux de pouvoir offrir à Jérémie ce qui nous a manqué. Nous ne sommes pas riches, mais ça va. Nous arrivons à boucler les fins de mois grâce aux ateliers. Surtout, nous faisons ce que nous aimons.

— Je vois. Moi, vous savez, je suis plutôt du genre nomade en ce moment. J'arrive de Suisse et je n'ai pas encore de lieu fixe. La chambre que j'ai réservée à la Cité universitaire sera libre seulement en janvier. J'ai laissé quelques affaires chez une amie qui ne peut malheureusement pas me loger en ce moment. Une affaire de cœur... Je comptais voir ce qu'il y a de disponible dans les auberges de jeunesse.

— Si ça t'arrange, tu peux demeurer ici quelque temps si tu veux. N'est-ce pas, Anthony ? Tu es d'accord ? Il y a de l'espace au grenier. C'est sommaire, mais ça pourrait convenir. Qu'en dis-tu ?

— Si ça te va, Marie, ça me va aussi. En parlant avec lui à la librairie, je me suis dit qu'il avait de bonnes idées. Je lui ai parlé de mon scénario de BD. J'ai hâte de lui montrer. Peut-être qu'il pourrait m'aider ? J'ai l'intuition qu'il est un bon dialoguiste.

— C'est trop gentil, mais j'accepte.



Au cours des semaines qui suivent, il m'arrive d'accompagner Anthony à la librairie, parfois Marie à ses ateliers de jour pendant que Jérémie est à la crèche. J'apprécie également la compagnie de Béatrice qui me fait découvrir des coins insolites, qu'elle appelle « des petits villages » de Paris. Ce sont pour la plupart des quartiers ouvriers qui ont vu le jour au début du XX^e siècle. Dans ces endroits, loin de la foule et des grands boulevards, on en vient à oublier que nous sommes dans une grande capitale. Quand je suis seul à la maison, je lis ou je rédige un journal dans lequel je consigne des pensées qui pourraient me servir dans un poème ou dans un roman. J'y note ce que j'ai observé dans la journée. Je fais des exercices de style. Je décris des lieux ou des atmosphères. Je prépare parfois des plats rudimentaires qui les attendent au dîner. Je consacre l'essentiel de mes journées à flâner dans Paris, dont je ne me lasse jamais. J'aime par-dessus tout déambuler au fil des rues sans destination précise, au gré de l'intuition. Le vagabondage m'a toujours servi de boussole. Aujourd'hui, je me dirige vers la rive droite par le square du Vert-Galant à l'extrémité ouest de l'île de la Cité. Cette petite oasis de tranquillité doit son nom à Henri IV en raison de ses nombreuses maîtresses qu'il honorait, semble-t-il, de bien virile façon... Ce parc minuscule convient parfaitement au besoin d'isolement que je ressens dans cette mégalopole que je considère par ailleurs comme la plus belle ville au monde. Confortablement assis sur un banc à l'ombre des marronniers, des saules pleureurs, des pommeliers et des érables négondo, je m'adonne à la lecture tout en jetant occasionnellement un œil sur les canards, les poules d'eau ou les mouettes rieuses qui sillonnent les berges de la Seine.

En parcourant les allées du square, je suis surpris d'apprendre qu'une pierre a été offerte à la Ville de Paris à l'occasion de l'Exposition universelle de Montréal en 1967. Je me souviens avec nostalgie de ma flamme de l'époque. Elle travaillait comme hôtesse au Pavillon de la jeunesse, un lieu de rassemblement où je me rendais faire la fête avec des copains. Malheureusement, elle me considérait comme son meilleur ami, celui à qui l'on confie ses peines d'amour, sans se douter de la douleur qu'elle m'infligeait. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, la consoler en amoureux, et non comme un simple confident. J'ai longtemps poursuivi son image dans les traits des jeunes filles que j'ai rencontrées par la suite. Aller

dans la métropole représentait une liberté absolue. L'Expo 67 m'a fait découvrir le monde comme je ne l'avais jamais vu. J'en ai hérité un goût du voyage qui ne se dément pas.

Sorti de ma rêverie, je découvre un peu plus loin la plaque commémorative de l'exécution de Jacques de Molay, le dernier maître de l'ordre du Temple, jeté au bûcher le 18 mars 1314 sur ordre de Philippe IV le Bel, soutenu par le pape Clément V. L'histoire se répétait, songeai-je. Un siècle plus tôt, en 1209, le pape Innocent III proclamait la croisade contre les albigeois, appelés cathares, qui représentaient une menace pour l'Église catholique critiquée pour son faste, sa corruption et son incapacité à se réformer. Comme les Templiers, ils furent pourchassés, jugés sommairement et éliminés. J'ai peine à imaginer l'horrible spectacle du bûcher dans lequel ils furent plongés sur l'ordre de Simon IV de Montfort à Montségur en 1244.

J'en suis là dans mes réflexions sur l'intolérance, la barbarie et le sectarisme religieux quand je vois apparaître une silhouette féminine qui me réconcilie avec la nature humaine. Elle dégage une aura intrigante et sophistiquée. Un rien de préciosité accompagne ses gestes lorsqu'elle porte à ses lèvres un long fume-cigarette. Je m'en approche discrètement :

— Veuillez m'excuser, suis-je bien au Vert-Galant ?

— Tout à fait, jeune homme ! Vous êtes Canadien ? demande-t-elle d'une voix grave et enrouée.

— Oui, approuvé-je, tout en renonçant à expliquer pour une énième fois que je suis Québécois.

— J'ai rencontré plusieurs Canadiens. Ils étaient tous sympas ! Vous avez quelque chose de naturel, d'authentique. On se sent tout de suite en confiance.

— Tant mieux, mais je ne partage pas votre opinion. C'est comme partout, il y a des imbéciles aussi...

— Vous avez probablement raison. J'ai dû tomber sur de bons spécimens ! Je m'appelle Dominique, se présente-t-elle en soulevant légèrement le rebord d'un grand béret de fourrure noire qui lui couvre le front.

— Enchanté de faire votre connaissance. Moi, c'est Philippe. Vous êtes Parisienne ?

— Oui et non. Disons que je le suis de plus en plus, mais je suis du Nord.

— Vous êtes Bretonne ?

— Plutôt Normande. Je viens d'un petit village à l'intérieur des terres, Valmont.

— Je ne connais pas, c'est près de quelle ville ?

— Fécamp sur la Manche est à 15 minutes, et Dieppe, que vous connaissez sans doute mieux, à une heure de route à l'est.

— Oui, j'ai un oncle qui y a perdu la vie. Il était avec les Fusiliers Mont-Royal en 42. Ma famille maternelle est originaire de Caen. J'aimerais bien voir ce coin de pays un jour.

— C'est très joli. J'y retourne souvent à l'occasion des vacances.

— Je peux vous demander ce que vous faites ?

— Je suis en master d'histoire de l'art. Et vous ?

— Moi, je fais des études littéraires.

— J'ai de bonnes copines qui étudient à la Sorbonne. Elles ont toujours plein de choses à raconter. De vraies pies !

— Vous les Français, vous parlez beaucoup, vous avez la parole facile, non ?

— Je crois que vous avez beaucoup d'a priori, jeune homme. Ce n'est pas toujours le cas.

— Eh bien moi, j'en ai rarement vus qui avaient de la difficulté à s'exprimer.

— Peut-être, mais vous savez, on peut dire plein de bêtises dans un langage châtié...

— Ça c'est bien vrai ! Je ne me serais jamais permis, mais puisque vous le dites...

— Oh ! L'heure tourne, dit-elle en refermant le boîtier d'une vieille montre de poche qu'elle range dans une sacoche brodée de fleurs multicolores d'allure tout aussi rétro.

— Vous avez une magnifique sacoche, lui dis-je.

— Pardon jeune homme ! c'est une « bourse » belle époque, réplique-t-elle, un tantinet offusquée... Oui, n'est-ce pas ! J'y tiens beaucoup, je suis une sentimentale. J'aime les vieux objets. J'adore chiner aux puces.

— « Chiner aux puces » ?

— Faire les brocantes et les friperies, si vous préférez. C'est comme des musées, on y trouve de tout. À présent, veuillez m'excuser, je dois partir.

— J'irais bien avec vous un jour, c'est possible ?

— Peut-être, mais il faut que tu saches... On peut se tutoyer ?

— Oui, pas de problème. C'est normal chez nous, on ne vouvoie pas beaucoup, tu sais.

— Je disais... il ne faut pas te faire d'illusions. Il faut que ce soit clair. Je connais les hommes... On peut se voir en amis, rien de plus, tu comprends ?

Je comprends qu'il n'est pas question d'espérer aller plus loin qu'une amitié platonique. Je ne peux que me résigner, au prix de renoncer pour toujours à ce qui ne me semble pourtant pas impossible à terme. Elle griffonne à la hâte ses coordonnées sur un bout de papier et me quitte sans manquer de me faire la bise.

— Au revoir, Philippe.

— Au revoir, Dominique. Je te fais signe bientôt.

— Tu peux m'appeler Do.

— Moi, mes amis m'appellent Phil.

J'opte pour un détour aux *Yeux Fertiles* avant d'assister à une séance du cours sur le roman. La librairie est bondée comme c'est fréquemment le cas. Anthony est visiblement débordé, il a à peine le temps de me signifier qu'il n'a pas revu Chiara. Nous convenons de nous revoir au *Mélodie* après le cours en fin d'après-midi, à l'heure de l'apéro.

L'amphi est plein à craquer. Les allées sont encombrées. J'ai du mal à trouver un endroit convenable pour entendre celui dont j'ai lu plusieurs ouvrages qui m'ont passionné. Debout, adossé à une colonne vers le fond de la salle, je vois à peine se détacher la figure du conférencier. Mais j'entends parfaitement son propos sur « le vouloir-écrire ». Je me souviens du passage de *Graziella* dans lequel le jeune Lamartine essaie « d'épancher en prose ou en vers ces premiers bouillonnements de l'âme, qui semblent peser sur le cœur jusqu'à ce que la parole les ait soulagés en les exprimant ». Barthes associe l'envie d'écrire à une « force désirante », comparable à celle qui alimente les fantasmes sexuels. Comme je n'en manque pas... je me sens revigoré dans mon ambition de maîtriser les difficultés de l'écriture. Je sors de mon sac le roman que m'a laissé Chiara. Je le feuillette au hasard et lis : « Il semble que la parole soit la seule prédestination de l'homme, et qu'il ait été créé pour enfanter son fruit. L'homme se tourmente jusqu'à ce qu'il ait produit au-dehors ce qui le travaille au-dedans. Sa parole écrite est comme un miroir dont il a besoin pour qu'il existe. Tant qu'il ne s'est pas vu dans ses œuvres, il ne se sent pas complètement vivant. »

J'ai hâte de revenir à la prochaine séance. Il faut absolument que je retrouve cette fille qui m'apparaît de plus en plus comme une muse. J'ai connu plusieurs histoires d'un soir, mais jamais d'une telle intensité. J'ai senti une tendresse désespérée dans les gestes de l'amante. Comme un appel au secours. Que peut bien m'apprendre encore ce roman sur celle qui me l'a remis ?

OceanofPDF.com

SURPRISE ET CONFUSION DES GENRES

PLUSIEURS SEMAINES S'ÉCOULENT SANS NOUVELLES de la belle Italienne. Anthony ne l'a pas revue. J'essaie de chasser le tourment dans lequel sa rencontre m'a plongé. Je profite de l'occasion du vernissage d'une amie de Béatrice dans le sixième arrondissement pour renouer contact avec Dominique. Elle est ravie de l'invitation et enthousiaste à l'idée de découvrir une nouvelle artiste. Carolina est une Canadienne d'origine espagnole qui peint des tableaux minuscules, des miniatures montées en mosaïque qui reconstituent des paysages fantasmagoriques. Dominique évolue avec aisance au milieu d'une faune bigarrée qui se presse devant les œuvres. Elle détaille minutieusement les particularités des tableaux pour en révéler l'originalité. Elle déborde d'éloges et ne cesse de vanter l'audace de la démarche. C'est une excellente vulgarisatrice. Le plaisir d'explorer les friperies et les musées de la capitale en sa compagnie dissipe momentanément les mirages d'une passion dévorante. Mon esprit s'apaise en sa présence. Rassurée sur mes intentions, elle m'invite à découvrir son coin de pays pendant les vacances de fin d'année. Rendez-vous est fixé à la gare d'Austerlitz deux jours avant Noël.



Arrivé plus tôt que l'heure prévue, je ne suis pas étonné de ne pas la trouver parmi les clients du café de la gare. Je fais le tour des tables jusqu'au fond de la salle d'où parvient une voix familière. Un élégant et frêle jeune homme vêtu d'un blouson de cuir défraîchi et d'une casquette de motard assortie me fait signe. Je ne le reconnais pas. Précédé d'une forte odeur de tabac Gitanes, il s'approche de moi en se dandinant entre les tables :

— C'est moi, Dominique. Tu ne me reconnais pas ?

Son ton de voix rauque ne ment pas, il s'agit bien d'« elle » !

— Maintenant que tu me le dis, oui. Faut dire que sans ton maquillage et dans cet accoutrement de loubard de banlieue, ce n'est pas évident.

— Je l'admets. Viens t'asseoir, je vais t'expliquer.

— Je te rejoins. Garçon ! deux cafés et des croissants, s'il vous plaît.

— Tu te souviens, la première fois que tu m'as vu, au Vert-Galant ?

— Oui, comme si c'était hier. Tu me fascinais...

— Je sais... Je draguais revêtu de mes plus beaux atours. Je t'ai dit de ne pas te faire d'idées. Tu vois où je veux en venir ? Par la suite, j'ai fait attention à ne rien laisser transparaître.

— Ça ! On peut dire que tu m'as bien eu. Je ne me suis jamais douté que ma prof d'histoire de l'art était un homme... et encore moins un homme qui draguait les femmes, habillé en femme. Ça, je t'avoue que ça dépasse mon entendement...

— Ça me plaisait bien de laisser planer le doute. J'attendais d'être certain de savoir à qui j'avais affaire. Et puis, je me suis dit qu'il était souvent plus facile de se confier à un étranger qu'à l'un de ses proches.

— Ça porte moins à conséquence, j'ai connu ça moi aussi.

— J'imagine.

— Alors, c'est quoi ton truc ?

— Eh bien, les femmes m'ont toujours attiré.

— Moi aussi, c'est normal, nous sommes des hommes.

— Toi peut-être ? Moi, mon corps ment. Je me sens femme à l'intérieur...

— C'est vrai que tu n'es pas ce que l'on peut appeler un modèle de virilité, même habillé en dur à cuire, si tu me permets ?

— Oh, je te permets ! Tu n'es pas le premier à t'en rendre compte. Ça fait longtemps que je sais ce que je dégage. Les garçons du village me l'ont rapidement fait comprendre. Et pas toujours de manière délicate, si tu vois ce que je veux dire ? Ils me traitaient de pédé, de fiotte et de tantouse. Je n'ai jamais compris pourquoi ils m'appelaient « banane ». J'ai été rossé plus d'une fois.

— Tu aimais les hommes ?

— Je les aimais et les aime toujours comme des êtres humains que je respecte, mais pas comme amants. Ce sont les femmes qui m'attirent, mais pas à la manière des copains de lycée qui détaillaient à n'en plus finir leurs conquêtes féminines à la manière d'exploits sportifs dignes des Olympiques... Je ressentais même du dégoût lorsqu'ils racontaient comment ils pilonnaient les filles de leur sexe en érection. Ça n'a jamais été mon truc. Moi, ce qui m'intéressait, c'était de faire plaisir aux filles. Je n'étais

pas homo, les queues ne m'ont jamais intéressé, même pas la mienne si tu veux savoir...

— C'est compliqué ton histoire.

— Mais non, un jour mon petit frère en se moquant de mes manières m'a traité de lesbienne. Sur le coup je n'ai pas réagi, puis à la radio, je crois que c'était sur France Culture, j'ai entendu un psychologue parler des hommes lesbiens. En écoutant attentivement son énumération des caractéristiques, j'ai été soufflé. Ça correspondait parfaitement à ce que je vivais avec les filles. Oh, pas toutes ! Certaines préféraient se faire emboutir à la dure. J'ai vite compris que celles-ci n'étaient pas pour moi.

— Un « homme lesbien » !? Première fois que j'entends parler de ça. C'est pas évident...

— En gros, c'est quelqu'un qui s'intéresse davantage au plaisir qu'il procure à sa partenaire qu'à celui qu'il en retire. Il aime caresser, ne cherche pas à dominer et ne connaît pas la jalousie. Par exemple, la pénétration à tout prix ne l'intéresse pas. Du reste, moi tu sais, l'érection on repassera. Je suis plus sensuel que sexuel, et je déteste les machos.

— En tout cas, ça ne me correspond pas du tout, si tu vois ce que je veux dire... Je comprends que ça n'a pas dû être facile dans ton village !

— Oh que non ! Surtout qu'au bout d'un moment, il m'est apparu évident que je n'étais pas vraiment un homme, même lesbien... Alors, j'ai voulu devenir comme les femmes que je courtais. J'ai eu envie que mon apparence corresponde à qui j'étais vraiment, j'ai commencé à m'habiller en femme. Homo, passe encore, mais travelo, alors là scandale ! C'est pour ça que j'ai quitté ma chère Normandie. La grande ville ne m'a jamais vraiment attiré, mais je n'avais pas le choix, je n'aurais pas pu vivre comme je l'entendais. Ici au moins je peux faire ce que je veux. Et il y a tous ces musées. C'est magnifique d'avoir tout ça à portée de main.

— Et de la vue surtout ! dis-je moqueur.

— Je m'en régale. Heureusement aussi que j'ai rencontré une bande d'artistes avec qui je m'entends à merveille. Avec eux je me sens en famille. On se réunit dans un club du Faubourg Saint-Denis. Il y en a de tous les genres : des drag kings, des drag-queens, des gays, des lesbiennes, des bisexuels, des queers, des travelos et des trans, certains opérés, d'autres pas...

— Et toi ?

— Normalement c'est une question à laquelle je ne réponds pas. D'ailleurs, on ne devrait jamais poser cette question à un/une trans. Mais, comme c'est toi... Je suis en transition, je prends des hormones depuis quelques années. Ça m'a permis de développer des seins et de perdre le peu de barbe qui commençait à garnir mon visage. Si tu veux tout savoir, je n'ai aucun problème à pisser debout dans un urinoir. Pour l'instant ça va, je ne pense pas à la chirurgie. Je m'habitue tranquillement à ma nouvelle transparence.

— Ta transparence ?

— Oui, j'essaie de me camoufler le moins souvent possible derrière l'apparence d'un homme. Quoique ce soit parfois encore utile, ou nécessaire comme tu le vois en ce moment. Je ne suis pas encore prête à me présenter chez mes parents, habillée en fille. Chez eux, on parle de moi au « il », compris ?

— Oui, oui, dis-je en l'assurant de ma complicité.

Cette révélation a pour effet de me ramener à un questionnement que je croyais résolu depuis longtemps. Durant mon adolescence, mes compagnons des clubs sportifs me taquinaient en disant que ma silhouette dégageait une élégance féminine. J'avais fait l'objet de quelques avances que je m'étais empressé de rejeter malgré la complicité d'esprit que je ressentais pour ceux qui me sollicitaient. Je pouvais m'entretenir pendant des heures et des heures de littérature, d'art et de philosophie avec mes compagnons sans ressentir la moindre attirance sexuelle, alors qu'il m'était difficile d'ignorer la pulsion qui s'emparait de moi en présence des filles. Ça m'a troublé jusqu'au jour où j'ai compris que ma volonté de séduction cachait une détresse, celle, croyais-je, d'avoir dû partager l'amour maternel avec des frères et des sœurs venus après moi. Cette révélation m'était apparue à la suite d'une relation avec une femme qui avait plus du double de mon âge. Épouse d'un diplomate européen fréquemment absent, elle appréciait ma compagnie. Je la voyais en ami dans sa luxueuse demeure où je m'occupais de son jardin. Je la trouvais fort jolie et désirable. Ses longs cheveux roux et ses taches de rousseur lui donnaient un air coquin. Un jour, dans un élan frondeur, je lui ai avoué mon envie de coucher avec elle. À ma grande surprise, elle accepta. Elle me fit monter dans sa chambre en haut d'une petite tourelle dominant la vallée environnante. J'avais l'impression de vivre un conte de fées. J'étais dans un film. Elle me pria de l'attendre dans un grand lit rond recouvert d'une

multitude de coussins aux couleurs pastel. Au bout d'un moment qui me parut une éternité tellement j'étais excité, elle réapparut légèrement vêtue d'un déshabillé soyeux qu'elle retira pour se glisser discrètement sous la couverture. À peine nos corps se frôlèrent-ils que n'en pouvant plus, je conclus en quelques minutes. Elle me rassura et se retira en regrettant ce qui venait de se produire. Nous sommes demeurés de bons amis, mais un genre de mystère s'était évanoui. J'en garde le souvenir de la satisfaction d'être allé au bout de mon désir et d'avoir appris qu'il ne fallait pas toujours y succomber.

— Hé Phil, tu es toujours avec moi ? s'inquiète Dominique qui voit bien que je m'enfonce dans une rêverie nostalgique.

— Oui, oui, Do ! Tu disais ?

— Je disais que ça n'avait pas été facile d'être moi-même dans mon village. Mes parents sont agriculteurs. Enfin, disons qu'ils l'étaient. Maintenant ils opèrent un gîte.

— Ils n'ont plus d'animaux ?

— Ils ont gardé une quinzaine de vaches. Ils ne se résignent pas à tout liquider ce que leurs parents leur ont légué.

— Je comprends. C'est difficile de joindre les deux bouts à la campagne maintenant.

— C'est pour ça que les parents ont décidé de transformer la ferme. Il y a de plus en plus de demandes pour les séjours chez l'habitant. Ce n'est pas moins de boulot, mais ça rapporte plus. Ça nous a permis de faire des études.

— Tu as plusieurs frères et sœurs ?

— Nous sommes trois : Gaspard qui fait des stages en ébénisterie, Constance qui est inscrite en langue et littérature à l'université de Caen Normandie, et moi.

Dominique ne tarit pas d'éloges sur sa famille et sa région. J'avale un bol de café au lait en y trempant un croissant au beurre bien gras. La foule des vacanciers s'agglutine sur les quais comme un troupeau de moutons en transhumance. Dans la cohue, nous parvenons à repérer nos sièges après quelques bousculades. Quelques heures plus tard, nous respirons les effluves iodés de la Manche.



Constance qui est dans la confidence depuis qu'elle a surpris son frère à revêtir les robes de sa mère nous accueille à Fécamp. Elle est courte, rougeaude et rondelette. Elle lui saute au cou dans une étreinte qui dure plusieurs minutes avant de tourner vers moi son regard enjoué et accueillant. Après quelques mots de présentation, elle me fait la bise et ne manque pas de souligner à son tour combien elle aime l'accent canadien (sic !) qui dégage tellement de chaleur humaine et de convivialité... Nous montons à bord d'une Citroën 2 CV orange cabossée qui accuse son âge. Cette « deudeuche », comme l'appelle affectueusement Constance, a fait les beaux jours de ses parents qui tiennent à la conserver en témoignage de leur fréquentation ; c'est dire la quantité impressionnante de kilomètres qu'elle a avalés. Véritable objet culte, elle serait l'une des voitures les plus vendues en France, selon Dominique. Ce n'est sûrement pas dû à son confort, pensé-je en sentant le froid de décembre me pénétrer jusqu'aux os. Je me demande si la capote de toile ne va pas s'envoler sous la force des vents. J'ai la sensation d'être assis sur une chaise de pique-nique dont les ressorts pourraient éclater à tout moment. Je me réjouis d'apprendre que le trajet par la petite route départementale ne durera tout au plus qu'une vingtaine de minutes. À mi-parcours, Dominique nous convainc de nous arrêter au Musée du Chocolat, ce qui me reconforte. Pas tellement pour le chocolat, mais parce que j'y vois l'occasion de soulager les courbatures qui en peu de temps ont envahi mes muscles fessiers et le bas du dos.

— Dis-moi Constance, qu'est-ce qui ferait plaisir à vos parents ? Je voudrais leur offrir quelque chose pour les remercier de me recevoir dans votre famille ?

— Je sais que mon père aime les « pom'ettes », un mélange de pommes et de noisettes. Tu en penses quoi, Dominique ?

— Je pense que tu as raison, Constance. Tu es plus souvent avec eux que moi, alors je me fie à ton jugement. Mais il me semble me souvenir que notre mère raffolait des « dames-jeannes ».

— C'est encore le cas, elle aime le sucré du caramel au calvados. Ça lui fait un petit effet qu'elle apprécie. Et j'aime bien la voir enjouée comme un enfant !

— Moi, je vais goûter aux deux, annoncé-je, empressé de glisser quelques-unes de ces gâteries régionales dans mon palais.

Le temps file. Nous reprenons la route vers Colleville (Seine-Maritime) et Valmont, où je me promets de visiter l'abbaye bénédictine Notre-Dame du Pré. Selon Dominique, le lieu a inspiré Eugène Delacroix qui y séjourna à plusieurs reprises à compter de 1813. Le maître du romantisme, précurseur des impressionnistes, y trouvait la paix nécessaire à ses contemplations.

La ferme est située à la sortie du village. En cette saison pluvieuse, le troupeau est confiné à l'étable et ne pâit dans les prairies qu'à de rares occasions. Les travaux de rénovation ont été réalisés dans le respect de la physionomie originelle des bâtiments. Les chambres, autrefois occupées par les enfants, ont été rajeunies tout en conservant leur cachet d'authenticité. La patine des poutres, des portes, des fenêtres et des boiseries révèle l'origine ancienne. La robustesse des matériaux imprime à l'habitation un sentiment de pérennité réconfortant. Le gîte est chaleureux et les hôtes fort accueillants, malgré les heures qu'ils doivent consacrer au maintien de leur exploitation. Leur attachement au patrimoine s'enracine dans la conviction que leur bonheur se trouve dans le respect des traditions. Ils sont des enfants du pays et c'est ce qui fait leur charme auprès d'une clientèle en mal de retour aux sources pour échapper, ne serait-ce que quelques jours, à la trépidation de leur vie professionnelle. Cette année, le gîte a cessé ses activités pendant quelques semaines. Il y a longtemps que les trois enfants ne se sont pas retrouvés tous ensemble dans la demeure familiale. Ils y ont grandi dans la quiétude, entourés de parents aimants. Je me sens privilégié de partager cette vie de famille.

Henri, le patriarche, revient de l'étable trempé jusqu'aux os en s'exclamant : « Il pleut comme vache qui pisse ! » Je n'avais jamais entendu cette expression qui sent le terroir à plein nez. Il est trapu et tout en muscles. Il porte fièrement une épaisse moustache grisonnante qui lui donne un air de Gaulois. Assistée de sa fille Constance affairée au fourneau, sa femme Élise a relevé ses cheveux en chignon et revêtu son plus beau tablier pour préparer le repas du soir. Elle est toute menue et forte de buste. Le fils Gaspard, massif et musclé comme son père, astique le buffet de chêne qu'il a terminé à la fin de son stage. Le bois luit comme un miroir sous les couches de cire d'abeille appliquées avec soin. L'apprenti ébéniste a consacré de nombreuses heures à sculpter des motifs floraux sur les panneaux des portes qui s'ouvrent sur de robustes étagères prêtes à accueillir

les assiettes, les pichets, les moques à cidre et le traditionnel cruchon à calvados en grès du pays. Mon exploration de la salle à manger est subitement interrompue par l'injonction d'Élise qui pointe une grosse cuillère en bois en direction de l'escalier :

— Dominique ! montre ta chambre à ton ami Philippe, il y dormira le temps de votre séjour.

— D'accord ! Prends tes affaires et suis-moi, Phil.

En montant à l'étage, je sens que l'atmosphère s'alourdit d'un passé encore omniprésent dans les pièces que nous arpentons.

— Tu vois les blocs de bois sur l'étagère ?

— Oui.

— Ils sont usés à force d'avoir servi à construire des maisons. Il y en a de toutes les tailles, de toutes les couleurs et de toutes les formes.

— J'en avais aussi, mais en plastique... On appelait ça des « mini-briques »...

— Ça m'a occupé pendant de nombreuses heures. J'imaginais toutes sortes de scénarios. J'étais l'architecte des cathédrales et des palais royaux. Je pense que je cherche toujours à me replonger dans cet état de fantaisie créatrice.

— Tu jouais de la guitare ?

— Non, pas du tout. Elle est là pour le décor. J'ai essayé, mais ce n'est pas mon truc. Je préférais faire des dessins avec les pastels.

— Je vois que tu as toute la collection de *Tintin* !

— Et de *Spirou* aussi, et beaucoup d'autres dans la vieille armoire au fond. J'adorais ça. D'ailleurs, j'adore encore ça.

— Il faudrait que je te présente le type qui tient la librairie *Les Yeux Fertiles*. Tu connais ?

— J'y suis déjà passé. C'est incroyable tout ce qu'il y a. Une véritable caverne d'Ali Baba. Tu connais le propriétaire ?

— Le propriétaire, non, mais Anthony le libraire, oui. J'ai fait sa connaissance il y a quelques semaines. Faudrait que je te le présente.

— Ça me ferait plaisir.

— Je vois que tu as un coffre à outils. Tu bricolais aussi ?

— Non. Ce coffre-là, c'est mon père qui me l'a offert pour Noël quand j'avais dix ans. Je ne m'en suis jamais servi, je préférais les poupées de ma

sœur. C'est Gaspard qui l'a mis dans l'état où il est, il n'arrêterait pas de cogner dessus avec le marteau.

Les réminiscences se font de plus en plus précises et douloureuses au fur et à mesure de la visite. On dirait un fantôme déambulant parmi les objets d'une mise en scène figée dans une époque révolue. Un voile de mélancolie couvre bientôt son regard. J'assiste impuissant à ce débordement d'émotions. La visite aurait pu sombrer dans le psychodrame, n'eût été l'appel qui résonne depuis la cuisine :

— À la soupe !... À la soupe !...

— On vient. Ça ne sera pas long.

— Allez ! Allez, les enfants... Plus vite ! Ça ne peut pas attendre.

Pendant que l'on sable le champagne, les chiens aboient d'allégresse autour de la table de la salle à manger. La joie des parents est palpable et ils comptent bien le démontrer de façon exceptionnelle en offrant un festin digne de la tradition. Après le champagne, place au Sylvaner et à ma première leçon de dégustation.

— L'accord est parfait, souligne Dominique.

— Il est doué votre « fils », dis-je, empressé de soulever tout doute quant à ma complicité...

— Il avait déjà bon goût, mais je trouve qu'il s'est raffiné depuis qu'il vit à Paris, confirme sa mère.

— Mon « frère » est un vrai bon goûteur, ajoute Constance en cherchant mon approbation du coin de l'œil...

— C'est vrai que l'accord est parfait, renchérit Gaspard en se servant un deuxième verre.

— J'ose demander pourquoi !

— Parce que les notes minérales relèvent le goût iodé des huîtres, répond Henri.

— Des « notes minérales » ?

— Laisse tes papilles se souvenir de l'odeur des cailloux et de la terre, tu verras ce que ça dégage, précise Dominique tout en approchant son nez de son verre d'Alsace bien frais.

— Bon, je veux bien. Mais tu sais, moi et les huîtres, on ne fait pas vraiment bon ménage.

— Allez, tu ne vas pas refuser des huîtres de Cancale, les meilleures au monde, ça serait vraiment dommage.

— Je dirais même que ça serait péché, ajoute Constance d'un rire moqueur.

D'abord hésitant, sinon récalcitrant, à force d'encouragements et de boutades, je me résigne à engloutir la première huître de ma vie. La saveur fortement salée, piquante comme du varech, me surprend avant même d'oser avaler. Peu à peu, le jus de citron aidant, je me résous à en porter d'autres à ma bouche et à les mastiquer avant de les ingurgiter au plus vite. Après en avoir englouti une demi-douzaine, je reçois une salve d'applaudissements et je me félicite d'avoir réussi à enrichir ma culture gastronomique. Avant de passer au plat principal, Gaspard prend l'initiative de proposer un trou normand. Henri tire un vieux calvados de sa réserve.

« Cul sec », réclament en chœur les enfants.

Personne ne se défile. Bientôt, les joues cramoisies révèlent les effets de l'eau-de-vie. Le gigot d'agneau accompagné de flageolets verts et de petits pois écossés s'offre à la dégustation. Pour accompagner ce délice, les parents sortent de leur réserve leurs meilleures bouteilles. Henri invite tout le monde à distinguer les arômes que les vins dégagent. Il ouvre un Pommard premier cru 1975. Peu habitué à ce type de rituel, je me hasarde maladroitement à répéter ce que j'ai déjà entendu : « il a bon goût, une belle couleur, de belles jambes, et il est long en bouche. Il ne goûte pas le bouchon ». Poliment, personne ne relève ma banalité.

— Je trouve qu'il dégage des arômes de poivre et de petits fruits, se risque Dominique.

— Oui, on dirait des mûres et du cuivre, ajoute Constance.

— Moi je trouve que ça goûte le gibier, dit Gaspard.

— Bravo les enfants, s'exclame Élise qui a repéré des notes de tabac blond.

Je suis éberlué par autant de finesse. Je trouve que le vin est bon, mais je ne sais pas trop quoi dire de plus. Ce n'est pas un court séjour dans un vignoble suisse qui m'aura permis d'acquérir un vocabulaire du vin très élaboré. Je sens que je vais développer mon lexique en présence de cette famille. Apprêté avec soin, grillé en surface et d'un beau rosé à l'intérieur, le gigot se laisse trancher sans effort.

— Goûtez-moi ça, les enfants, se réjouit déjà la cuisinière, convaincue d'avoir apprêté un délice pour les papilles des plus gourmands.

— C'est bon rare ! Ça goûte la mer, dis-je.

— C'est parce que les moutons se nourrissent des pâturages arrosés des embruns de la baie du Mont-Saint-Michel. C'est pour ça qu'on les appelle des prés salés, m'explique Dominique.

— Vous remarquez les saveurs de cidre et de thym que j'ai ajoutées à la sauce ? s'enquiert Constance.

— Ah bon ? À vrai dire non, réponds-je, en espérant que l'on m'en offre une autre portion...

Constance, qui a tout compris, s'empresse de le faire.

— Passe-moi ton assiette et concentre-toi sur les saveurs...

— Eh bien ! le Québécois. On a bon appétit à ce que je vois, me lance le maître de céans en ouvrant un Côte-Rôtie 1973.

Le petit jeu de dégustation reprend. Les uns et les autres s'affrontent joyeusement d'un côté à l'autre de la table dans ce qui ressemble à un poème collectif. Aux arômes de fleurs épicées s'ajoutent des notes de vanille et de champignons. Il n'en faut pas plus pour que la pièce de viande prévue pour huit personnes suffise à peine à rassasier les six convives. Au point que Constance, soucieuse de bien faire apprécier la tarte aux pommes qu'elle a préparée avec soin, propose un deuxième trou normand.

« Cul sec », reprennent en chœur les parents et les enfants.

Encore une fois, personne ne se défile. Je commence à chanceler. Le calvados revient aiguïser ce qu'il reste d'appétit. Le dessert est suivi d'une Bénédictine en guise de digestif. L'allégresse des convives rejoint celle des chiens et la soirée se poursuit dans les rires, les chants et la bonne humeur.



Plusieurs jours se succèdent ainsi entre les travaux de la ferme, les repas toujours aussi copieux et bien arrosés, les emplettes au village et les visites de l'abbaye située à un peu plus d'une demi-heure de marche. On y accède par un étroit sentier à travers des champs en friche, des pâturages et un sous-bois, avant d'aboutir sur un chemin bordé de rares habitations. Fondée en 1169 par Nicolas I^{er} d'Estouteville, seigneur d'Estouteville et de Valmont, l'abbaye a connu plusieurs restaurations au cours des siècles. Le décor n'est plus tout à fait celui qui a alimenté les méditations de Delacroix, mais il y flotte toujours l'aura romantique que l'artiste a traduite dans de nombreux dessins. Intrigué depuis son jeune âge par cette célébrité qui attirait les

touristes dans son village, Dominique a développé une affection particulière pour le peintre, au point de reproduire certaines de ses esquisses en parcourant les allées du parc, cahier en main. Des années plus tard, la vision de ces vestiges ravive des émois longtemps dissimulés. Le cafard et les larmes l'envahissent. La visite de l'abbaye se transforme en voyage dans le temps. La balade a assez duré. Il faut rentrer.

Déjà une semaine depuis notre arrivée à Valmont. J'apprécie la compagnie de cette famille qui se montre si généreuse à mon égard, mais je n'oublie pas le conseil que m'a donné Anthony avant mon départ pour la Normandie : « Il faut absolument que tu te rendes à Bayeux admirer la tapisserie, c'est l'ancêtre de la bande dessinée. »

— Do, toi qui aimes la bande dessinée, tu as déjà vu la tapisserie de la reine Mathilde j'imagine ?

— Oui, bien sûr. C'est obligé dans la région. C'est devenu une attraction touristique énorme. J'y suis allé plusieurs fois. Le dessin est étonnant. Bon, il y manque la perspective, mais ce n'est pas important. La narration est bien menée. On peut suivre le récit facilement.

— Si tu veux, on pourrait y aller. Et j'aimerais voir les plages du Débarquement. J'ai tellement entendu parler des Canadiens qui y ont laissé leur peau.

— D'accord. Ce n'est pas loin de Bayeux.

L'idée de reprendre la route avec la deudeuche est cependant loin de m'enchanter bien que je lui trouve finalement un certain charme, sans compter que c'est le moyen de transport le plus flexible et le plus économique dans les circonstances. Nous prenons la route après un repas plutôt sommaire constitué d'un jambon-beurre et de camembert local bien coulant et odorant. Le trajet de deux heures doit nous conduire chez un ami d'enfance, trop heureux de revoir ce vieux copain qu'il n'a pas vu depuis des années, et dont les manières intriguaient tant à l'époque. Michel n'a jamais quitté sa région natale. Originaire de Valmont, il s'est établi à Bayeux presque au moment même où Dominique montait à Paris. Il est boulanger-pâtissier. Entre les tours de ville et les visites de la cathédrale pour explorer la fameuse tapisserie, il nous prépare des régals de crêpes aux pommes flambées, des croustades aux pommes et au calvados, des galettes au sarrasin, des soufflés normands, des fondants normands à l'orange et à la Bénédictine, des sablés, des galettes et des feuilletés en tous genres, toujours

arrosés de différents cidres bruts du pays, savamment choisis. C'est peu dire que nous apprécions son hospitalité. Les journées passent vite en découvertes culturelles et gastronomiques. Je prends des kilos à vue d'œil, comme le remarque Dominique qui se moque de moi en disant que je suis « en pleine croissance personnelle »...

Bayeux est à une quinzaine de minutes des sites du jour J. Depuis les hauteurs d'Arromanches, le regard balaie la plage sur laquelle se superposent en vagues successives des scènes de la tapisserie de Bayeux et du Débarquement. À près de neuf siècles de distance, l'histoire se répète en sens inverse : en 1066, des centaines de navires partent à la conquête de l'Angleterre sous le commandement de Guillaume I^{er}, duc de Normandie ; le 6 juin 1944, des milliers de soldats alliés accostent en libérateurs. La barbarie et la souffrance des uns n'auront d'égales que celles des autres. Corps déchiquetés, lacérations, membres dispersés, folie et souffrances abominables. En témoignent les champs de bataille, devenus des attractions touristiques. La nausée me gagne en me remémorant, bien involontairement, la tâche de récupération des corps que le père d'un ami s'était vu assigner après les premières vagues du Débarquement. Même après avoir vu des scènes de films qui en rendent compte, j'ai du mal à imaginer le macabre spectacle que cela pouvait représenter. Pas étonnant que de nombreux jeunes gens en soient revenus traumatisés à jamais. L'histoire est rythmée par la succession des guerres et par la folie des hommes que seuls l'art ou le sport peuvent parvenir à contenir, me dis-je. Sinon, vers quoi peut-on se tourner pour nourrir quelque espérance ?

Nous revenons de notre virée normande en longeant la côte escarpée jusqu'à Étretat. Les falaises présentent des parois escarpées qui se détachent en de longs pics acérés comme des couteaux qui tailladent l'horizon en dentelle de roches. Nous ne pouvons évidemment pas pénétrer dans le repaire du gentleman-cambrioleur Arsène Lupin que Maurice Leblanc situe au centre du rocher de L'Aiguille creuse, qui en réalité ne l'est pas, bien entendu ! La fiction s'est bien jouée du réel. Constance nous attend à la gare de Fécamp. Toujours aussi vive et chaleureuse, elle nous saute au cou en nous couvrant de bises :

— Tu reviendras nous voir, Philippe ?

— Peut-être, en fait j'aimerais bien. Il y a plein de choses que je voudrais découvrir en Normandie. Après tout, c'est le pays de mes ancêtres. La prochaine fois, si ça se trouve, j'irai à Caen.

— Ça me ferait plaisir de t'y conduire. Je sens que l'on a plein de choses en commun. Mes parents aussi seraient contents de te revoir. N'est-ce pas, Do ?

— J'en suis sûr. Il a fait de l'effet, le Canadien ! Ça leur rappelait les soldats qui parlaient français avec un drôle d'accent.

OceanofPDF.com

DOULEUR DE L'ATTENTE

DE RETOUR À PARIS, NOUS NOUS QUITTONS avec la promesse de nous revoir sous peu. La révélation du secret de Dominique a tissé entre nous des liens d'amitié que nous souhaitons durables. Mon escapade en Normandie m'a fait rater une séance du cours sur le roman. Il en reste dix d'ici la fin mars. Je me promets d'y assister assidûment, même si l'envie de revoir Chiara ne cesse de me distraire de mon travail. J'ai beau me convaincre qu'il vaudrait mieux oublier cette aventure, je ne parviens pas à la chasser de mon esprit. Elle me hante, me tourmente et m'apaise tout à la fois. Je m'en réjouis et j'absorbe ce manque dans la contradiction la plus totale.

Les étudiants envahissent les bistrots de la place de la Sorbonne. Je pense un instant à y satisfaire mon appétit, mais je sens monter en moi des envies de retour à mes habitudes nord-américaines. Il est difficile de trouver dans les environs autre chose que des croque-monsieur ou des baguettes jambon-fromage à se rompre les mâchoires. Je me rends sur la rue Saint-André-des-Arts. En face d'un cinéma d'art et d'essai, je déniche un petit comptoir américain où je commande ce qui ressemble le plus à un Big Mac bacon fromage, que j'accompagne d'une généreuse portion de frites. Rassasié après quelques bons rots tonitruants et réconfortants qui résultent de l'ingurgitation rapide d'un Coca-Cola bien froid, je me dirige vers *Les Yeux Fertiles* où j'espère avoir des nouvelles de Chiara. Anthony me confie qu'il l'a revue fin décembre et qu'elle lui a remis une lettre à mon attention.

Paris, 28 décembre 1977

Caro Filippo,

Si par bonheur tu lis cette lettre, c'est que le destin se sera chargé de nous réunir...

J'ai mis du temps à me convaincre de t'écrire pour te dire pourquoi je m'étais enfuie avant que tu te réveilles. J'avais peur de succomber à la tentation de tes caresses. Non sans peine, il fallait que je parte, que je reprenne le cours de ma vie

normale. Que j'oublie ce qui venait de se passer. Je pensais t'oublier en rentrant chez moi, mais je n'y suis pas arrivée. J'espérais te revoir en revenant à Paris, mais tu étais parti.

J'ai beau lutter, je ne parviens pas à chasser de mon esprit l'envie de te revoir, même si cela m'apparaît audacieux et risqué. Tout se bouscule dans ma tête. Je ne me reconnais plus. Je suis bouleversée et j'ai peur. Je ne m'étais jamais offerte de la sorte. J'avais l'impression que nous nous connaissions depuis toujours. Pourtant, nous ne savons rien l'un de l'autre, outre ce que nos corps ont pu retenir de nos étreintes. Tu m'as fait découvrir des sensations qui m'étaient étrangères. Tu m'as faite femme...

Si tu as envie de me revoir, fais-moi signe. Nous pourrions nous donner rendez-vous en mai à Florence où je travaillerai comme guide. Tu m'as parlé de ton intention de t'y rendre pendant ton séjour en Europe.

La vie ne donne pas toujours le choix aux amants, je t'expliquerai. Tu peux m'écrire par l'intermédiaire de ma sœur, Gabriella Jacomino, à l'auberge La Locanda sul Mare, Via Marina di Corricella à Procida (Italie). Elle saura où me joindre. Lorsque je serai à Florence, j'enverrai une lettre à ton attention aux Yeux Fertiles. Anthony m'a promis de te transmettre le message.

Chiara

PS : Souviens-toi de Graziella.

Un long frisson me traverse le corps de bas en haut. Mes esprits vacillent. Je suis parcouru d'une lame de fond qui me fait tanguer comme un navire en haute mer. La voileuse faseille. J'ai peine à me contenir tellement je suis remué. Assis dans l'étroit réduit qui sert de bureau, je lis et relis la lettre à plusieurs reprises pour me convaincre qu'elle est bien réelle. Que je ne rêve pas. Qu'il ne s'agit pas d'une hallucination commandée par un besoin d'amour insatiable ! À la fois réjoui et incrédule, j'ai peine à croire que mes sentiments soient partagés. Mais pourquoi faut-il attendre encore des mois avant de nous retrouver ? Quel est le rapport avec ce roman qu'elle a laissé dans la chambre ? Bien malgré moi, je dois me résoudre à transférer mon énergie sur mes travaux de recherche. Je tente de me convaincre qu'il n'y a rien de tel que les cours, la lecture et l'écriture pour canaliser la passion qui m'envahit à la pensée de cette belle inconnue qui devient de plus en plus intrigante et mystérieuse.

Attablés à la terrasse du *Mélodie*, les bières se succèdent à bon rythme pendant que je débite un torrent de paroles qui ont pour but de calmer ma ferveur. Le récit de ma nouvelle flamme emprunte toutes les directions, déborde et explose de partout :

— Tu n’as pas idée, Anthony, de la sensualité qu’elle dégage. Imagine une chevelure d’un noir profond qui tombe sur des épaules que le soleil a colorées d’or, un regard rieur et une bouche experte. Je te laisse deviner le reste. Je sens encore son empreinte sur mon corps. J’en suis chaviré.

— Tu en mets beaucoup, non ? Elle t’a ensorcelé, pauvre homme. Fais gaffe. Pourquoi ne pas te contenter de l’aventure ? Tu sais, les Italiennes...

— En effet, c’est ce que je me dis parfois. Mais je flaire autre chose que le sexe dans cette aventure. J’avais l’impression que cette femme déversait sur moi des flots de sensualité contenue. Les digues étaient grandes ouvertes, une véritable débâcle. J’ai beau vouloir me raisonner, je ne parviens pas à en faire le deuil.

— Fais gaffe, mon vieux, car le désir peut faire souffrir. Tu me disais toi-même ne plus vouloir t’engager avec une femme. Tu sais, Philippe, j’ai aussi connu mon lot d’emballlements amoureux. La passion dévorante, je connais. Elle te brûle de l’intérieur comme un feu qui se nourrit de ses braises ; on perd ses moyens et on commet des bêtises.

— Je sais. Ma tête comprend, mais le cœur ne suit pas. J’avoue que je ne me reconnais pas et que ça m’inquiète. Je croyais avoir réglé cette question une fois pour toutes depuis ma dernière aventure.

— Plutôt que de te morfondre, profite de ces quelques mois pour faire le point. Voir d’autres filles, succomber à d’autres tentations. Tu verras bien si ton attraction résiste à l’épreuve du temps.

De retour à la Cité universitaire, je me précipite dans ma chambre. Je m’installe près de la fenêtre qui donne sur le parc Montsouris et me mets en frais de rédiger une réponse à celle qui souhaite me revoir, tout en me demandant de patienter encore quelques mois.

Paris, le 6 janvier 1978

Chère Chiara,

Qu’est-ce qui se passe ? Pourquoi ne pas nous voir immédiatement ? Quelle malédiction pèse sur des amants qui s’espèrent ? Quand vais-je comprendre les

raisons de ce mystère d'une attente douloureuse ?

Ta lettre m'a fait un tel effet que je parviens difficilement à formuler l'état dans lequel sa lecture m'a plongé. Mon cœur palpite de joie et ma peau se fait complice des souvenirs qui parviennent à la mémoire. Je n'ai oublié aucun des gestes que nous avons posés l'un sur l'autre, l'un dans l'autre, cette nuit dénudée des fioritures de la bienséance. L'envie de toi ne cesse de me hanter et je ne comprends pas pourquoi nous devrions attendre pour nous rassasier au festin de nos sensualités.

Tu me demandes de faire preuve de patience. Ai-je le choix ? Bien sûr que je veux te revoir et le plus rapidement possible. J'attendrai ton signal en me languissant dans les pages de Graziella pour tenter d'anticiper ce que tu m'expliqueras.

Je t'embrasse passionnément.

Philippe

Résolu à percer l'énigme sous-entendue par le post-scriptum, je reprends la lecture du roman depuis le début en espérant y trouver les clés qui m'aideraient à comprendre le mystère dont s'entoure Chiara. Je m'étonne de la coïncidence fortuite de l'identité féminine d'un compagnon de voyage de Lamartine, qui s'avéra être une cantatrice connue sous le nom de la Camilla, et de l'identité masculine de Dominique qui m'a accompagné en Normandie. Chiara ne pouvait vraisemblablement pas connaître cette histoire, puisque je l'ai rencontrée avant elle. Tout de même intrigué par ce type de synchronicité déjà expérimentée par le passé, j'abandonne cette piste et je reprends ma lecture, déterminé à ne rien laisser s'échapper entre les paragraphes. Un autre indice, plus concluant celui-là, me met sur une piste géographique : ma lettre doit être acheminée sur l'île de Procida, là même où l'auteur de *Graziella* situe l'épisode de sa rencontre avec l'adolescente qui donne son titre au roman. Que peuvent m'apprendre les émois d'une naïve et pudique jeune fille de seize ans à qui le narrateur fait la lecture de *Paul et Virginie* de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre ? Que peuvent m'apprendre les réactions de cette pauvre analphabète qui ressent intensément dans son corps le pouvoir bouleversant des mots au moment où Virginie annonce à Paul son départ pour la France : « Sa physionomie, si sereine et si souriante dans le calme, mais un peu austère, avait pris tout à coup dans la passion et dans l'attendrissement sympathique de ce récit

quelque chose de l'animation, du désordre et du pathétique du drame [...] Les teintes orageuses de la passion marbraient son front, le blanc azuré de ses yeux et de ses joues. » Graziella pressent-elle le sort qui l'attend à la pensée du départ du jeune voyageur qui enflamme son cœur ? Se voit-elle déjà fuir au couvent pour éviter d'épouser un cousin comme le souhaite sa famille ? Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de commun entre ma rencontre avec Chiara et cette histoire romanesque et platonique d'amour impossible. Je parcours encore quelques pages puis referme le livre, convaincu qu'il vaut mieux laisser les idées se décanter d'elles-mêmes plutôt que de les contraindre à livrer leurs secrets. Le livre au fond de ma musette, je me dirige vers la gare du RER B d'où je rejoins Paris. La journée sent bon la fraîcheur de janvier. Le vent est vif et tonique. Attentif aux passagers, les images de ma rencontre avec Chiara me reviennent en tête. Combien d'histoires comme la mienne sont-elles possibles ? Combien d'aventures inespérées s'amorcent-elles ainsi dans un wagon ? Je m'émeus du spectacle d'autant de vies qui se côtoient dans l'anonymat. Chacune d'elles recèle son lot de joies et de souffrances qu'aucun roman ne pourra jamais parvenir à épuiser.

À la sortie du cours, je tente de joindre Dominique au club de travestis : « Vous voulez dire Calypso », me répond la personne au bout du fil. Je comprends que c'est son nom de scène. Une fois cet imbroglio résolu, je m'entretiens avec elle de mon intention d'assister au spectacle de fin de soirée. En passant devant le centre Georges-Pompidou, mon regard est attiré par une vitrine de bijoux anciens. Parmi les pièces exposées, un splendide collier de corail rouge serti dans un entrelacs de fils d'argent se détache sur un tissu de velours noir. L'objet exerce sur moi un attrait singulier que j'ai peine à décoder. J'ai beau scruter à la loupe les méandres de mes pensées, aucune image ne parvient à se fixer durablement. Comme l'heure avance, je dois accélérer la cadence pour rejoindre le club avant le début du spectacle. Je n'ai pas encore parcouru la distance d'un boulevard que me revient soudainement à l'esprit l'image de la broche que portait Chiara sur le revers de sa veste. De taille discrète, le bijou d'un rouge vif piégeait le regard dans les sinuosités de ses branches. Il devait être fait de la même matière que le collier dans la vitrine : du corail, cet or rouge des mers qui a fait la fortune de tant de spéculateurs et de contrebandiers.

Le spectacle est sur le point de débiter. Informé de ma venue, le portier me dirige vers une place VIP devant la scène. Il m'offre une consommation et me souhaite de bien m'amuser. Malgré une certaine appréhension au milieu d'une faune que je n'ai pas l'habitude de fréquenter, je me sens en confiance. Les numéros s'enchaînent à un rythme accéléré, les uns plus grotesques que les autres, sans jamais toutefois outrepasser les bornes de la décence. Les artistes personnifient des chanteuses populaires, de Mireille Mathieu à Dalida en passant par Maria Callas, sans que je ne m'en émeuve particulièrement. Pour tout dire, je m'ennuie ferme, bien que je reconnaisse la somme d'efforts que ces performances requièrent. Les traits de la féminité exacerbés par l'excès de maquillage et d'accessoires me portent plutôt à croire que j'assiste à un mauvais numéro de cirque. Je m'attends au pire au moment de l'entrée en scène de « Calypso et sa troupe », comme l'annonce la maîtresse de cérémonie. Une musique aux accents orientaux parvient des coulisses ; des odeurs d'encens accompagnent le léger nuage de fumée qui envahit progressivement la scène au milieu de laquelle se dessine la silhouette d'une femme en costume traditionnel algérien. Je n'ai aucun mal à reconnaître Dominique, qui agite les hanches à la façon d'une danseuse du ventre, dans un décor de harem qui reproduit *Femmes d'Alger dans leur appartement* d'Eugène Delacroix. Trois autres travestis, dont un Noir, la rejoignent. Après s'être adonnées à des chorégraphies aussi suggestives les unes que les autres, ces drag-queens prennent place tour à tour dans le tableau. Étendues lascivement sur des tapis sur lesquels sont disposés des coussins aux couleurs éclatantes, elles posent pour le public qui en redemande. Encouragées par les réactions de la salle, elles laissent tomber un voile et découvrent progressivement une épaule, une cuisse ou une partie de la poitrine. À tour de rôle, elles se lèvent après avoir aspiré la fumée d'un narguilé et mimé en synchro l'interprétation d'un chant traditionnel berbère ou kabyle. Le numéro détonne par la grâce qui en émane et le respect dont font preuve les interprètes des personnages qu'ils imitent. Le numéro brise le moule des stéréotypes généralement proposés dans ce type de boîte. On y décèle la marque d'un être cultivé, raffiné et amoureux des beaux-arts.

Comme il est tard, je passe la nuit chez Dominique. Trop occupés à discuter de la performance de la Troupe Calypso et de ses projets à venir, nous dormons peu. La conversation dévie sur la littérature et les arts visuels, particulièrement sur les deux chefs de file du romantisme, Lamartine et

Delacroix. Dominique, jamais à court d'idées de grandeur, nourrit le projet de mettre en scène *La Liberté guidant le peuple*, inspirée du *Radeau de La Méduse* de Théodore Géricault. Moi, plus modestement, je cherche à me libérer de mes anxiétés pour m'attaquer à la rédaction d'un roman dont j'ignore encore le sujet. Ce qui m'amène à raconter mon histoire avec Chiara et celle du livre qu'elle m'incite à lire. Je lui parle des indices que je commence à accumuler au fil de la lecture de *Graziella* quand je me rends compte que cette jeune fille de pêcheur de l'île de Procida était corailleuse. C'est sans doute ce qui a attiré mon attention dans la vitrine en me rendant au club, et que j'ai plus tard associé à la broche que portait Chiara. Mais que diable puis-je comprendre de ces rapprochements ? L'érudition de Dominique a tôt fait de soulever un coin du voile de l'énigme :

— Phil, d'après la mythologie grecque, le corail rouge c'est le sang qui s'est écoulé de la tête de la Gorgone Méduse, lors de sa décapitation par Persée à la demande d'Athéna qui était jalouse de l'amour que lui portait Poséidon.

— C'est quoi le rapport ?

— Bien. Je pense que tu dois te méfier des femmes fatales. La Méduse en est l'archétype. Et selon la légende, elle pétrifie les humains qui croisent son regard. Elle a un regard qui tue. Tu sais ce que veut dire « être médusé »...

— Mais les femmes peuvent également être des muses, non ?

— Bien entendu, et c'est même la décapitation de la Méduse qui a donné naissance à Pégase, le cheval ailé, ami des Muses.

— La mythologie a parfois de ces révélations... L'autre nuit avec Chiara, j'ai fait un rêve dans lequel j'étais transformé en cheval ailé. Tu parles d'une coïncidence !

— Ah oui, autre chose. Tu me dis que ta belle habite la région de Naples : c'est un carrefour important du commerce du corail depuis fort longtemps.

Intrigué, je me rends dès le lendemain à la bijouterie où j'ai admiré le collier afin de me renseigner sur sa provenance. Visiblement dépassée et incapable de répondre à toutes mes questions, la jeune vendeuse me renvoie à la propriétaire de la boutique qui apparaît en claudiquant. Son visage basané et raviné affiche une large tache de vin qui s'étale depuis l'oreille gauche jusqu'au menton. Aussi ingrate que soit son apparence, elle se révèle une véritable encyclopédie. Ses connaissances dépassent largement l'origine

du bijou qu'elle a acquis d'un partenaire commercial de Torre del Greco, capitale mondiale du corail depuis le XV^e siècle :

— Vous savez, le corail rouge de Sardaigne – le *Corallium rubrum* – est convoité depuis l'Antiquité. Il fascinait déjà les Sumériens qui en fabriquaient des parures et des talismans, il y a plus de 6000 ans. On prétend même qu'on l'utilisait déjà durant le Néolithique.

Intarissable, la patronne m'invite à la suivre dans l'arrière-boutique où elle extirpe d'un coffre-fort des pièces rares de grande beauté. Il s'agit d'objets convoités par les collectionneurs qui se regroupent lors d'encans spécialisés. On y trouve entre autres un bracelet en or et corail sculpté aux motifs de fleurs des XVIII^e et XIX^e siècles ; un collier ras du cou en corail rouge et fermoir en or, art déco 1930 ; un bracelet fin XIII^e siècle en corail non traité, orné d'un camée avec portrait de femme et fermoir en or rose ; un collier de corail rouge avec fermoir or et camée remontant à Napoléon III ; un ancien collier de mariage berbère en argent et corail turquoise. Conquis par tant de merveilles, je songe aux efforts que devaient consentir des ouvrières corailleuses comme Graziella pour traiter la matière brute afin que des artisans joailliers parviennent à tel ou tel résultat.

— Ça devait être un travail très difficile.

— À qui le dites-vous ! J'en sais quelque chose. Je descends d'une lignée de pêcheurs. Je suis née à Alghero en Sardaigne. J'ai travaillé très tôt à la fabrication de bijoux de corail. Malheureusement, les bancs se réduisent à vue d'œil. Il ne reste plus souvent que des squelettes dépouillés des couleurs éclatantes qui en faisaient de véritables bijoux des mers.

— C'est nouveau ?

— Non, déjà l'un de mes ancêtres a dû s'exiler à La Calle en Algérie en 1864, où les récifs coralligènes se faisaient plus abondant que sur la côte nord de la Méditerranée. À bord de leurs corallines, les marins sillonnaient la mer entre les îles napolitaines de Procida et d'Ischia, de la Corse et de la Sardaigne jusqu'en Afrique du Nord et même sur les côtes françaises à Marseille.

— Je pense que l'avidité des hommes et leur manque de volonté à préserver l'environnement vont avoir raison de la planète. Il ne sera bientôt plus possible d'admirer les merveilles de la nature que sous verre, dans les musées...

— Vous avez sans doute malheureusement raison, me répond la bijoutière sur un ton qui laisse douter de sa conviction.

Devant ma curiosité, la patronne me conseille la lecture de l'ouvrage fondamental sur le sujet : *Histoire naturelle du corail* du biologiste et zoologiste Henri de Lacaze-Duthiers, paru en 1864. Je pourrai ainsi approfondir mes connaissances sur cet étrange animal, d'abord considéré comme une simple pierre arborescente puis comme une plante aquatique.



Quelques jours après, en me rendant aux *Yeux Fertiles*, je n'ai aucun mal à repérer l'ouvrage dans l'étal d'un bouquiniste des quais de la Seine. J'espère confusément que cette lecture me mettra sur des pistes susceptibles de percer le mystère entourant Chiara. Ma quête devient une véritable obsession, dont j'ai peine à m'abstraire et dont souffre la progression de mon projet de thèse. J'en parle à Anthony qui me convainc de mettre de côté cette histoire, du moins pour un certain temps. Bien malgré moi, et au prix d'efforts qui me semblent parfois surhumains, je réussis à me concentrer sur mes lectures et à assister à quelques conférences. Les leçons sont toujours aussi intéressantes bien que touffues. Quand je le peux, j'enregistre la leçon sur bande magnétique pour mieux saisir les nuances que la prise de notes ne permet pas toujours de capter avec justesse. Il m'arrive de les écouter en compagnie d'un étudiant chilien qui a échappé de justesse au coup d'État du général Pinochet. Carlos fait partie d'un groupe de compatriotes qui se rencontrent régulièrement dans un lieu semi-clandestin. Ils constituent un noyau de résistance au régime responsable de leur exil. On échange des informations en provenance du pays. On discute politique et idéologie sans manquer de faire la fête pour célébrer la liberté retrouvée en sol français. On boit du vin et du pisco. On mange des empanadas. On récite des poésies de Pablo Neruda. On danse la *cueca* et entonne des chants de la résistance chilienne. Des visages envahis de tristesse et de mélancolie, s'échappent alors des lueurs d'espoir à l'écoute des chansons que Carlos interprète avec fougue et conviction. Les paroles de *Carta a mi compañero, Hasta siempre* (au sujet du commandant Ernesto Che Guevara) et *La Ventana* apaisent les douleurs de l'exil. Un mouvement international de solidarité se manifeste à l'endroit de ces réfugiés, souvent des militants de la première heure du

président socialiste Salvador Allende, renversé et vraisemblablement assassiné au palais de la Moneda le 11 septembre 1973 par les armées de Pinochet lors d'un coup d'État perpétré avec la complicité des États-Unis. Les souvenirs de chars blindés défilant dans les rues de Santiago, de fusillades urbaines, d'enlèvements, de torture et d'assassinat hantent l'esprit de chacun et on s'inquiète du sort réservé à ceux et celles qui n'ont pas pu s'échapper. Le Québec a bien connu des jours sombres lors de la crise d'Octobre 1970 et la promulgation de la Loi sur les mesures de guerre, mais la violence de la répression n'est pas comparable. Il s'agit cependant du seul évènement auquel je puisse me raccorder pour imaginer une telle situation. Bref j'ai du mal à comprendre l'ampleur de la tragédie qui affecte mes nouveaux amis. Je n'arrive pas à comprendre qu'un tel cataclysme ait pu se produire dans un pays riche et développé du continent américain. Et pourtant, au cours des années 1960 et 1970, les régimes dictatoriaux se sont implantés en Argentine, au Brésil, en Uruguay, au Pérou, en Équateur et en Bolivie.

À côté de ces rencontres hebdomadaires de nature politique et festive, les réflexions sur les structures du roman apparaissent fades et surtout détachées du contexte social qui appelle un engagement plus concret dans le réel. Pour l'heure je me contente de participer aux assemblées et aux manifestations du groupe de réfugiés en me disant que c'est la seule chose à ma portée.

Que pourrais-je faire d'autre ? Je distribue des tracts en compagnie de Carlos et de sa compagne Mercedes en espérant que de plus en plus de pression internationale sera exercée sur la junte militaire. Tous ont d'abord eu la ferme conviction de revenir rapidement au pays. Il s'agissait d'un mauvais moment à passer, après quoi tout rentrerait dans l'ordre. Mais au fil des années, ils se rendent compte qu'ils vont devoir « *deshacer sus maletas* » (défaire leurs valises) et s'installer à demeure. Ils doivent faire le deuil de leur patrie pour adopter un autre mode de vie.

Carlos et Mercedes n'ont aucun mal à s'intégrer. Ils possèdent de fortes aptitudes à l'adaptation. Leurs talents de chanteurs et de musiciens ont tôt fait d'attirer un large public. L'harmonie que leur relation dégage suscite mon envie. Je souhaiterais qu'il en soit ainsi avec Chiara, dont la figure revient me troubler quand je les vois si heureux.

Aurais-je succombé à la fascination d'un mirage voué à se dissiper dans le souvenir ?

OceanofPDF.com

AU JARDIN DES DÉLICES

Les Yeux Fertiles EST UN CARREFOUR de personnages tous plus originaux les uns que les autres, auxquels Anthony ne rate jamais une occasion de me présenter. J'en suis à la fois ravi et intimidé. Jamais je n'aurais cru que ces artistes, dont certains personnages quasi légendaires, puissent s'avérer aussi accessibles. Il m'arrive même à l'occasion de les accompagner lors de festivals comme celui d'Angoulême où j'ai fait la connaissance de Samuel Azavey Torres de Cardoso, un excentrique aux allures de Don Quichotte, mieux connu sous le nom de Sam. Un ingénieur civil portugais reconverti au dessin humoristique et à la conception d'objets inutilisables ou disproportionnés, comme des chaises bancales sur lesquelles il est impossible de s'asseoir, des instruments aratoires loufoques, ou une cuisine surdimensionnée dont le mobilier reproduit la perspective d'un enfant sur le monde adulte. Il s'est montré particulièrement chaleureux et le courant est vite passé entre nous. Il serait ravi de me recevoir chez lui à Lisbonne. Je saute sur l'occasion dans l'espoir que cette escapade dissipe mon impatience de revoir Chiara. J'en parle à Dominique qui se montre vivement intéressée à m'accompagner. Elle souhaiterait cependant faire un détour par Madrid pour admirer les triptyques énigmatiques de Jérôme Bosch, dont elle a déjà imaginé s'inspirer pour ses revues. Heureux de l'avoir comme « compagne » de voyage, j'acquiesce volontiers à sa demande. Comme je tiens à avancer dans mes recherches, nous convenons de partir à la fin mars.



En faisant mon sac à dos, je prends soin d'y inclure *Graziella* que je compte relire, *Histoire naturelle du corail* qui m'intrigue, et *Fragments d'un discours amoureux*, un essai de Roland Barthes dont j'ai entamé la lecture. Le jour se lève à peine que nous déambulons sur les quais de la gare de Lyon. Dans cette enceinte où nos regards se sont croisés pour la première fois, le souvenir de la belle amante italienne m'appelle à chaque pas. Une cascade d'images fugaces cherche à fixer les contours instables d'un visage qui

émerge à la surface de ma mémoire. Elles arrivent dans le désordre, se fixent un court instant avant de s'évanouir pour réapparaître sous un autre angle, et au moment où je crois les retenir, elles s'échappent à nouveau.

Nous avons à peine le temps de prendre place dans la section qui nous est assignée que l'engin s'ébranle. Dominique, visiblement plus alerte, se charge de présenter les tickets au contrôleur. Fatigué à la suite d'une trop brève nuit, je m'assoupis. Aussitôt, les images s'animent à nouveau : je plonge en compagnie de Chiara dans une mer diaphane ; je circule dans les allées du jardin de l'abbaye de Valmont sous le regard de plantes et d'animaux étranges, parmi lesquels se détache un hippocampe géant qui déploie des ailes blanches immenses quand la Gorgone Méduse, déguisée en danseuse orientale, s'agite parmi les personnages excentriques que Bosch a imaginés dans son *Jardin des délices* ; le sang s'écoule de la tapisserie de Bayeux et les chars du Débarquement écrasent des coraux sur une plage du Vert-Galant. Je nage en plein délire au point où mon agitation fait sursauter ma compagne qui n'a d'autre choix que de me sortir de mon rêve, ou de mon cauchemar :

— Hé ! Phil, mon ami, tu fais tout un boucan. Tu vas alerter tous les passagers. Tu te sens bien ou quoi ?

— Euh ! Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ça serait plutôt à toi de me le dire, ça fait presque une demi-heure que tu t'agites. Tu es tout en sueur.

— Nous sommes où ?

— Dans un train en route pour Madrid, tu te souviens ?

— Oui, oui. C'est juste que j'ai mal dormi la nuit passée.

— Tu n'arrêtais pas de murmurer le prénom Chiara.

— Vraiment ?

— Je pense qu'elle t'obsède. Fais gaffe.

— J'ai hâte de la revoir, c'est tout.

— Ne gâche pas ton voyage en pensant toujours à elle. Tu la reverras le moment venu. Elle t'a bien dit qu'elle souhaite te revoir, non ?

— Bien sûr.

— Alors, sois patient et profite de ta liberté plutôt que de te tourmenter.

— Plus facile à dire qu'à faire...

— Bon, je pense qu'on a besoin d'un bon café. Ça va « te remettre sur le piton », comme tu dis parfois.

Nous rejoignons la voiture-restaurant où nous enfilons chacun deux cafés bien tassés. Je reprends la lecture d'*Histoire naturelle du corail*. J'y apprend que les corailleurs algériens de La Calle expédiaient le produit de leurs pêches à Naples au début du XIX^e siècle et que malgré l'interdiction faite aux matelots de faire commerce de leurs pêcheries, la fraude existait déjà sous plusieurs formes. Cela pouvait aller du délit mineur qui consistait à introduire de petits rameaux de coraux dans des trous d'oreilles et à les remplacer régulièrement pour s'assurer une petite réserve, à des vols systématiques. Lors de ses expéditions, l'auteur avait découvert des débris de coraux au fond d'une grotte. Il rapportait même que des Arabes avaient découvert de véritables trésors enfouis dans le sable, vraisemblablement destinés au trafic clandestin. Au marché de La Calle, les armateurs vendaient leur production aux négociants italiens venus s'installer sur place pendant la saison des pêches. Ils mélangeaient souvent des coraux d'Espagne et de France, réputés de moins bonne qualité que les leurs, afin d'en tirer un plus grand profit. Compte tenu de ces informations, il était donc plausible que Graziella ait eu entre les mains, de façon licite ou non, des rameaux de coraux provenant du commerce de l'or rouge méditerranéen. Quel rapport établir avec Chiara ?

Arrivés en gare d'Atocha, nous nous rendons à l'auberge de jeunesse située à proximité du musée du Prado. Nous y installons nos pénates après avoir avalé un sandwich et bu un litre de mauvais vin du pays, avant de nous mettre au lit. Le sommeil tarde à venir. Aucune position ne parvient à m'apaiser ni à chasser le défilé de fantasmes que ma nouvelle idylle alimente. Plutôt que d'attendre désespérément que mon esprit se calme, je décide d'aller me balader dans les environs. La rue est calme, seuls quelques flâneurs égarés y déambulent, apparemment sans destination précise. Encore une fois, comme ça m'arrive fréquemment, je me prends à imaginer ce qui peut se passer dans la tête des passants. Je suis fasciné par ces milliers, ces millions, cette infinité d'histoires personnelles. Combien de visions du monde se croisent en cet instant dans cette rue étroite qui mène au parc du Retiro ? Combien d'histoires semblables meublent les milliards d'esprits vivant sur la planète en ce moment ? Même la plus fertile imagination ne saurait parvenir à les appréhender. Cette propension à m'abstraire dans ce

type de réflexions vient périodiquement me hanter au point de me conduire au seuil de l'hallucination, de laquelle je ressors confus et épuisé.

La lune éclaire discrètement l'enfilade des rues où je m'engage. La douceur madrilène me projette dans un état méditatif qui m'allège. Des visions furtives de la belle Italienne se superposent à celles du tableau de Delacroix, à celles de Paul et Virginie dans leur paradis de l'Île Maurice et à celles de Graziella sur son île de Procida. Les pièces d'un puzzle mystérieux tentent de s'assembler pour résoudre ce qui ressemble de plus en plus à une énigme amorcée dans les pages de *Graziella*, dont je me promets de reprendre la lecture dès le lendemain. Arrivé sur la place Cánovas-del-Castillo, site de la *fontaine de Neptune*, dieu des océans de la mythologie romaine, je ne peux m'empêcher de l'identifier à son équivalent grec Poséidon séduit par la Gorgone Méduse. Est-ce le hasard qui m'a conduit sur cette place, une simple coïncidence ou l'intuition d'une synchronicité qui me ramène sur la piste de l'or rouge ? L'atmosphère dégage des effluves de parfums de conifères en provenance du parc à proximité. Je m'en emplis les poumons en contournant le palais du Buen Retiro. L'allée principale est bordée d'arbres somptueux que je me promets de revenir admirer à la lumière du plein jour. L'ordonnancement méticuleux des plantations, discrètement illuminées en cette fin de soirée, confère un caractère solennel à l'aménagement des lieux. Je reviens à l'auberge tard dans la nuit et peine toujours à m'endormir.



Contrairement à moi, Dominique qui a passé une bonne nuit de sommeil se réveille en pleine forme. Empressée d'entamer une journée de découverte, elle me secoue sans ménagement. Elle est impatiente de voir enfin de près les personnages du *Jardin des délices*. Pour l'occasion, elle applique un fond de teint qui accentue la délicatesse de son visage, enduit ses lèvres d'un rouge discret et embrume son regard d'un trait de khôl. Elle enfle des bas résille noirs sous une jupe rouge légèrement fendue du côté droit, et passe une blouse échancrée qui laisse deviner les formes discrètes de sa poitrine. Elle chausse des bottes à mi-mollet, arrange ses boucles d'oreilles et ajuste un béret marron en prenant soin de le pencher légèrement vers la gauche. Elle porte son fume-cigarette à la bouche et me toise d'un regard coquin. Je

mets longtemps à me rendre compte que la matinée est sérieusement entamée. En sortant de l'auberge, nous attirons l'attention d'une grande et plantureuse Allemande qui s'enquiert de notre destination. Comme nous, elle compte amorcer sa journée par une visite au musée du Prado. Elle s'appelle Ingrid et est originaire de Heidelberg. Entre deux cycles d'études en langues et cultures, elle a décidé d'entreprendre un voyage aux quatre coins de l'Europe. Elle s'exprime dans un excellent français où pointent d'infimes et délicieux traits d'accent germanique. Le contact se fait rapidement. Nous décidons de continuer la conversation dans un café en cours de route. Il est bientôt dix heures. Les travailleurs madrilènes, qui ont débuté très tôt leur journée en se satisfaisant d'un *café con leche*, commencent à envahir les restaurants et les bistrots pour refaire leurs forces en milieu de matinée.

— *À Rome, fais comme les Romains*, déclare solennellement Ingrid, jamais à court d'expressions du genre, sans qu'elles soient toujours bienvenues ni à propos.

— Pour moi, ce sera une tortilla et une *cerveza*, dit Dominique.

— Moi, un *bocadillo de jamon* et un *café negro*. *Por favor !*

— Moi, un *pan con tomate* et une *cerveza*, également. *In vino veritas*, ajoute Ingrid.

Cette locution latine suscite un léger sourire d'étonnement de notre part.

Repus, nous sommes prêts à entreprendre la journée sur un bon pied. Le Prado est à cinq minutes à peine de marche. Je reconnais le trajet emprunté la veille pour me rendre au parc situé à proximité. Je me promets d'y revenir avec les filles après la visite du musée. Ce que j'ai entrevu dans la semi-obscurité de la soirée m'a convaincu des beautés que recèle ce havre de paix au cœur de la capitale espagnole. Comme les églises et les musées, les jardins représentent des lieux où j'aime me retirer. J'y retrouve une quiétude propice au recueillement et à la contemplation.

Les visiteurs, relativement peu nombreux en ce début d'après-midi, commencent à se répartir dans les différentes salles du musée. Malgré l'insistance d'Ingrid qui souhaite s'attarder d'abord aux tableaux de Goya, Dominique, impatiente de découvrir l'œuvre qu'elle souhaite admirer depuis des années, nous entraîne précipitamment dans la salle consacrée à Jérôme Bosch. Même dans ses plus folles pensées, jamais n'aurait-elle cru être envahie d'un tel ravissement. Les dimensions du triptyque, dont elle n'avait

pu admirer jusque-là que des reproductions, révèlent des détails plus troublants qu'elle ne pouvait le soupçonner. Saisie d'admiration devant autant de prouesses picturales, son regard navigue à la surface du *Jardin des délices* comme dans un labyrinthe de signes porteurs de significations cachées. Les règnes minéral, végétal et animal se confondent dans des créatures hybrides que l'on a peine à croire sorties de l'imagination d'un fervent chrétien du début du XVI^e siècle :

— Comme c'est beau et troublant, dit-elle, émerveillée.

— C'est moderne et surréaliste. Ça ressemble à du Dali ou du Max Ernst. Aussi à certaines bandes dessinées, tu ne trouves pas ? dis-je.

— Qu'est-ce qu'il a fumé ce Bosch pour voir toutes ces choses bizarres ? C'est du délire psychédélique. Il a pris du LSD, ou quoi ? Wow ! *Ce n'est pas pour des prunes !* s'exclame Ingrid, nous laissant perplexes à nouveau quant à ce qu'elle cherche exactement à exprimer.

Entre le panneau du Paradis, représentation d'Adam et Ève recevant la bénédiction divine, et celui de l'Enfer, où règne un diable à tête d'oiseau dévorant les damnés, le panneau central dévoile une composition carnavalesque et allégorique. Une véritable cavalcade ! Dans la partie supérieure, des hommes montés sur des chevaux, des cerfs, des chameaux, des bœufs, des licornes et des sangliers paradedent autour d'un groupe de baigneuses. Les cavaliers portent des fruits, des œufs, des oiseaux et des poissons qui semblent destinés à servir d'offrandes à l'objet de leur convoitise. Une atmosphère de luxure transpire de la scène qui se déroule au pied d'une fontaine d'architecture baroque qui me rappelle celle à laquelle je tentais de m'abreuver en rêve. J'imagine qu'il s'agit d'un archétype porteur d'une signification que je ne mets pas longtemps à décoder lorsque j'aperçois plusieurs couples dans des positions fortement suggestives...

— Tu as vu ce personnage qui attrape le sexe d'une femme à pleines mains ? Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? C'est de la porno ? demande Ingrid.

Dominique, qui voit déjà tout le bénéfice à en tirer pour ses spectacles, se fait une joie de partager son érudition :

— Chère Ingrid. Plusieurs tableaux de Bosch contiennent des mandragores, une plante psychotrope, le LSD de l'époque médiévale. Ça peut expliquer les hallucinations. À moins que ce soit l'effet du datura

stramoine que le peintre consommait selon l'avis de certains experts. Les fruits ont des significations précises : les cerises symbolisent la fertilité et l'érotisme ; les mûres sont habituellement associées à l'amour, et les framboises représentent la tentation et la mortalité.

— Wow ! Il faut savoir tout ça pour comprendre ?

— Pas nécessairement. Tu peux aimer ou pas l'impression que ça te fait. Mais en connaissant les symboles, tu peux apprécier encore plus. Par exemple, quand on sait qu'un bon chrétien ne doit pas succomber à la tentation de la gourmandise, on comprend que les personnages soient obsédés par tous ces fruits.

— OK, je pense que tu n'as pas besoin de m'expliquer la symbolique des personnages masculins qui chevauchent leurs montures... c'est un *sexualakt* ! Ça me semble évident, non ? Et les oiseaux, tu sais comment on appelle ça en néerlandais ? *Vogel*, le mot qui signifie l'acte sexuel. Ce n'est pas un hasard.

— *Il n'y a pas de fumée sans feu*, ajoute-t-elle.

Ce qui nous fait bien rire, au grand dam d'Ingrid qui ne comprend toujours pas notre étonnement.

Ces images me transportent dans un songe où je me vois enlacé à Chiara dans des positions toutes plus acrobatiques les unes que les autres. Son absence commence à sérieusement me faire souffrir. Je nous imagine dans une de ces bulles transparentes dans lesquelles le peintre a enfermé des couples d'amoureux transis d'appétit l'un pour l'autre. Je ne demande qu'à goûter ces fruits défendus prêts à tomber des arbres qui ploient sous leur poids. Rarement ai-je autant fantasmé à la vue d'un tableau. De toute évidence, son auteur savait ce qu'il inspirait aux spectateurs, en étant lui-même le premier bénéficiaire. Aucun de nous ne se lasse d'explorer les détails de l'œuvre. Ce chevalier au corps de poisson qui cherche à embrasser une sirène, symbolise-t-il l'animalité qui l'habite ? Que peut signifier ce groupe de personnages qui tentent de s'introduire dans une coquille d'œuf ? Et ce corps à demi avalé par une huître ? Ou encore cet homme enfermé dans une bulle, et ce rat qui circule dans un tube transparent ? Les heures passent ainsi à tenter de décrypter les scènes. Dominique qui exulte de plaisir est quand même la première à nous signifier qu'il est temps de partir, quitte à revenir le lendemain. Il est près de quatorze heures trente et l'appétit commence à sérieusement se faire sentir.

Après un repas copieux et bien arrosé de sangria, nous nous engageons dans le parc, quelque peu vacillants, par la Porte de Philippe V. La journée est radieuse. Après avoir franchi à peine une centaine de mètres, notre attention est sollicitée par la magnificence d'un conifère aux rameaux tombants qui dégagent une aura de romantisme sur le paysage environnant. D'après Dominique, la surdouée, il doit s'agir du fameux arbre de Tule, le cyprès d'origine mexicaine, l'arbre le plus vieux de Madrid, planté au début du XVII^e siècle. Le patriarche fait plus de sept mètres de circonférence et près de trente mètres de haut. Je sens monter en moi des émotions végétales qui me rappellent celles ressenties dans les allées du jardin de l'abbaye de Valmont. Il y a quelque chose dans l'air qui évoque le lyrisme des poésies de Lamartine :

Ô temps ! Suspends ton vol, et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

C'est à ce moment que surgit le fil conducteur du roman en latence, et comme si une force mystérieuse nous avait réunis, je ressens soudainement une intime parenté avec le réseau racinaire de ce géant plusieurs fois centenaire. À l'instar des athlètes relevant le défi de gravir les plus hauts sommets des cinq continents, le récit sera construit autour des expéditions que le héros entreprend pour découvrir les plus vieux arbres du monde. L'enracinement millénaire de ces princes de la forêt dégage une sagesse contagieuse à laquelle je me suis déjà nourri lors d'un séjour dans le parc national de Sequoia, en Californie. Me viennent à l'esprit ces vers du poème *Aux arbres* de Victor Hugo :

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !
Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois
Dans votre solitude où je rentre en moi-même
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !

En revenant de cette méditation, je constate que Dominique et Ingrid sont disparues. Je les retrouverai sans doute à l'auberge. Mon envie de poursuivre la visite du parc s'est évanouie dans une forêt virtuelle au potentiel infini. Nous demeurons encore deux jours à Madrid. Ingrid, qui a eu vent de notre projet de filer à Lisbonne, nous propose de nous y conduire dans son Volkswagen Combi. Elle commence une année sabbatique et la perspective de faire la route avec nous l'enchanté. Je demeure discret, mais je comprends qu'il s'est passé quelque chose entre les filles. Il faut que je raconte tout ça à Paul, il n'en reviendra pas.

Madrid, le 5 avril 1978

Salut, Paul.

Il s'en est passé des choses depuis ma première lettre. C'est un véritable feu roulant. J'ai fait la rencontre d'un gars extraordinaire, il s'appelle Anthony. Il tient une librairie de BD. Tu verrais le type, un vrai artiste parisien comme on se les imagine. Il peut parfois sembler sombre, austère et perturbé (il s'habille toujours en noir), mais dans le fond il est très heureux dans son monde. J'ai aussi rencontré deux filles, enfin c'est compliqué, disons que j'ai rencontré deux filles dont l'une est un homme... et aussi récemment une troisième, une Allemande avec qui je voyage actuellement. Enfin je veux dire avec laquelle nous voyageons, Dominique (celle qui est un homme...) et moi. Quand je suis arrivé à Paris après les vendanges, je pense que je suis tombé amoureux d'une Italienne. Elle m'a séduit à la sortie du train et je suis incapable de me la sortir de la tête. Elle m'a écrit. Elle veut qu'on se revoie à Florence. J'ai tellement hâte que je n'en dors pas la nuit. Bon, juste quelques mots pour te dire que tout va bien. J'ai assisté à quelques conférences de Barthes et je suis stimulé comme jamais. J'ai même trouvé le fil conducteur de mon roman. Je t'en parlerai une autre fois. Je sens que je suis dans mon élément.

Comment va ton père ? Raconte-moi comment tu te sens.

Après Madrid nous allons à Lisbonne chez un dessinateur que j'ai rencontré aux Yeux Fertiles (c'est le nom de la librairie d'Anthony).

Tu peux m'écrire à

La Maison des étudiants canadiens

Cité universitaire internationale

31, boulevard Jourdan
75 014 Paris 14^e

OceanofPDF.com

L'HISTOIRE MARQUE LA CONTINUITÉ DE LA BARBARIE

IL FAUT COMPTER UN PEU PLUS DE DIX HEURES pour se rendre de Madrid à Lisbonne par les routes nationales. Le temps de repérer le trajet dans le *Guide du routard* et nous voilà installés dans le Combi. Nous ferons une halte de deux jours à mi-chemin, à Mérida où nous en profiterons pour visiter les sites archéologiques de l'époque romaine. Ingrid au volant s'est bien assurée de la présence de Dominique sur le siège avant, alors que je suis relégué sur la banquette arrière. Je n'y vois pas d'inconvénient, mais cela confirme l'impression que les filles ont établi une complicité qui me confère une position d'observateur. D'ailleurs, les regards discrètement langoureux qu'elles s'échangent ne laissent guère de doute quant à la nuit qu'elles viennent de passer. Le portrait qu'offre ce couple dépareillé confirme le dicton voulant que « les contraires s'attirent ». Ingrid présente une carrure athlétique digne d'une olympienne, alors que Dominique est plutôt frêle et gracile. Ingrid a développé une musculature digne d'une culturiste alors que Dominique est plutôt du genre ballerine...

La chanson *Hotel California* que diffuse la radio incite Ingrid à partager un joint de shit (comme elle désigne le haschich). Comment avait-elle pu se procurer cette drogue illégale dans le contexte d'un pays tout juste sorti de la dictature franquiste ? Elle demeure discrète tout en garantissant que son contact à l'auberge était sûr et qu'il n'y a pas lieu de paniquer. Cela ne me rassure pas totalement. En cette matière, je demeure nerveux et prudent, voire carrément trouillard. Les succès de l'heure s'enchaînent, entrecoupés de bulletins de nouvelles. Les manchettes font état de la légalisation du Parti communiste espagnol et du retour de plusieurs républicains, dont La Pasionaria Dolores Ibárruri Gómez, que personne du groupe ne connaît. Mais lorsque l'animateur ajoute qu'il s'agit de la députée basque qui a prononcé le fameux « *¡ No pasarán !* » contre l'offensive franquiste sur Madrid, au début de la guerre civile espagnole en juillet 1936, Ingrid reconnaît l'une des expressions qui l'avaient marquée lors de son apprentissage de la langue espagnole. Elle admire cette femme intègre qui

s'est levée contre la violence d'un pouvoir despotique. Plus elle en parle, plus ses paroles se font douloureuses. Née à la fin de la Seconde Guerre mondiale, comme plusieurs de sa génération elle a du mal à se défaire de l'opprobre et de la culpabilité rattachés aux crimes du régime nazi. En écoutant ce reportage, elle est envahie par l'horreur exprimée dans *Guernica* que Pablo Picasso a peint à la suite du bombardement par des aviateurs allemands de la petite ville basque du même nom, le 26 avril 1937. Elle peine à sortir de sa torpeur lorsque *Dancing Queen* d'Abba met fin à sa torture. Je lui refile le joint. Elle aspire profondément et se laisse aller à la contemplation d'un paysage de plus en plus champêtre. Des troupeaux de taureaux destinés à la corrida attirent notre attention. Ils sont rassemblés dans des enclos qui donnent sur des arènes d'entraînement de toréros et de *picaros* prêts à embrocher ces pauvres bêtes pour le plaisir des foules sanguinaires. Les esprits embrumés par la fumée dopante amplifient le spectacle morbide d'un tel divertissement. Comment peut-on s'adonner encore à ces mises à mort qui s'inscrivent dans la lignée des jeux barbares dignes des arènes romaines ? Mais cela paraît bien léger en comparaison des crimes contre l'humanité que vient d'évoquer Ingrid.

Après trois heures de route, nous arrêtons dans une gare désaffectée à proximité d'El Campillo de la Jara. Entouré d'un cirque montagneux, le site, pittoresque et majestueux, offre une perspective idéale pour casser la croûte en admirant le paysage. Nous trinquons à l'amitié en enfilant coup sur coup plusieurs bonnes rasades de vin râpeux. À la fin du repas, profitant de l'éloignement des filles parties explorer les environs, et sans doute un peu plus... il me prend une soudaine envie de consigner quelques notes dans mon journal. Telles des sondes spatiales lancées à la poursuite de corps célestes, les mots détectent des pensées émises dans la confusion avant de s'assembler comme de la limaille de fer attirée par un aimant autour de la figure de Chiara. Impossible de résister à l'attraction. J'ai beau essayer de me raisonner, il m'est difficile de penser à autre chose. L'ennui me gagne en voyant mes compagnes s'enlacer près du ruisseau. L'eau de la cascade flatte les rochers en émettant une musique qui invite à la baignade. Immergé dans un petit bassin cerclé de végétation, je me sens enveloppé dans un cocon nourricier jusqu'à ce que j'en émerge comme un papillon de sa chrysalide à l'appel des filles.

Nous reprenons la route sur des airs de Led Zeppelin : *Kashmir*, *Stairway to Heaven* et *Whole Lotta Love* se succèdent à mon grand plaisir, d'autant que nous partageons à nouveau un « pétard » bien joufflu comme aime en rouler Dominique. Le disc-jockey se fait complice de nos goûts musicaux. Suivent *Purple Haze* et *Voodoo Child* de Jimi Hendrix, puis *Come Together* et *Here Comes The Sun* des Beatles. Ingrid, visiblement la plus défoncée du groupe, s'extasie :

— *Far out* ! C'est cool ! On dirait que c'est moi qui choisis la musique.

— Augmente le volume, Do ! C'est le meilleur bout qui s'en vient, lui dis-je dans un élan d'excitation.

Vient après un segment d'émission consacré à un invité à qui on a donné carte blanche. Il fait d'abord entendre *Hexagone* de Renaud, *Camarade* de Jean Ferrat, *Blowin' in the Wind* de Bob Dylan, *Gracias a la vida* de Joan Baez et d'autres titres familiers. Viennent ensuite une série de chansons inconnues comme *A las barricadas*, dont le titre évocateur ne laisse aucun doute quant à la signification, ce que confirme l'invité en expliquant qu'il s'agissait d'un des chants anarchistes les plus populaires durant la guerre d'Espagne. La dernière portion est consacrée à la présentation du poète espagnol Paco Ibáñez. L'émission se clôt sur *A galopar*, un poème de Rafael Alberti que le chanteur a mis en musique et qui est considéré comme l'hymne des Républicains. Ingrid tente tant bien que mal de traduire certains vers au fur et à mesure de son interprétation : ça parle des terres d'Espagne, des grandes plaines désertes où galope un cheval, le cheval du peuple qui se réapproprie sa terre, défiant la mort contre vents et marées. La symbolique des paroles ne manque pas de faire mouche au moment où l'Espagne vient tout juste de sortir d'une époque marquée par la dictature du général Francisco Franco, dit El Caudillo. La discussion s'engage sur les différents régimes politiques et les événements marquants que chacun de nous a connus jusqu'à présent :

— J'étais au lycée en 1968 lorsque les événements de mai ont débuté, nous confie Dominique. Je ne savais pas exactement ce qui se passait, mais j'ai manifesté avec les autres élèves. Nous sommes quelques-uns à être montés à Paris. Au début je trouvais ça rigolo. Mais la fête s'est rapidement transformée en scènes de casse, avec des barricades et des voitures en feu. On arrachait les pavés et on criait « Sous les pavés, la plage ! » ; « Il est interdit d'interdire ! » ; « CRS = SS » ; « Soyez réalistes, demandez l'impossible » ;

« Cours camarade, le vieux monde est derrière toi ». On en avait marre des vieux. On voulait être libres et maîtres de nos corps. C'est là que je suis devenue féministe.

— Nous aussi, en Allemagne, on contestait les méthodes d'enseignement de l'université. On avait aussi un slogan : *Unter den Talaren – Muff von 1000 Jahren*. Il faisait référence au Troisième Reich qui devait durer mille ans. Ça voulait dire à peu près : « sous vos toges de savants professeurs, l'air empoisonné de mille années ». Il y a eu des explosions dans des magasins de Francfort. On a arrêté trois personnes, dont un certain Berndt Andreas Baader. Après ils ont créé la Fraction Armée rouge, un groupe qui croyait que seule la violence armée pouvait venir à bout du capitalisme. Il y a eu d'autres bombes, des vols, des enlèvements et des assassinats.

— Moi, ce qui m'a marqué le plus, c'est lorsque j'ai entendu Michèle Lalonde réciter son poème *Speak white* à la nuit de la poésie au théâtre du Gesù le 27 mars 1970. C'était quelques mois avant la crise d'Octobre. Je me souviens d'un passage qui m'allait droit au cœur tellement il venait me chercher dans les tripes, moi qui avais vu mon père se décarcasser pour communiquer avec des contremaîtres anglophones, alors qu'eux ne faisaient aucun effort pour parler notre langue : « Sorry, I don't speak French ». À chaque fois je me retenais de leur demander pourquoi, why ?

[...]

ah! speak white !

big deal !

mais pour vous dire

l'éternité d'un jour de grève

pour raconter

l'histoire de peuple-concierge

[...]

— Qu'est-ce que ça veut dire, speak white ? me demande Dominique.

— Ça veut littéralement dire « parlez blanc » ou « parlez la langue des Blancs », c'est-à-dire l'anglais, la langue des maîtres-plantés qui interdisaient aux esclaves de communiquer dans leur langue maternelle. Par extension, cette injure raciste s'est adressée aux Canadiens français, que

l'essayiste québécois Pierre Vallières a surnommés « les nègres blancs d'Amérique », en raison de leur soumission aux conquérants anglais.

— Et la crise d'Octobre, c'est quoi ?

— C'était l'aboutissement d'un mouvement de libération nationale. Dans les manifestations, on scandait les slogans *Le Québec aux Québécois*, *Vive le Québec libre !* et *Nous vaincrons*. On voulait se séparer du Canada. D'abord il y a eu des bombes, puis le FLQ, le Front de libération du Québec, a enlevé un diplomate britannique et un ministre qui est mort en captivité. Le gouvernement a interprété cela comme une insurrection. Il a fait venir l'armée et imposé la Loi sur les mesures de guerre.

— La guerre au Canada ! s'étonne Ingrid.

— Pas une vraie guerre avec des avions et des champs de bataille, mais des soldats se déplaçaient dans les rues de Montréal. Plus personne n'avait de droits. La police pouvait arrêter qui elle voulait sans mandat, au moindre soupçon d'allégeance indépendantiste. Plus de cinq cents personnes ont été emprisonnées : des syndicalistes, des artistes, des politiciens, des étudiants. Un jour, des policiers sont venus sur le campus. Ils ont arrêté des confrères de classe sous prétexte qu'ils avaient publié des poèmes de résistance ou qu'ils possédaient des livres sur la révolution cubaine ou *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi, précédé du *Portrait du colonisateur*, qui était au programme de philosophie. Tu vois le genre ! On racontait à la blague, mais je ne suis pas sûr que ce soit faux, qu'un étudiant en histoire de l'art avait été arrêté parce qu'il avait un livre sur le cubisme dans sa bibliothèque.

— Tu parles d'un érudit qui confond Cuba et cubisme... ! s'exclame Dominique.

Mes compagnes sympathisent sans comprendre tout à fait. Elles n'en reviennent pas d'apprendre que cela ait pu se produire dans un pays comme le Canada, dont elles ont une vision idyllique faite d'accueil chaleureux, de grands espaces, d'aventure et de liberté. La conversation se poursuit, entrecoupée de plages silencieuses et d'écoute de la radio jusqu'à Mérida, où nous nous installons dans un camping en début de soirée.



Réveillée plus tôt que nous, Dominique a pris le temps de se composer une nouvelle coiffure et de se maquiller avant de préparer le café et de

distribuer les beignets achetés la veille. La journée s'annonce douce et propice à la visite des sites romains qui font la réputation de la ville. Nous n'aurons pas trop de la journée pour explorer le théâtre, l'amphithéâtre, le cirque, l'arc de Trajan, le pont romain, les bains, les aqueducs et le temple de Diane. Heureusement, la majorité des sites est à distance de marche. La machine à voyager dans le temps fonctionne. On se promène dans des ruines qui témoignent du génie humain dans son aspect le plus noble, mais aussi le plus cruel. La barbarie des combats de gladiateurs n'est pas plus glorieuse que les combats extrêmes des arènes modernes. Rien ne semble si différent de l'époque contemporaine et pourtant tout s'en distingue. Les vestiges antiques dégagent un goût amer qui fait douter de la pérennité des civilisations. Se pourrait-il qu'elles soient toutes mortelles ? Ces pensées occupent une bonne part de nos discussions jusqu'au repas du midi, pris à quatorze heures.

Le soleil pointe au zénith par une température de 26 degrés lorsque nous nous remettons en route pour le temple de Diane. Ingrid, qui sue à grosses gouttes, ne raterait pour rien au monde la visite de la déesse de la chasse que les Grecs nommaient Artémis. Elle lui voue un culte mystérieux et ambigu. Elle est à la fois admirative des valeurs athlétiques de la déesse et critique de sa volonté de préserver sa virginité. Fille de Latone (Léto) et de Jupiter et sœur jumelle d'Apollon, Diane avait témoigné des douleurs maternelles de l'enfantement et avait développé une aversion pour le mariage. Ingrid, contrairement à Diane, n'a que faire de la chasteté. Elle fait bien la distinction entre avoir des relations sexuelles, dont elle ne se prive pas, et porter un enfant. Et, à en croire le proverbe *Qui va à la chasse perd sa place*, qu'elle sert fréquemment à sa « *ich liebe dich* "bibiche" Dominique », son attraction physique frôle la possession. La visite touristique a été exigeante. Heureusement, une brise rafraîchissante accompagne notre retour au campement. Ingrid se charge de griller des saucisses pendant que je décapsule des bières, qu'elle a pris soin de conserver au frais dans le frigo du Combi. Le ciel étoilé qu'aucun nuage n'obstrue présage une matinée radieuse.

Malgré les ronflements qui ont ponctué le sommeil de Dominique, la nuit a été salubre. Je commence à m'habituer à ses ronronnements qui m'irritaient tant au début du voyage. Mon cerveau les accueille de plus en plus comme une musique de fond qui devient presque apaisante tellement

son rythme est constant et harmonieux. Ou du moins je cherche à m'en convaincre... Encore cinq heures de route pour rejoindre Lisbonne. Nous devons quitter tôt pour espérer arriver chez Sam en début d'après-midi. À la sortie de la ville, un auto-stoppeur brandit une pancarte sur laquelle il est inscrit *Lisboa*. Nous décidons d'un commun accord de le prendre avec nous. Il monte à mes côtés sur la banquette arrière en manifestant son appréciation par un vibrant « Peace and love » qu'il accompagne du signe des deux doigts en forme de Y. C'est un grand efflanqué au visage glabre et maigre comme un ascète. Tout d'orange vêtu, il présente un crâne dégarni rehaussé d'une petite tresse de cheveux qui lui retombe sur la nuque. Le dénommé Manuel est sur la route du retour après avoir séjourné plusieurs mois dans un ashram en Inde. Brésilien d'origine, érudit et polyglotte, il a étudié au Portugal à la fin des années 60, au moment des manifestations étudiantes qui ont conduit à la révolution des Œillets de 1974. Il refuse le joint qui circule, prétextant que le jeûne et la méditation lui réussissent mieux :

— Depuis mon bad trip d'*ayahuasca* avec des Indiens d'Amazonie, j'ai décidé d'arrêter tout ça. Finies les drogues et l'action militante. Je crois qu'il faut se changer soi-même avant d'espérer changer le monde. C'est pour ça que je suis allé en Inde.

Un parfum d'incrédulité mêlé à celui du patchouli flotte maintenant dans la fourgonnette...

— Dis donc, tu parles bien français ! se réjouit Dominique.

— J'ai rencontré beaucoup de tes compatriotes à Pondichéry. Rares sont ceux qui parlent portugais. Il a bien fallu que je me débrouille...

— *L'invention est la mère de la nécessité*, réplique Ingrid.

Nous pouffons de rire tous les trois en lui faisant remarquer que la formule de Platon prônait plutôt l'inverse.

— Moi, dis-je, je pense qu'il faut développer une conscience politique si on veut sortir du marasme actuel.

— Moi, je pense que l'avenir de l'homme est « dans » la femme, insiste fortement Dominique, ce qui nous fait bien rire, Ingrid et moi.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? nous demande Manuel.

— C'est entre nous...

— Dominique a raison, affirme Manuel. L'humanité doit se tourner vers le principe féminin, le Yin pour contrebalancer le Yang, le principe masculin

qui règne actuellement.

— Quant à moi, continue Dominique, je pense que le sort de l'humanité se joue dans les arts, la philosophie et la culture. Je ne vois pas d'autres moyens de se connaître et de s'apprécier les uns les autres, plutôt que de s'entretuer...

— Bien d'accord avec toi, mais il ne faut pas oublier la spiritualité. Il en manque beaucoup dans le monde en ce moment, ajoute Manuel.

Son éloquence impressionne. L'intensité de son regard propage une aura de paix et de sérénité qui apaise même Ingrid, la plus récalcitrante du groupe à ce type de discours. Pour elle, seul compte l'amour humain, physique, tangible et sans restriction. Elle est une fervente adepte du Sex, drugs and rock and roll.



Nous continuons notre périple vers Lisbonne en discutant sur les mérites opposés et parfois complémentaires de l'action militante et de la transformation personnelle. La présence de Manuel, dont le portugais est la langue maternelle, est d'un précieux secours. En arrivant, nous lui déléguons la tâche de s'informer auprès des passants et des policiers pour nous aiguiller vers l'atelier de Sam. Ce dernier se montre ravi de faire la connaissance de mes amis et de Manuel, avec qui il noue une complicité immédiate. Les deux se remémorent avec émotion les événements du 25 juillet 1974 qui précipitèrent la chute de la dictature. Comme une relique précieusement conservée, Sam exhume d'un herbier l'œillet rouge qu'il portait à la boutonnière au moment des manifestations. La soirée se poursuit autour d'un repas bien arrosé.

L'atelier est logé dans un immeuble désaffecté d'une zone historique du centre-ville. Plusieurs artistes, musiciens, peintres, danseurs, sculpteurs, cinéastes et dessinateurs y ont installé leurs pénates pour une durée illimitée. Il s'agit en fait d'un repaire de squatteurs sur lequel les autorités ont baissé les yeux. D'après Ingrid, qui ne s'exprime pas toujours avec élégance et subtilité, ils ont sans doute « d'autres chattes à fouetter ». Ni Manuel ni Sam ne comprennent l'allusion au sexe féminin et les deux concluent que cette expression signifie l'admiration que la Municipalité voue aux artistes. De fait, il s'agit plutôt de freiner l'exode des habitants tentés de désertir des

logis devenus vétustes par manque d'entretien. À leur défense, les propriétaires allèguent que le gel des loyers promulgué depuis le coup d'État militaire est responsable d'une telle situation. Trois ans plus tard, les murs des édifices du quartier portent toujours les marques de l'effervescence militante ayant présidé à la Révolution.

— Sans effusion de sang, précise Sam.

— Comme la Révolution tranquille au Québec dans les années 60, dis-je tout en admettant que la comparaison est sans doute boiteuse.

Peints aux couleurs vives des affiches de propagande soviétique, les murs hurlent toujours leurs slogans révolutionnaires :

Unidos venceremos (Unis nous vaincrons)

Avante com a Reforma Agrária (En avant la réforme agraire)

A Terra a quem a Trabalha (La terre appartient à ceux qui la cultivent)

Grande vitória das forças democráticas (Grande victoire des forces démocratiques)

Alteração da lei do arrendamento (Modifiez la loi sur les loyers)

Au deuxième jour de notre arrivée, Manuel qui ne manifeste aucune intention de rentrer au Brésil, toujours sous le joug de la dictature militaire, nous informe qu'il va rejoindre des amis à la campagne à quelques kilomètres de Lisbonne :

— J'ai rencontré de belles personnes sur la route. Des gens formidables... On a décidé de fonder une commune. On veut propager ce qu'on a appris en Inde : le respect de la nature, la spiritualité, le yoga intégral, l'amour. C'est comme ça qu'on va changer le monde, une conscience à la fois.

— J'admire ton énergie. J'aimerais avoir encore ton enthousiasme, réplique Sam.

— Pourquoi... Tu as renoncé à tes idéaux ? semble lui reprocher Manuel.

— Non, mais je ne les poursuis plus de la même façon. Je pense comme Dominique que l'art peut changer le monde. C'est ce que j'ai compris avec le temps. « Le vieux » est passé à autre chose. Et tu sais quoi, Manuel ? Je pense que je rejoins plus de gens en faisant ce que je fais qu'en me retirant

sur une ferme à faire pousser des légumes... et à méditer dans la position du lotus.

— Fais comme tu veux, Sam. Moi j'ai choisi ma route.

— Je te souhaite tout le bonheur possible. Il n'y a pas qu'une seule voie. Va ton chemin, mon frère !

Ni défaitiste ni utopiste, la vie a conduit Sam à confier ses rêves à la création artistique, qu'il vénère comme une véritable religion. Pendant deux jours, il nous pilote à travers la ville qu'il connaît « comme le fond de ses culottes », au dire d'Ingrid qui ne se lasse pas de déformer les expressions. Les tramways qui circulent dans les rues escarpées bordées de maisons aux devantures recouvertes de tuiles aux coloris pastel ressemblent à ce que j'ai connu à Frisco au début des années 70. Même le Ponte 25 de Abril, initialement nommé pont Salazar, me confond par sa ressemblance avec le Bay Bridge qui enjambe la baie de San Francisco. L'Elevador (ascenseur) de Santa Justa offre un point de vue unique sur les toits et une superbe vue sur le Teatro Nacional, auquel nous avons eu un accès privilégié puisque Sam y a restauré certaines fresques. Le point d'orgue de cette première journée est atteint lors de la visite du Museu Nacional de Arte Antiga, à Lisbonne, qui possède un triptyque célèbre de Bosch : *La Tentation de saint Antoine*. Dominique détaille le tableau avec une curiosité fébrile. Elle ne se lasse pas de décrire à voix haute ce qu'elle voit et ressent à la vue de ce nouveau délire hallucinatoire du peintre néerlandais. Le défilé des personnages, tous plus inquiétants et intrigants les uns que les autres, défie l'interprétation. Que pouvaient signifier ces allégories sorties de l'iconographie moyenâgeuse ?

— Vous voyez... Dans la scène du panneau de gauche, le moine est emporté dans les airs par des créatures animales qui semblent représenter les forces du mal, contre lequel lutte le moine. Et là, au centre, encerclé d'un défilé de personnages difformes et monstrueux, il invoque un Christ reclus au fond d'une grotte. À droite, il consulte un livre, sans doute les Saintes Écritures, pour se donner la force de résister aux tentations qui lui sont présentées sous les formes de la luxure et de la gourmandise.

— Et que signifie l'oiseau patineur avec un entonnoir sur la tête ? s'informe Ingrid.

— La folie, lui répond Sam. La folie causée par le mal des ardents, poursuit-il.

— Le « mal de dents » peut rendre fou ?

— Non Ingrid, pas le mal de dents, le mal « des ardents », qu'on a aussi appelé « le feu infernal » ou « le feu Saint-Antoine », précise Dominique.

— Un feu ?

— Pas un vrai feu, une maladie qui s'attaquait à ceux qui mangeaient du pain de seigle. Une vraie épidémie qui a ravagé les populations au Moyen Âge.

— Du pain qui rend malade... ?

— Oui, du pain contaminé par l'ergot de seigle, une espèce de champignon qui contenait des alcaloïdes, dont l'acide lysergique.

— Comme dans le LSD ? dis-je avec étonnement.

— Exactement, me répond Sam.

— C'est comme dans les mandragores... Terminé, fini l'acide ; je vais méditer maintenant, grommelle Ingrid sans nous convaincre.

La suite du séjour est partagée entre des rencontres d'artistes du quartier, qui se terminent généralement par des repas bien arrosés, et la découverte d'aspects moins connus, ou reluisants, de la capitale. Sam exècre le tourisme de masse qui contribue à la dégradation des milieux de vie des populations locales. Il tient à nous faire vivre une expérience authentique. Je ne demande pas mieux. En arrivant à Lisbonne par le pont Vasco de Gama, mon attention avait été attirée par des bidonvilles accrochés aux collines. C'était la première fois que j'en voyais ailleurs que dans des reportages télévisés. J'en parle à Sam qui se montre loquace au sujet du développement anarchique de ces constructions de fortune :

— C'est indigne d'un pays civilisé comme le nôtre. Par contre, il faut voir ce qu'en ont fait les *retornados*.

— Les quoi ?

— Les rapatriés africains qui sont arrivés ici après l'indépendance des anciennes colonies. C'est le retour de l'histoire. C'est toute une population cosmopolite et multiculturelle qui a squatté des quartiers entiers. C'est très riche d'un point de vue humain.

— D'accord, mais il doit y avoir pas mal de problèmes.

— C'est certain. On ne peut pas faire cohabiter toutes ces populations sans le moindre conflit. Il y a du racisme et de la criminalité. La pauvreté mène à la violence. Des gangs de jeunes délinquants s'affrontent. Il y a de la drogue partout. Tout le monde le sait, mais les autorités ne s'en mêlent pas. Comme si elles avaient abandonné.

— La police a « décroché la serviette » et les gangs de rue « font la pluie et le beau temps », commente Ingrid.

— Bravo Ingrid ! Enfin, au moins tu as réussi à bien utiliser la dernière expression, lui répond Dominique.

— *Danke*, ma « bibiche ». *Ich liebe dich*, répond Ingrid en l'embrassant vigoureusement.

Devant l'intérêt que suscitent les favelas, Sam propose que nous nous rendions à Amadora, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Lisbonne. Il connaît un couple d'immigrés capverdiens avec lequel il s'est lié d'amitié dès leur arrivée au début des années 70. Pour subvenir à leurs besoins, Tomás et Lourença ont eu l'idée d'accueillir des clients à leur table, moyennant une modique somme. Ce n'est pas un restaurant ni une *taberna*, mais leur modeste demeure est propre et bien entretenue et, surtout, on y mange les meilleures sardines au monde.

Leur habitation est située sur les hauteurs d'une colline, non loin des vestiges d'un ancien moulin à vent. Pour y arriver, il faut zigzaguer sur des routes qui vont toujours en se rétrécissant. Ce qui laisse peu de marge de manœuvre à la conductrice du Combi, attentive aux indications de Sam qui se repère tant bien que mal dans les embranchements du dédale. Les rues sont bordées de masures disparates qui témoignent de l'ingéniosité de ceux qui les ont construites. Rafistolées avec des matériaux récupérés ici et là, certaines donnent l'impression de simples abris destinés à disparaître au moindre coup de vent. D'autres, construites en dur, semblent offrir plus de résistance aux intempéries. La chaussée est boueuse et tellement enfoncée par endroits, qu'il faut redoubler de vigilance pour contourner les nids de poule qui risquent d'avaler les pneus. Le moteur commence à se plaindre sérieusement lorsque nous arrivons finalement à destination. Debout contre une structure métallique rouillée qui tient lieu de portique, une robuste et lourde jeune femme s'approche de Sam et lui saute au cou en l'assillant d'un puissant baiser :

— *Olá Sam*, quel bonheur ! Il y a si longtemps.

— *Olá Isilda* ! Comment ça va ?

— *Muito bem*.

— Et tes parents ?

— Très bien, *eles estão dentro*.

— *Te apresento* a mes amis Dominique, Ingrid et Philippe.

— *Bem-vindos ! Amigos dos meus amigos* sont mes amis.

Sans avoir parfaitement saisi les propos, nous comprenons que nous sommes les bienvenus et que celle qui nous a accueillis si chaleureusement est la fille de la maison. Tomás, une cigarette de maïs collée à la lèvre inférieure, grille les sardines de l'apéro tout en prêtant une oreille distraite aux informations de la radio. Lourença s'affaire à la préparation d'une *caldeirada*, une bouillabaisse locale. L'approvisionnement est assuré par Isilda qui travaille au marché de poissons. Il lui arrive d'obtenir des faveurs des pêcheurs moyennant certains services sur lesquels Sam n'ose trop s'aventurer. Les parents ont suffisamment de problèmes avec leur fils pour s'inquiéter de leur fille, qui leur apparaît au-dessus de tout soupçon. Les odeurs de cuisine qui se répandent dans la pièce aiguïssent les appétits. Le couple échange une série de regards émus et complices lorsque le poste fait entendre la voix d'une jeune Créole qui leur rappelle leur patrie natale : Cesária Évora, surnommée la « Diva aux pieds nus ». Le regret se lit sur leurs visages à l'écoute des paroles qui expriment le vague à l'âme de l'interprète. La nostalgie se traduit par des signes d'affection qu'ils ont tôt fait de transmettre à leurs hôtes d'un jour. Je suis comblé.

À la fin du repas, leur fils Ernesto fait une soudaine apparition. L'air hagard et montrant les yeux vitreux de celui qui n'a pas dormi depuis des jours, il s'affale sur une chaise et demande à sa sœur de lui servir une bière bien fraîche. Elle refuse catégoriquement, prétextant que son état justifie plutôt une bonne douche froide suivie d'une sieste. Une engueulade s'ensuit, au cours de laquelle les invectives pleuvent de part et d'autre, l'une accusant son frère de sale *drogas*, l'autre de *prostituta*. La situation risque de dégénérer lorsque Sam s'interpose pour empêcher Ernesto de frapper sa sœur. Le « vieux » en impose par sa taille et sa détermination. Ernesto quitte précipitamment en traitant Sam de vieil emmerdeur. Les parents sont désolés. Nous sommes mal à l'aise. Sam, choqué, reprend ses sens. Il assure le couple que ses amis et lui comprennent très bien la situation et que nous apprécions leur hospitalité. Nous regagnons Lisbonne après avoir chaleureusement vanté les mérites de la cuisinière, qui nous a servi un régal roboratif dont on se souviendra longtemps.

La veille du retour à Paris, j'ai le sommeil agité tellement je désespère de l'absence de Chiara. Je voudrais la tenir dans mes bras, la couvrir de caresses, l'embrasser de toute ma ferveur en lui disant combien elle m'a

manqué. Tout au long du voyage, rares furent les moments où je n'y ai pas pensé. Son souvenir m'a habité comme une douleur bénéfique dont on ne saurait se passer. Je me surprends moi-même, pour ne pas avoir levé les yeux sur d'autres femmes qui auraient pu adoucir ma peine, atténuer ma solitude ou me la faire oublier complètement. Ce n'est pourtant pas faute d'en avoir aperçu des plus appétissantes et aguichantes. Chaque fois, j'ai repoussé leurs avances sans le regretter. Je ne me reconnais plus, moi habituellement si prompt à succomber à la moindre tentation. J'ai l'impression de vivre une quête du bonheur inédite.

OceanofPDF.com

D'UNE LOINTAINE CONTRÉE, SE COMPLIQUE LE SORT D'UN CŒUR AIMANT

NOUS RENTRONS À PARIS LE JOUR DE L'ANNIVERSAIRE de Dominique, le 5 mai. Pour l'occasion, nous fêtons dans une brasserie populaire du boulevard Saint-Germain près de la place de l'Odéon. Nous échangeons nos souvenirs de voyage en promettant de nous revoir le plus rapidement possible. Nous n'allions pas laisser filer pareille amitié. Ingrid a décidé de poursuivre ses études supérieures à la Sorbonne, ce qui enchante Dominique qui vit avec elle les plus beaux jours de sa vie. Après le repas et plusieurs bières, je sens qu'elles ont hâte de se retrouver en tête-à-tête. Je les quitte et me dirige vers *Les Yeux Fertiles*. Il pleut des cordes au moment où j'entre dans la librairie. Aidé de quelques habitués, Anthony s'affaire à mettre à l'abri les étals de livres qui occupent le trottoir. Trempé jusqu'aux os, je me précipite au fond de la pièce principale, dans le petit réduit qui lui sert de bureau. À peine épongé, je me mets à explorer les lieux avant même de le saluer. Il comprend mon impatience : « Regarde sur l'étagère du haut, entre les albums de Druillet et de Fred. » L'enveloppe tant attendue et espérée s'y trouve. Je l'ouvre. Le message est bref et intrigant.



Napoli, 2 aprile 1978

Caro Filippo, amore mio.

Mi scusi, *si j'ai mis du temps à te répondre... J'espère que tu vas bien. Les choses ne se sont pas passées comme je le souhaitais. È complicato. Je ne peux pas aller à Firenze. Je te ferai signe plus tard si possible...*

Chiara

Que se passe-t-il ? Pourquoi n'est-elle pas à Florence comme prévu ? Qu'est-ce qui la retient ? La nuit venant, je ne peux pas dormir. Il me reste un peu de shit, souvenir d'Ingrid. Je me roule un *pétard* et me mets à rêver

aux caresses de Chiara. Comme il me tarde de retrouver la tendresse de ses mains, la saveur de sa peau, la douceur de sa bouche, le souffle de son soupir dans mon cou ! Le souvenir de nos ébats provoque une forte érection qui appelle sa conclusion. Je me masturbe frénétiquement et m'assoupis, rassasié pour un temps. Au bout de plusieurs jours à me triturer les méninges pour trouver des réponses à mes questions, je sais que je ne peux pas attendre plus longtemps. Il faut que je la voie. Je me procure dans une agence de voyages un billet aller simple Paris-Naples avec départ d'Orly, le 8 mai.

Une fois sur l'île de Procida, je saute dans un taxi pour me rendre à l'auberge La Locanda sul Mare, où Chiara m'avait demandé de lui écrire. Située dans une crique tout près d'un monastère et d'une énorme forteresse qui a longtemps servi de prison, l'auberge offre un point de vue splendide sur le port de plaisance de Corricella. Les coloris des maisons appuyées sur le flanc de la falaise rivalisent d'audace. Les tons pastel flamboyants s'y côtoient harmonieusement. Le bleu, le jaune, l'ocre et le vert tendre contrastent avec la blancheur d'un tableau généreusement arrosé des rayons d'un soleil méditerranéen éclatant. J'entre discrètement dans l'établissement, heureux d'avoir quitté la grisaille parisienne. Je vais directement à la réception et demande à parler à Gabriella :

— *Per servirvi*, répond la préposée à l'accueil.

— Je me nomme Philippe Dumas. Je voudrais voir votre sœur.

— Pas si fort, *signore*, on pourrait nous entendre... *Sfortunato*, malheureux, pourquoi n'avez-vous pas attendu qu'elle vous invite ? Votre empressement pourrait vous être fatal.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Calmez-vous, *Filippo*, je connais votre *storia* et j'ai promis à ma sœur de me taire. Faites-vous discret, grand dieu. Je vais protéger votre *segreto*.

— Pourquoi cacher notre histoire ? Notre *segreto* ?

— Chiara vous expliquera si elle consent à vous voir. Elle sera ici dans quelques jours pour une *festa di famiglia*.

J'étais confus. Gabriella Jacomino ne ressemble pas du tout à sa sœur, avec son visage rond comme une pleine lune sur lequel se détache un nez aquilin qui n'a rien du nez retroussé de Chiara. On dirait l'une de ces femmes d'Alger du tableau de Delacroix qui se serait échappée de leur appartement. Ses grands yeux bleu azuré transpercent celui qui la regarde de trop près

sans qu'elle l'ait sollicité. Son physique est un éloge vivant de la mixité de ses origines.

Elle m'invite à m'asseoir sur la terrasse qui domine le port et me sert une bière bien froide. Une fois de plus, le mystère s'épaissit. Mon aventure prend les allures d'un jeu de cache-cache que j'ai du mal à comprendre. Aurais-je encore une fois succombé à une chimère ?

Gabriella me propose une chambre à l'étage. Elle m'invite à me joindre à elle plus tard pour le dîner. Je profite de l'après-midi pour me reposer. Une fois revenu d'une sieste aussi courte que fructueuse, je prends le temps d'inspecter les lieux. En balayant des yeux les murs ornés de tableaux aux scènes convenues de couchers de soleil et de barques de pêcheurs, mon regard s'immobilise sur l'affiche d'un film intitulé *Graziella*. En m'approchant plus près, je constate qu'il s'agit de l'adaptation du roman. Réalisé par Giorgio Bianchi et sorti en 1955, le film met en vedette Maria Fiore et Jean-Pierre Mocky. L'horreur de la tempête qui fait rage en arrière-plan se lit sur le visage de l'héroïne qui se tient la tête à deux mains. Le drame s'annonce en lettres d'un rouge vif qui amplifie la violence pendant que la figure de l'être aimé se détache sur les flots tumultueux.

Je demeure interdit un instant. Je ne suis pas au bout de mes surprises. En me tournant vers la fenêtre qui domine le port, j'aperçois un coffret cartonné de couleur beige sur un guéridon d'allure ancienne. La tranche est usée d'avoir été trop souvent sollicitée, mais le titre est facilement lisible : *Graziella*. Il s'agit d'une édition de luxe illustrée d'une vingtaine d'eaux-fortes en couleurs. En m'absorbant dans son contenu, je me dis que Dominique apprécierait les dessins et qu'Anthony en ferait un bel album de bande dessinée.

Les traits que l'artiste, un certain Bécot, a attribués à *Graziella* s'apparentent à ceux de Chiara : elle a la même chevelure noire bouclée, la grâce juvénile et un soupçon de fausse innocence dans le regard ; pieds nus sur le port, elle affiche une assurance coquette qui me séduit. Il ne manque que son épaule légèrement dévoilée pour que je m'emballe à l'idée de revoir mon Italienne au plus tôt.

Les coïncidences s'accumulent. Je me promets de tirer la situation au clair le plus tôt possible. Trop d'indices me conduisent vers un mystère que je dois absolument résoudre. Au cours du repas, je confie à Gabriella combien

ces découvertes m'intriguent. Sensible à l'intérêt que je leur porte, elle m'en révèle l'origine :

— L'affiche et le coffret faisaient partie du contenu d'un coffre de pêcheurs que notre famille se transmet de génération en génération. Nous l'avons trouvé lors des rénovations dans une pièce du sous-sol qui servait jadis d'abri aux barques. À notre grand étonnement, il contenait des objets et des livres parus il y a des décennies, plus d'un siècle même, si on se fie à l'année de parution d'une édition de *Graziella* datant de 1862. Nous sommes les descendantes d'une lignée de marins corailleurs qui a longtemps habité l'île. De fait, l'auberge est construite sur le site d'une vieille cabane de pêcheurs que nos ancêtres fréquentent depuis toujours.

— Est-il possible que ce soit celle où le narrateur du roman situe sa rencontre avec Graziella ?

— C'est ce que nous croyons...

Voilà qui explique une partie de l'énigme. Ma curiosité est excitée au maximum. Je trépigne d'impatience de voir ce fameux coffre. Je demande aussitôt à Gabriella de me faire voir ce trésor ancestral. Voyant mon vif intérêt pour l'histoire du roman de Lamartine, elle accepte de m'y conduire aux premières lueurs de l'aube. Je passe une nuit blanche. Le choc que provoquent ces découvertes m'amène à élaborer toutes sortes de scénarios des plus fantaisistes ou fantastiques. J'imagine que le coffre fait partie du butin d'un navire de la famille Cossa qui a fait de l'île un repaire de pirates au XV^e siècle, ou de la dot promise à la famille d'une belle en échange de sa loyauté et de sa virginité. La nuit est rocambolesque. Je me vois hanter les couloirs sombres et humides d'une caverne de bord de mer gorgée de caisses débordantes de cartes marines, de candélabres baroques, de verres de cristal, de chopes de bière, de manuscrits anciens et de bijoux, tous plus précieux les uns que les autres.

En ouvrant le coffre gravé des armoiries de la famille Jacomino constituées de deux branches de corail rouge entourant une barque stylisée surmontée d'un soleil levant, je découvre trois autres livres : *Lettres de Jacopo Ortis* d'un certain Ugo Foscolo, roman datant de 1799, un livre de Tacite très abîmé et *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre publié en 1789, auquel plusieurs pages ont été arrachées. À ma grande surprise, il s'agit des ouvrages que le narrateur traînait pendant son voyage à Procida. Comment

ont-ils pu aboutir dans ce coffre parmi des médailles religieuses, un chapelet de corail, un crucifix sculpté dans du bois de grève, des outils, des coquillages et plusieurs feuilles détachées plus ou moins bien conservées ? Il ne peut pas s'agir d'une simple coïncidence... J'en déduis qu'ils ont été épargnés lors d'une tempête comme celle relatée dans *Graziella*. Je prends grand soin d'extirper les pages dispersées de l'amas d'objets et de breloques qui les recouvrent. Je souffle précautionneusement pour les dépoussiérer. Je les examine attentivement. Il s'agit de poèmes, certains écrits à la main et d'autres arrachés d'ouvrages imprimés. Sur une feuille à demi déchirée, je parviens à lire quelques vers qui ont résisté aux intempéries :

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,
Sur ce sable mouillé-----
----- mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, ---- polir au flot amer.

Sur une autre feuille, certains poèmes imprimés sont demeurés intacts :

Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Dit : Elle avait seize ans ! - Oui, seize ans ! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant !
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant !
Ému, je reconnais le lyrisme de Lamartine. Je comprends que la jeune adolescente n'est nulle autre que celle du roman. Je demeure sans voix...

— *Filippo, va bene ?*

— Oui, oui, Gabriella... Qui est Graziella ?

— Chiara avait raison, vous êtes un homme sensible et digne de confiance. C'est notre grande aïeule Antonella Jacomino qui a servi de modèle à Graziella. Morte d'un chagrin d'amour, elle laissait dans le deuil ses parents et ses frères dont Beppino, alors âgé de douze ans qui, comme ses ancêtres avant lui, est devenu marin corailleur. Son fils unique Giovanni, né en 1824, a poursuivi la tradition. Les stocks étaient de plus en plus rares au nord de la Méditerranée. La plus grande qualité du corail des côtes

algériennes l'a incité à émigrer avec sa femme, sa fille et ses deux fils à La Calle en 1876. Ses enfants travaillaient tous dans le commerce du corail. Antonio, le cadet né en 1854, a épousé une Juive maghrébine en 1879. Ils ont eu deux filles et un garçon nommé Napoleone né en 1880, notre grand-père. Malheureusement, une loi édictée en 1888 a limité la pratique de ce métier en imposant des quotas qui ne permettaient plus de faire vivre décemment sa famille. Il s'est alors tourné vers des activités moins légales. C'est là que les problèmes ont commencé. Des clans adverses se sont rapidement disputé les meilleures zones de pêche et le conflit s'est envenimé au point d'entraîner des morts. Avant de disparaître en mer, notre père a pris soin de nous avertir des dangers qui nous guettaient si...

— Si quoi ?

— Je ne peux pas vous en dire plus, continue-t-elle.

— Quels dangers ?

— N'insistez pas, j'en ai assez dit...

— Mais votre père vous mettait en garde contre quoi ?

— Ça suffit, ne soyez pas désagréable, réplique-t-elle sur le ton d'une sermonne qui ne pardonne pas.

Un voile de mystère recouvre son regard qui me fuit pendant un long moment.

— Vous m'en avez suffisamment dit pour que je m'inquiète de Chiara.

— Écoutez, *Filippo*, il faut que vous sachiez que ma sœur ne suit pas toujours les conseils qu'on lui donne. C'est à elle de vous raconter la suite, si elle le veut...



Les préparatifs vont bon train en vue de la réunion familiale annuelle à l'occasion du Sacre de la mer. Gabriella mène la barque des festivités avec autorité. Elle tient à ce que l'ancêtre Antonella soit honorée avec tout le respect dû à une légende qui fait la renommée de l'île. La cousine Francesca est candidate au titre de Miss Procida. Elle compte bien succéder à Chiara, la « Graziella » de l'année dernière.

Après avoir avalé un café, je m'empresse de rejoindre les pêcheurs que Gabriella a informés de mon souhait de les accompagner en mer. Le rendez-vous a été fixé aux pieds de la statue de la Vierge des navigateurs,

protectrice des marins. Comme eux, je me signe avant de monter dans la barque avec l'enthousiasme d'un intrépide prêt à tout pour se montrer digne de l'initiation. Après de sommaires salutations, on m'annonce le rôle que je dois jouer. On m'installe d'abord au pied du mât afin de ne pas gêner les manœuvres. On verra par la suite, selon les dispositions dont je ferai preuve, quelles responsabilités on pourra me confier. Les vieux loups de mer me taquent. Ils me disent de me méfier du chant de la sirène Parthénope, échouée près de Naples après qu'Ulysse eut résisté à ses charmes. Je suis surpris de les entendre parler français avec un accent provençal. Ils me racontent qu'ils ont appris cette langue en naviguant dans la région de Marseille, comme le faisaient leurs ancêtres. « Bonne mère ! » En les écoutant, j'ai l'impression qu'ils veulent me mettre en garde :

— Les filles du pays sont belles et aguichantes, il faut s'en méfier. Elles ont hérité des sirènes l'art de la séduction, les fréquenter peut s'avérer fatal, insiste le vieux barbu qui ressemble à Hemingway.

— Plus d'un marin y a laissé sa peau, réplique le petit balafré.

Les rayons du soleil levant commencent à tapisser d'or l'église Notre-Dame-de-Grâce au moment où l'on rejoint les bouées qui marquent la présence des filets déposés la veille. La mer sera-t-elle généreuse ? s'interrogent les pêcheurs qui espèrent chaque fois déjouer le mauvais sort qui l'a appauvrie au cours des dernières décennies.

— Ce n'est plus l'abondance du temps de nos grands-parents, regrette le barbu. À cette époque il y avait beaucoup de poissons et de coraux. Ils pouvaient faire vivre décemment leur famille. Aujourd'hui les saisons ne sont plus les mêmes, et le corail est règlementé. Les temps sont durs.

— Alors, comment faites-vous ?

— On se débrouille. Il y en a qui font du cabotage, certains de l'agriculture, d'autres des tours guidés pour les touristes, et d'autres...

— ...font ce qu'ils peuvent, s'empresse de compléter le barbu, visiblement soucieux d'empêcher son compagnon de trop en dire.

— Ici, on se connaît tous, on est une grande famille et on s'entraide, continue le balafré.

— La misère est souvent source de créativité. J'imagine qu'il doit y avoir toutes sortes d'initiatives ? dis-je.

Personne ne répond, et à voir les visages se refermer, je comprends que je viens de franchir une zone interdite. Je déduis de leur silence que certains

habitants de l'île se livrent à des activités douteuses. Je pressens aussi que les pêcheurs en savent beaucoup plus qu'ils ne le devraient sur les raisons de ma venue à Procida. Se pourrait-il que mon aventure avec une fille du pays ait fait l'objet d'une fuite qui se serait répandue jusqu'à leurs oreilles ? Je n'ose pas m'en enquérir, tellement la peur commence à me gagner à la pensée de devoir faire face à une adversité que je n'avais pas anticipée. Autant me concentrer sur la remontée des filets pour constater la faiblesse de la récolte et trinquer à coups de bonnes rasades de grappa. L'aventure en mer se termine par une virée dans les bistrots du port à l'invitation des pêcheurs, trop heureux d'exhiber leur touriste en prise du jour.

En fin d'après-midi, je réapparais à l'auberge, soutenu par deux fiers-à-bras aussi ivres l'un que l'autre. Je suis livide et mon visage porte les marques d'une rixe qui aurait pu mal tourner. « De la part d'Emilio », disent-ils en me projetant violemment au sol. Étourdi et ébranlé, je les entends se rapprocher de Gabriella en lui disant de mettre sa sœur en garde contre les conséquences de l'intrusion d'un étranger dans leurs affaires... Sans doute n'ai-je pas été assez prudent à mon arrivée à Procida. Peut-être que quelqu'un à l'auberge a intercepté des conversations ? J'entends les sœurs chuchoter. Comme je ne maîtrise pas bien l'italien, je ne comprends pas tout, mais ça me semble sérieux. Le ton est grave. Il est question d'un *bambino*, d'une vieille marchande de *gioielleria*, d'une cargaison de *corallo* et de l'arrestation d'un certain Emilio en Tunisie :

— *Come stai*, petite sœur ? Tu as l'air mal en point...

— *Sì, va bene*, et *il bambino* aussi, rien de grave...

— À voir ton œil, on ne dirait pas...

— Juste une petite ecchymose...

— Allons, petite sœur, ne me raconte pas d'histoire, qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— Les hommes d'Emilio...

— Quoi, les hommes d'Emilio... ils t'ont battue ?

— Non, pas vraiment... seulement une petite gifle...

— Je ne te crois pas. Comment ont-ils pu oser ?

— Ils m'ont suivie en Suisse et à Paris. Ils m'ont questionnée sur l'arraisonnement du bateau. Je crains qu'ils m'aient vue en compagnie de *Filippo*. J'en ai marre de cette île, *di questa vita*. J'ai peur que ça finisse mal. *Padre* avait raison, je n'aurais pas dû me laisser entraîner dans les magouilles

de ce beau parleur d'Emilio. Entre femmes on se fait des confidences, la vieille marchande me rappelait notre grand-mère. Je la croyais discrète *ma...*

— Tu penses qu'elle a parlé ?

— *Credo di si.*

— *E Filippo ?*

— Je m'en veux de l'avoir entraîné dans cette mésaventure, tu vois ce qu'ils lui ont fait. J'ai été folle de vouloir échapper à mon destin. J'ai beaucoup d'affection pour lui, mais il faut que ça cesse.

— Je l'aime bien moi aussi ce Canadien, c'est un tendre. Il ne faudrait pas qu'il lui arrive malheur. Tu sais de quoi sont capables ces brutes. Je vais t'aider quoi que tu décides.

— *Grazie Gabriella.* Oui, je sais, je connais leurs méthodes, ils ne font pas de quartier, même pas à la femme de leur *capo*. Je ne croyais pas que cette histoire irait aussi loin. Je me suis laissé prendre au piège en pensant me libérer.



Après avoir soigné mes plaies, Gabriella m'aide à regagner ma chambre. Je n'en ressors que le lendemain matin avec une gueule à faire frémir les miroirs. Je n'ai pas aussitôt mis les pieds dans la salle à manger qu'elle me dit qu'une surprise m'attend dans le caveau où se trouve le coffre de ses ancêtres. Je comprends immédiatement de quoi il s'agit. Je me précipite dans l'escalier à grands pas sans me soucier de l'obscurité. Je survole les obstacles à l'instinct comme un animal en rut. Je me fais déjà tout un cinéma à la seule pensée de serrer dans mes bras cette belle inconnue qui m'a séduit un soir de pluie à la gare de Lyon.

Une voix étreinte par l'émotion émerge du fond du caveau. C'est bien elle qui peine à venir à ma rencontre. Elle m'accueille d'un simple « Bonjour *Filippo* » qui produit l'effet d'un feu d'artifice dans mes oreilles.

— Chiara ! Chiara !

— Doucement Philippe. Je suis contente de te voir, mais j'ai quelque chose d'important à te dire.

Elle émerge lentement de l'obscurité tout en demeurant à bonne distance, comme si elle ne voulait pas que je la voie. Plus je m'approche, plus elle recule.

— Chiara, qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'es pas contente de me voir ? Viens, sors de l'ombre.

— Attends encore un peu que je m'habitue à ta présence, cher *Filippo*.

Je m'approche de plus près, suffisamment pour voir que son visage est tuméfié.

— N'approche pas.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— *Niente*, rien, je suis tombée en sautant d'une barque au retour d'une sortie en mer.

Sa réponse me laisse perplexe. Je n'en crois pas un mot.

— Je ne te crois pas. Dis-moi la vérité.

— *È la verità*.

— Je ne te crois pas.

— *Non insistere*.

— On t'a frappée, c'est ça ?

— C'est de ma faute... j'ai été naïve, j'aurais dû me méfier de la vieille qui ressemblait à ma grand-mère. On ne m'y reprendra plus.

— Mais de quoi parles-tu ? Quelle vieille ?

— Laisse tomber, c'est mieux que tu n'en saches pas davantage.

Comme lors de notre première rencontre, je me bute au mystère qui me la rend encore plus désirable.

— Tu n'es pas contente de me voir ?

— *Si, si, Filippo...* mais j'ai mal... j'ai peur... je m'en veux...

Elle éclate en sanglots en se jetant dans mes bras. Un long et lourd silence s'installe entre nous. Le caveau devient soudainement silencieux comme un tombeau. Du fond de sa douleur, elle parvient à me dire qu'elle est mariée à cet Emilio, enceinte comme je peux le constater à la rondeur de son ventre, et qu'il vaut mieux pour sa sécurité et la mienne que je quitte Procida.

— Si Emilio apprend ce que nous avons vécu, il te tuera. Déjà qu'il entretient des doutes à ton sujet et qu'il a envoyé ses hommes... S'il fallait que l'on nous aperçoive ensemble, ce serait la fin pour toi et probablement pour moi aussi. Si tu m'aimes, tu dois quitter l'île au plus tôt sans espoir que nous nous revoyions. Disons-nous adieu et conservons en mémoire à jamais ce *segreto* qui nous unira pour toujours.

— Mais Chiara, tu me demandes l'impossible. Partons tous les deux. Donnons-nous rendez-vous cette nuit et partons. Organisons notre fuite. Tu ne peux pas rester ici dans ces conditions.

— Ce n'est pas si simple. Il a des hommes partout. Il nous retrouverait.

À mon tour, je m'effondre en larmes. Tout mon corps se crispe de douleur. Je perds pied. Je crois halluciner. Je ne peux pas croire ce que je viens d'entendre. Comment peut-elle rompre ce qui commence à peine ? Elle tue le rêve dans l'œuf. Elle retraite sur ses terres et refuse l'aventure. Bien sûr, elle a ses raisons, ce qui grouille dans son ventre freine assurément ses ardeurs. La maîtresse devient mère et me repousse pour se rabattre sur l'assurance d'une relation promise à la durée. Encore, si elle n'aimait pas Emilio ce serait plus simple. Mais elle s'est habituée à ses maladresses qui finissent par lui plaire, à son machisme qui n'est pas plus marqué que ce qu'elle a toujours connu dans son village, et même à ses excès de violence. Elle ne voit pas comment elle pourrait s'enfuir sans se mettre en danger, et m'entraîner dans un cycle de violence infernale qui ne peut qu'aboutir en bain de sang.

— Pars, *Filippo*. Pars au plus tôt. Ne regarde pas en arrière. Va ton chemin. Tu as la vie devant toi. Aie confiance, tu rencontreras d'autres femmes qui sauront t'aimer mieux que je ne le peux.

— Tu m'en demandes trop... c'est au-dessus de mes forces.

— Tu le dois. Je ne veux plus, ne peux plus te voir. C'est dur pour moi aussi. Je t'en prie, n'insiste pas, aide-moi, aidons-nous. Si tu m'aimes, va-t'en...

Elle s'approche pour me donner un baiser d'adieu qui se transforme aussitôt en baiser passionnel. Ni l'un ni l'autre ne peut croire à la fatalité qui s'abat sur nous. Elle fait mine de résister à mes avances, de plus en plus pressantes et précises. Sa chair éveillée appelle les caresses. Elle vibre de désir dans l'étreinte. Lourds et fermes, ses seins se dressent héroïquement. Gonflé de fertilité, son ventre amplifie l'envie de s'y introduire, de s'y confondre. Je la dévêts aussi lentement que mon appétit aiguisé au maximum me le permet. Allongés sur le sol, elle me domine du haut de sa poitrine. Sa longue chevelure bouclée se répand par vagues successives sur mon torse et ma figure. Je suis conquis. Elle me guide en empoignant fermement mon membre turgescent, courbe savamment la croupe et cambre les reins. J'ai peur de faire mal au bébé. Elle me rassure. Je la pénètre

doucement. La cavalière mène la charge rondement, comme son ventre le lui permet. Son bassin rythme la cadence. Nous valsons jusqu'à l'épuisement. Son corps frémit de plaisir et elle émet un lent et langoureux soupir. J'éclate dans une explosion liquide suivie du râle d'un animal à l'agonie et désespéré. Ce qui m'est apparu une éternité n'a duré qu'un court instant tellement nous étions empressés de déjouer le mauvais sort. Les larmes se mêlent à la sueur qui suinte de nos corps en fusion. Nous mettons plusieurs minutes à nous en remettre. Nous nous confondons en promesses d'amour mêlées au regret d'en être arrivés là. En reprenant ses esprits, Chiara me repousse violemment. Je voudrais demeurer en elle éternellement. Elle s'échappe de mon étau, récupère ses vêtements, fonce vers l'escalier à la hâte et disparaît dans un fracas de boîtes et de valises renversées. Atterré, je peine à me relever. Dans la semi-obscurité, j'aperçois un objet qui scintille sur la première marche. En me rapprochant, je constate qu'il s'agit d'une broche de corail rouge sertie de pierres précieuses en forme d'hippocampe. Celle qu'elle portait à notre première rencontre. Je la récupère comme une relique. Je toise le vieux coffre des ancêtres en me disant que les filles Jacomino portent en elles un lourd héritage de déceptions, de remords et d'amours déçues.

L'ABÎME DU RÊVE

LE HALL DE L'AUBERGE EST DÉSERT AU PETIT MATIN lorsque j'y descends. Incapable de dormir, j'essaie de me convaincre que j'ai fait un mauvais rêve. Je demeure prostré jusqu'à l'arrivée des premiers clients qui s'attablent pour le petit déjeuner. Gabriella circule dans la salle à manger comme si de rien n'était. En me voyant, elle comprend l'état dans lequel je suis. Elle me sert un café bien serré. Me demande ce que je veux manger. Encore sous le choc de ma rencontre de la veille avec Chiara, je réponds sèchement : *niente !*

— Que se passe-t-il, Gabriella ? Est-ce que j'ai fait un cauchemar ?

— Non, vous n'avez pas rêvé. Vous devez prendre très au sérieux ce que ma sœur vous a dit. Il y va de sa sécurité et peut-être de votre vie. Vous voyez les deux lascars appuyés près de la porte ? Ils ne vous quitteront pas de l'œil tant que vous resterez sur l'île, et peut-être même au-delà. Ne jouez pas avec le feu, cher *Filippo*. Vous êtes jeune. Oubliez la fille de Procida.

Elle me remet une enveloppe en me faisant promettre de ne l'ouvrir qu'une fois rendu sur le continent. J'acquiesce malgré moi, encouragé toutefois par les regards insistants que me lancent les deux costauds. Je comprends que je n'ai pas le choix. Je rassemble rapidement mes affaires et me rends au quai pour attraper le premier traversier disponible. L'enveloppe me brûle les mains tellement j'ai envie d'en connaître le contenu. Sitôt à terre je l'ouvre, puis la referme aussitôt, craignant que la liasse de dollars américains se répande au sol. Mais d'où pouvait provenir tout cet argent ? Je saisis précautionneusement le bout de papier sur lequel est inscrit un message.

Filippo,

Je ne peux pas réparer tout le tort que je t'ai fait, mais laisse-moi au moins adoucir ta douleur en t'offrant ces billets. Tu y trouveras ce qu'il te faut pour rentrer à Paris.

Oublie-moi, oublie-nous et sois heureux.

Chiara

Un décompte rapide révèle que la somme excède largement le coût d'un billet pour Paris. Chiara ne semble manquer de rien, mais jamais je n'aurais imaginé qu'elle puisse disposer d'une pareille somme. Ce n'est pas son emploi de guide touristique qui peut lui rapporter autant. Elle a peut-être hérité de ses ancêtres Jacomino qui ont fait fortune dans le commerce du corail. J'imagine toutes sortes de scénarios. Peu importe finalement la provenance de ces billets, je ne peux quand même pas les jeter à la mer. Confus, malheureux et désespéré, je n'ai qu'une idée en tête, noyer ma peine, m'étourdir pour oublier celle que je ne parviens pas à extraire de mes pensées. Elle me hante. Mon corps ne répond plus à ma volonté. Des forces maléfiques me poussent vers des zones de débauche. J'explore les quartiers de Naples en quête d'une anse de fortune. Un visage, une oreille, un corps, une rencontre qui puissent apaiser une douleur féroce comme un venin. La démarche se fait de plus en plus haletante au fur et à mesure que je détaille les établissements où j'espère trouver refuge pour soulager ma peine, ma colère et mon désespoir.

Des filles d'allure légère déambulent sur des trottoirs encombrés d'immondices. De louches individus les suivent à distance, probablement des souteneurs qui veillent à leur investissement. Je me tiens à carreau. Je frôle les murs en me faisant le plus discret possible. En me retournant pour inspecter les alentours, je crois reconnaître le chauve à moustache près d'une poissonnerie. Il invective des types qui ne mettent pas longtemps à déguerpir. Je crois que c'est le cuisinier de l'auberge de Gabriella. Comme je m'approche, il décampe à son tour à grandes enjambées et se faufile entre les voitures. Je le perds de vue. Est-ce lui ? Pourquoi me fuit-il ? Suis-je en proie à des visions paranoïaques ? Je mets cette confusion sur le compte de mon déséquilibre émotif. La zone est lugubre. J'ai l'impression de me retrouver dans un mauvais film de série B, quand l'une des filles m'aborde cavalièrement d'une voix d'alcoolique tout juste remise de la cuite de la veille : « Tu viens, mon chéri ? Tu as l'air bien seul. Viens, j'ai ce qu'il te faut. » Je la suis comme un somnambule qui va à l'abattoir, indifférent aux risques que je prends en m'enfonçant dans l'étroit passage menant à ce qui ressemble à un salon de coiffure. Incrédule, je ne comprends pas immédiatement que cette respectable façade cache un tripot clandestin. La douleur de la rupture m'a anesthésié au point où ma trouille habituelle a

disparu. Famélique à faire pitié, la fille a le regard éteint de celles qui n'espèrent plus grand-chose de la vie. Son visage porte les cicatrices de ses victoires sur le mauvais sort. Je m'attendris un instant sur son tatouage en forme de cœur transpercé de flèches, tout en me disant que ce n'est pas du tout le genre de femme qui m'attire. Pourtant, en la voyant déployer ses charmes, je pense qu'elle a bien appris les leçons des sirènes échouées à proximité. Mais, contrairement à Ulysse, je me suis défait de mes liens et plus rien ne me retient de succomber à la tentation. Je me laisse choir sur un canapé. J'accepte le champagne qu'elle m'offre et qu'elle ne manque pas de servir à volonté. Quand elle voit la liasse de billets que j'exhibe naïvement pour payer une première tournée, elle commence son numéro d'effeuilleuse en retirant sa blouse, puis sa jupe. Elle me titille. Je suis effondré de tristesse. Je sens monter les remords d'ainsi dilapider l'argent que m'a donné Chiara en guise d'adieu. La séance de torture se poursuit pendant plus d'une heure. Ivre et désabusé, je l'engueule à tout rompre en m'évadant de cet endroit malfamé qui me donne la nausée. Je hèle un taxi et demande au chauffeur de me conduire à un hôtel respectable.

En payant la course, je constate que j'ai quasiment englouti la moitié de la somme que je possédais. Écœuré et dégoûté, je me jette sous une douche froide. Je tente en vain de reprendre mes sens. Mes larmes se confondent avec les jets d'eau qui coulent sur mon corps. Catastrophé, je me recroqueville dans une tentative désespérée de faire disparaître les souillures d'une expérience traumatisante. Tout se confond dans ma tête. Mon monde s'écroule. Épuisé, je m'affale sur le lit et m'assoupis quelques heures. À mon réveil, je retrouve les mêmes pensées qui m'obsèdent. Un goût amer revient me saisir à la gorge comme un étranglement qui ne lâche pas prise. J'appelle la réception pour téléphoner à l'auberge de Corricella. C'est Gabriella qui répond :

— *Buongiorno, La Locanda sul Mare.*

Sanglotant, je parviens à peine à articuler :

— Gabriella... Gabriella...

— *Filippo*, que se passe-t-il ?

— Chiara... Chiara... Chiara...

— Elle est partie, *Filippo*. N'essaie pas de la retrouver, ce serait fatal...

Addio.

En raccrochant, je comprends que c'est fini pour de bon. Catastrophé, je n'ai qu'une idée en tête, m'abolir dans des plaisirs compensatoires. À peine dégrisé et déchiré entre des forces adverses qui me tiraillent, j'entreprends de chercher quelque substance susceptible de me faire oublier mon triste état. M'enfuir, m'échapper, m'évader pour ne plus avoir à affronter l'inéluctable vérité : je ne la reverrai plus. Elle m'a abandonné, moi qui suis peut-être le père de l'enfant qu'elle porte. Cette éventualité me tourmente. Je n'ai aucune peine à trouver ce que je cherche. Le quartier abonde en pushers de toutes sortes. Il y en a pour tous les goûts, des drogues douces aux plus dures. Largué au large de l'amour, je dérive au gré des vagues qui assaillent ma mémoire. Je ne suis plus maître à bord. La coque se fissure de partout. L'esquif prend l'eau. Je m'enfonce lentement dans les abîmes d'une conscience en péril. Est-ce que je perds la raison ? Vais-je résister aux assauts de la tempête qui gronde au fond de moi ? La drogue fait son effet : le buvard de LSD dégage sur la langue des effluves contemplatifs colorés ; l'environnement revêt ses costumes d'apparat ; des rayons lumineux incandescents de toutes les couleurs entourent les passants ; la végétation s'anime comme si elle apparaissait sous un microscope géant ; le regard s'avance à l'intérieur de l'arbre ; ça grouille de pulsations rythmées sur la respiration ; le cœur s'emballe comme un aéronef en appétit de s'envoler ; l'œil se révulse et s'observe en train de voir ; un goût d'infini parcourt les pores de la peau comme une épice mauve assagie devant le miroir de la destinée ; le corps digère la dose d'acide qui se répand comme un filtre d'éternité dans les synapses ; l'arbre est en moi ; je suis dans l'écorce qui s'ouvre pour m'accueillir... Soudainement, une suite d'hallucinations terrifiantes surgissent au milieu de cet enchantement : un squelette se défait des liens qui le retiennent au mât du *Radeau de La Méduse*, ses pinces osseuses enserrant mon visage ; les vipères échappées de la coiffure de la Gorgone crachent un venin verdâtre qui dégage des odeurs fétides de putréfaction avancée. Cette succession de visions apocalyptiques a raison de moi. Pris de panique, je m'affaisse en convulsions dans l'allée du Parco Vergiliano a Piedigrotta. Je perds conscience jusqu'à ce qu'un grand gaillard barbu à la tignasse hirsute m'interpelle de sa grosse voix de stentor :

— Cool, man !

— Quoi ? Qui es-tu ?

— Relax, man ! I'm John.

Nous demeurons à l'abri des passants, cachés derrière la grotte du tombeau de Virgile encore une demi-heure avant que je recouvre entièrement mes esprits.

— T'as flippé, man ! T'as fait un bad trip.

— Où suis-je ?

— *Napoli*, mon ami... Come on, allons manger, ça va faire du bien.

J'ai perdu la notion du temps. Je n'ai pas envie de bouger. Je me traîne péniblement. Je fige en croisant la *fontaine de la Sirène* (à l'effigie de Parthénopée), dont la vue me saisit comme un arrêt de mort. Chiara continue de me hanter du souvenir de son chant lointain. John doit me secouer violemment pour m'entraîner vers le quartier de Mergellina, où nous nous rassasions de pizzas et de Coca-Cola. Originaire de Californie, John est un draft dodger. Il a déserté au Canada à la suite de la tuerie du 4 mai 1970 qui a fait quatre morts et plusieurs blessés parmi les étudiants de la Kent State University en Ohio. En l'écoutant, je revois la photo qui a fait le tour de la planète : au milieu d'un nuage de gaz lacrymogène, une jeune femme en pleurs accroupie près du corps d'un camarade blessé hurle son désespoir au monde entier. John fait partie de ces dizaines de milliers de jeunes Américains conscrits qui ont manifesté leur opposition à la guerre du Vietnam. Depuis, il parcourt le monde à l'exemple de son idole Jack Kerouac à qui sa carrure de footballeur l'apparente. C'est un costaud de plus de six pieds qui a planté des arbres en Colombie-Britannique et travaillé comme saisonnier dans les Prairies canadiennes. Sa force physique et ses habiletés manuelles doublées d'un esprit vif d'autodidacte formé à la lecture d'auteurs comme Steinbeck, Faulkner, Thoreau, Watts, Miller et Hemingway en font un être charismatique doué d'une assurance virile sans failles. Derrière des allures négligées de routard mal dégrossi, se cache un jeune homme affable et tendre.

— Tu parles français !

— Well, un peu... c'est difficile la verb et la masculine and feminine... J'ai appris à Frisco avec des French Canadians. On a fumé du *pot* ! On était pas mal high, man ! Après, j'ai planté des arbres avec des Frenchies dans l'Ouest. J'ai rencontré « un » maudite belle fille de Québec. Nous « sommes » vécus dans une commune à la campagne in 74. C'était une gang d'intellectuels qui « poussaient » des légumes et faisaient du fromage avec des chèvres... Moi, « j'ai été né » sur une ferme, j'étais un FARMER, man !

Ils écoutaient everything que je disais... On faisait des rituels à Gaïa, you know... Mother Earth, la déesse de la Terre ! « Toute » nus « toute » le monde, on faisait des saunas et des danses comme les Indiens. On était des enfants d'Aquarius, man ! On chantait *Let the Sunshine In*...

Il déborde d'enthousiasme dès qu'on lui demande ce qu'il compte faire, où il veut aller, quel pays il n'a pas encore visité. Conteur né, il est intarissable quand vient le moment de décrire ses aventures. Dans sa bouche, les personnes qu'il a rencontrées lors de ses itinérances deviennent de véritables personnages d'une épopée initiatique. Je l'écoute avec admiration. J'envie sa faconde et son assurance, moi qui me considère timoré et hésitant devant l'inconnu :

— T'as l'air d'avoir fait de bien belles rencontres...

— Man, « tu pas » croire... Ça fait presque two years que « j'être » en Europe. Je rencontre des gars et des filles far out. Tsé... allumés ! Y vont en Inde. Ça me tente aussi...

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— The meaning of Life, man !

— Tu penses vraiment que c'est la meilleure façon de connaître « le sens de la vie » ?

— Well, au moins le sens de « mon » vie... J'ai été activist pour les droits civiques. J'ai marché contre le Vietnam War. « Je ne plus » croire les politiques ni les curés, no government, no religion, man.

— Tu ne crois plus en rien ?

— I believe le changement is dedans « de » nous autres, dans « son » conscience, man. C'est pour ça je veux aller dans un ashram...

Il n'en finit plus de citer en exemple le parcours d'amis revenus transformés de leur expérience orientale. Lui aussi a envie de rencontrer son maître, son gourou qui lui transmettrait les clés d'une vie heureuse et illuminée par la transcendance. Il croit sincèrement que l'Occident et en tout premier lieu son propre pays sont promis à la disparition. C'est inéluctable comme la grande faille de San Andreas qui, un jour ou l'autre, aura raison de la Californie, comme le Vésuve a englouti Pompéi, ici juste à côté. Comme les Empires grec et romain dont on ne voit plus que des vestiges, l'empire capitaliste est voué à l'étouffement sous les débris et les immondices d'une civilisation déchue par l'idolâtrie de l'argent :

— Tu vois « le » fumée on top de montagne, Phil ? Un jour, ça va exploser et « toute » va être fini. Il n'y aura plus de ville. Believe me, on est au bord de l'apocalypse, like dans *Eve of Destruction* de Bob Dylan. Come on, viens avec moi, man. Tu vas pas regretter.

— Je ne sais pas, John... Faudrait que je retourne à Paris pour mes recherches.

— Man, rien de mieux que « le » route pour apprendre. Tu verras que ton mind va s'ouvrir. Il faut faire le vide pour avoir de nouvelles ideas. Believe me, ça va être le trip de ta vie !

John saisit son sac à dos qui contient tout ce qu'il possède. Nous rentrons à l'hôtel du centre-ville. Il s'empresse de se doucher abondamment comme s'il ne l'avait pas fait depuis des mois. Il en revient frais comme un nouveau-né. Je m'étonne de le voir rouler un joint. Il me répond que sa résolution d'arrêter deviendra effective une fois en Inde. Nous discutons jusqu'aux petites heures du matin. J'ai l'impression de revivre mes soirées en compagnie de Dominique à discuter de littérature, d'art et de philosophie. Je me souviens qu'elle m'avait fait promettre de visiter Florence qui recèle des trésors artistiques exceptionnels. Elle m'avait parlé entre autres de *La Naissance de Vénus* de Botticelli dont elle a, bien entendu, imaginé s'inspirer pour l'une de ses revues et du *David* de Michel-Ange qu'elle considère comme un archétype de virilité. J'en parle à John qui n'y voit aucune objection, à condition toutefois que je l'accompagne ensuite à Brindisi prendre le bateau vers Patras en Grèce, berceau de la civilisation occidentale.

DESCENTE AUX ENFERS EN CATASTROPHE SUR UN RADEAU DE NUAGES

Florence, 12 mai 1978

Chère Dominique,

Mon aventure avec l'Italienne s'est achevée bien malgré moi. Désespéré d'attendre de ses nouvelles, je me suis précipité à l'auberge de Procida. C'est une île magnifique au large de Naples. Les maisons sont colorées comme un arc-en-ciel au milieu d'une mer tout en beauté. Un vrai paradis où j'ai vécu l'enfer. J'ai dû en repartir au plus tôt, sinon je risquais de nous mettre en danger. J'avais le cœur en morceaux. Je n'avais pas envie de la quitter. Mais ce qu'elle m'a appris m'a stupéfié. Elle était mariée, enceinte (peut-être de moi...) et son mari avait délégué des malabars pour me servir un avertissement que j'ai dû prendre au sérieux. J'en porte d'ailleurs encore les cicatrices au visage. J'ai passé par tous les états, prostré au fond d'une chambre d'hôtel à me demander ce que j'allais devenir... Elle m'avait ensorcelé et je ne savais pas comment me guérir du sort qu'elle m'avait jeté. J'ai essayé toutes sortes de choses et je me suis retrouvé encore plus malheureux. La solitude m'envahissait jusqu'à ce que je fasse la rencontre d'un Américain. Un grand gaillard fort comme un bœuf qui a décidé de faire comme son idole Jack Kerouac et de partir à l'aventure sur les routes du monde. Son sens de l'humour me reconforte. Il a vécu au Québec dans une commune. Il a plein d'histoires à raconter. Il vient de San Francisco et ne veut plus retourner aux États-Unis. Il dit qu'il a honte de son gouvernement. C'est un déserteur qui a même refusé l'amnistie du président Carter. Il veut aller en Inde et m'a offert de l'accompagner. J'ai hésité, mais je me suis dit que ce serait une bonne façon d'oublier Chiara. C'est fou le nombre de freaks qu'il y a sur les routes en ce moment. On dirait que tous les jeunes du monde se sont passé le mot. C'est une véritable migration vers l'Orient. Je n'ai pas oublié nos conversations. Comme tu me l'as vivement suggéré, je vais aller à Florence faire le plein de beautés artistiques avant de partir pour la Grèce. Il s'appelle John Hennessy et je suis certain que tu l'apprécierais. Peut-être qu'il repassera à Paris un jour ?

Et toi, dis-moi, comment vas-tu ? Et Ingrid, est-elle toujours avec toi ? Et tes revues ? J'en aurais des choses à te raconter et j'en aurai encore plus dans quelques mois, j'en suis certain. J'ai hâte de voir La Naissance de Vénus. J'ai hâte de t'en parler. Ah oui, j'ai décidé que j'allais me mettre à l'écriture d'un roman. Ça fait assez longtemps que je prends des notes. Maintenant, je vais faire une synthèse, trouver un fil conducteur, créer des personnages. Faire travailler mon imagination à partir de souvenirs et aller à la découverte de territoires inconnus. Ça devrait occuper mon esprit et me libérer de Chiara. Tu peux m'écrire à Poste restante à Héraklion, Crète où nous devrions être dans une semaine si tout va bien.

Je pense souvent à notre voyage en Espagne et au Portugal. Quel plaisir nous avons eu ! Et quelles belles découvertes nous avons faites ensemble ! Embrasse Ingrid.

Philippe

Nous arrivons à Florence en début d'après-midi. Il flotte sur la capitale de la Toscane des parfums de tuiles mouillées et de vieilles pierres calcinées par les intempéries et les émanations de la civilisation automobile. La gare Santa-Maria-Novella est assaillie par des hordes de touristes asiatiques qui se pressent vers les autocars pour la visite guidée. Chacun tient son appareil photographique en bandoulière, prêt à prendre les mêmes photos des mêmes monuments devant lesquels ils prendront les mêmes poses à tour de rôle. J'ai l'impression d'assister à une chorégraphie d'automates réglée au quart de tour. Nous nous empressons de quitter ce triste spectacle pour nous réfugier à l'auberge de jeunesse où règne une ambiance festive. Il me semble reconnaître Chiara dans chacune des filles que j'y côtoie : l'une d'elles a les mêmes longs cheveux noirs bouclés ; une autre a les mêmes intonations de voix ; celle assise près du comptoir de la réception me regarde d'un air enjôleur, comme elle pouvait le faire. Mais je me rends rapidement compte que mon imagination me joue des tours. Elle est unique, comme le sont toutes celles sur qui je reporte mes fantasmes.

En nous engageant sur le Ponte Vecchio pour nous rendre à la cathédrale Santa Maria del Fiore, je crois apercevoir le type moustachu de la poissonnerie de Naples. Je tente de me convaincre que je me tourmente pour rien, mais je ne peux pas complètement évacuer la pensée qu'on m'a suivi. John se rend compte de l'inquiétude qui se lit sur mon visage.

— Qu'est-ce qu'il y a, man ?

— Rien. Nothing, ça va aller...

John n'en croit rien. Il pressent que quelque chose ne tourne pas rond, mais n'insiste pas. Visiblement secoué, je presse le pas. Je veux m'éloigner au plus tôt de ce spectre qui m'est apparu comme une réminiscence d'un passé douloureux. Est-ce qu'on me poursuit, ou est-ce le fruit de mon imagination ? Une sourde peur monte en moi épisodiquement depuis que je me suis évanoui près de la grotte du tombeau de Virgile. Ma sensibilité est à fleur de peau. Mes sens sont constamment aux aguets. Je suis parfois en proie à des visions cauchemardesques qui m'assaillent comme les coups répétés des malfrats de Procida.

Ce n'est qu'à proximité du campanile de Giotto que mon angoisse se dissipe. Ai-je semé mon poursuivant, ou mon esprit s'est-il apaisé à la vue de cette tour de marbre blanc qui tranche sur le bleu du ciel et l'ocre des tuiles de la cité ? On dirait un chevalier protecteur se tenant debout bien droit à côté de sa protégée. Son élévation porte au recueillement. Je fais mes dévotions à la Vierge en souvenir de ma défunte mère. Comme à mon habitude dans ces lieux sacrés, j'allume un lampion à sa mémoire et je pose longuement mon regard sur la flamme qui s'en échappe. Comme elle aurait aimé être ici aujourd'hui... Habitée d'une foi authentique qui lui a permis de surmonter les épreuves d'une vie vouée à l'amour des siens et de son prochain, elle a inculqué de profondes valeurs humanistes à ses enfants. Paradoxalement, sa mort me l'a rendue plus présente que jamais. Les vestiges d'une éducation religieuse refoulée au cours de l'adolescence persistent en moi. Elle demeure la médiatrice à qui j'adresse mes suppliques en cas de crise de foi et d'espérance. Les prières que je continue de réciter à l'occasion agissent comme des mantras lorsque je sens le besoin de faire taire mes angoisses existentielles. Il m'arrive même de penser qu'en d'autres temps, je me serais fait moine, chasteté en moins... Mais s'en privaient-ils vraiment ? Parmi les trésors artistiques que renferme la cathédrale, *La commedia illumina Firenze* de Domenico di Michelino me rappelle les tableaux de Bosch. Il ne s'agit pas d'un triptyque, mais la toile est également divisée en trois sections représentant chacune une partie de *La Divine Comédie* : l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Au centre de la composition, coiffé d'un bonnet florentin sur lequel est déposée une couronne de laurier, Dante Alighieri vêtu d'une tunique rouge tient un livre ouvert qui projette des rayons lumineux. Il pointe à sa droite un groupe de pécheurs qui

s'enfoncent à travers les cercles de l'enfer. Derrière lui, Adam et Ève se tiennent au sommet de la montagne des cercles du Purgatoire. Tout en haut, le Soleil, la Lune et les planètes au nombre de sept scintillent sur les anneaux du Paradis terrestre. À la gauche de Dante, les rayons émanant du poème illuminent Florence, la ville natale du poète.

John ne comprend pas mon intérêt pour les œuvres d'art religieux. Il est plutôt porté sur des expressions artistiques contemporaines, voire marginales comme des happenings, des sessions d'improvisation musicale et théâtrale, le pop art et le psychédélisme qui ont fait fureur en Californie durant les années 60-70. Agressé par un prêtre dans sa jeunesse, il nourrit depuis des sentiments de rejet agressif à l'égard de ce qu'il considère comme une religion d'hypocrites. Le déploiement de tant de richesses accumulées aux dépens des croyants lui lève le cœur. Depuis ces événements malheureux, il a résolu de se tourner vers d'autres formes de transcendance. La nausée le gagne et il retraite sur le parvis de la cathédrale, m'abandonnant à mes méditations. J'ai tôt fait de le rejoindre et nous déambulons quelques heures dans les rues sans but précis. En passant devant ce qui ressemble à un café-théâtre, nous nous attardons devant une affiche qui annonce une série de conférences consacrées à *La Divine Comédie*. Les séances en français se donnent en fin d'après-midi, les mardis et mercredis. Il n'est pas question pour mon compagnon de demeurer plus de quelques jours à Florence. Il n'a aucune envie de se faire rabâcher l'histoire de l'Ancien, ni du Nouveau Testament. Il y a longtemps qu'il a remisé son histoire sainte au fond d'un placard qu'il a pris soin de verrouiller à double, voire à triple tour. Il accepte néanmoins de m'accompagner à la première séance.

Nous sommes une vingtaine, dont certains de l'auberge, à nous présenter au théâtre. Le conférencier est un professeur de la Faculté de Lettres et Philosophie de l'université de Florence. Il s'appelle Eduardo Filippini. Il amorce son intervention en expliquant que les *Lectura Dantis* sont une tradition bien implantée en Italie. Elles consistent à faire la lecture systématique des chants du poème en alternance avec des commentaires de spécialistes ou d'écrivains célèbres comme Borgès, Joyce ou Beckett. Déçus que ce ne soit pas un spectacle d'humoristes comme pouvait le laisser supposer le mot « comédie », quelques participants quittent bruyamment la salle. « Ce n'est pas comique à se taper sur les cuisses, comme on l'entend

aujourd'hui », précise le professeur. « C'est une comédie parce que ça finit bien, contrairement à la tragédie grecque, aussi parce qu'il y a de l'espoir. »

Il distribue par la suite des petits cartons sur lesquels est reproduit le tableau *La commedia illumina Firenze* qu'il détaille en nous invitant à accompagner le pèlerin Dante dans sa progression dans les cercles de l'Enfer jusqu'aux sphères du Paradis en passant par le Purgatoire. Sachant d'entrée de jeu qu'il a affaire à des novices, il nous met immédiatement en garde en lisant un extrait de l'*Entretien sur Dante* du poète russe Ossip Mandelstam : « Lire Dante, c'est surtout un effort infini qui, dans la mesure où il est couronné de succès, nous éloigne du but. Si une première lecture ne provoque en nous qu'essoufflement et saine lassitude, il faut se munir pour celles qui la suivront d'une paire inusable de brodequins de montagne à semelles cloutées. »

— C'est quoi un « brodequin », Phil ?

— Des grosses bottes.

— Wow, man ! On va monter au ciel avec des bottes à crampons, comme des alpinistes sur les *Stairway to Heaven* de Led Zeppelin ! Toute une ride, mon ami !

— C'est une métaphore, John. On va devoir marcher dans les pas de Dante. Devenir pèlerins nous-mêmes. Ça ne veut pas dire qu'il faut mettre ses grosses bottes d'habitant ! C'est plus subtil. Ça veut dire qu'il faut s'accrocher, persister sur la voie de la transformation intérieure.

— I know, man... mais « j'entendre » ça beaucoup de fois. « Je connu » un curé plus intéressé à mes fesses qu'à mon âme. « Pus » les croire...

— Je comprends, John, mais il ne faut pas tout mélanger. Le message divin et les hommes qui le mettent en pratique sont deux choses différentes.

— Moi, « je croire » à la méditation et au yoga.

Je croirais entendre le discours de Manuel, le Brésilien auto-stoppeur de Mérida qui a passé des mois dans un ashram. Nos apartés indisposent le conférencier, qui ne se prive pas pour nous le faire savoir. Il nous invite à intervenir à des moments opportuns pendant lesquels nous serons autorisés à poser des questions. Il poursuit en expliquant que *La Divine Comédie* peut être considérée comme un récit de voyage fantastique ou initiatique mettant en vedette un héros qui doit franchir plusieurs obstacles pour atteindre l'objet de sa quête. Dante en est lui-même la figure centrale, guidé par Virgile jusqu'aux portes du Paradis où l'attend Béatrice. Il lit le premier

chant qui débute par des paroles qui résonnent comme une invitation à l'introspection : « Au milieu du chemin de notre vie, ayant quitté le chemin droit, je me trouvais dans une forêt obscure. Ah ! qu'il serait dur de dire combien cette forêt était sauvage, épaisse et âpre, la pensée seule en renouvelle la peur, elle était si amère, que guère plus ne l'est la mort ; mais pour parler du bien que j'y trouvais, je dirai les autres choses qui m'y apparurent. »

Je comprends que le poète a dévié de sa route au milieu d'une forêt de tentations auxquelles il a dû succomber, comme je l'ai fait moi-même depuis que Chiara m'a quitté. L'enfer de la spirale infernale des passions « sexe, drogue et rock and roll »... Je ne suis peut-être pas au milieu de ma vie, mais à un carrefour important où je sens le besoin de faire le point, de m'engager dans la bonne direction. De me refaire une santé physique et mentale qui dérive au large de ma volonté. John frétille d'impatience sur sa chaise :

— Man, assez for today. « Je t'attendre » dehors.

— OK, ça ne sera plus long.

La séance se termine par la lecture de commentaires de spécialistes qui me laissent indifférent. Je pense avoir compris l'essentiel. Je reviendrai demain pour m'en convaincre. Avant de rejoindre John à l'extérieur, je me procure un exemplaire du poème de Dante, en format de poche, disponible à l'entrée du théâtre.

Puisque la séance du lendemain ne débute qu'à quinze heures, nous avons amplement le temps de nous rendre à la galerie des Offices admirer la *Vénus* de Botticelli et le *David* de Michel-Ange à la Galerie de l'Académie. Je suis curieux de voir de mes propres yeux ce que Dominique m'a décrit comme l'idéal de beauté. Ce qui me frappe d'abord, ce sont les dimensions du tableau qui doit faire un peu plus de deux mètres de largeur sur un peu moins de deux de hauteur. On a l'impression de s'y immerger en l'approchant. Comme une perle rare venue du fond des abîmes océaniques, Vénus émerge d'une coquille Saint-Jacques. La main droite sur le cœur, elle cache son sexe avec ses longs cheveux dénoués. À sa gauche, un personnage ailé porte une femme dans ses bras tout en projetant son souffle sur Vénus. À droite, une autre figure féminine lui tend un châle apparemment destiné à couvrir sa nudité. Il me manque des clés pour comprendre la signification symbolique de la composition. Je comprends cependant très bien ce qui a pu

attirer Dominique : une fragilité féminine assumée, un accessoire insolite et surréaliste, des personnages aériens et une composition géométrique équilibrée. Tous les ingrédients susceptibles d'assurer le succès d'une de ses revues. J'imagine le spectacle : d'une coquille qui s'élève progressivement du centre de la scène émerge, sous les apparences d'une Vénus de cabaret, un jeune travelo dont la perruque est soulevée par un vent artificiel venant d'une soufflerie artisanale, sans compter qu'il pourrait également y avoir des projections de jets de lumière et des vaporisations de nuages de fumée blanche sur la scène...

Les clés sont inutiles pour saisir la beauté architecturale du *David*. Il dégage une force virile authentique. Il allie la carrure athlétique à l'élégance de la pose et du geste. On a l'impression que le marbre palpète tellement les muscles et les veines sont rendus avec précision. Il pourrait s'échapper de son piédestal que l'on serait à peine surpris. John est conquis :

— Far out, man ! Très superbe !

— Tu as raison, John, mais je trouve que c'est moins émouvant que la série des *Prisonniers*.

— Mais... sont pas finis... encore dans « le » roche !

— C'est exactement parce qu'ils sont inachevés que ça me parle. Ils semblent faire des efforts pour se libérer de la matière. Pour se réaliser complètement. Pour parvenir à leur forme définitive. Ils se contorsionnent comme des suppliciés qui souffrent le martyre. Les traces du travail de l'artiste sont visibles, elles font partie intégrante de l'œuvre finale.

— OK... « je comprendre ». So, let's go now !

— OK, on part demain pour Brindisi.

John file à l'auberge pendant que j'assiste seul à la deuxième séance de la conférence sur *La Divine Comédie*.

VOGUE LE NAVIRE, LUMIÈRE D'ESPACE ET DE TEMPS

L'AUBE SE LÈVE TOUT JUSTE SUR LE MARCHÉ qui grouille déjà d'activités : les maraîchers s'affairent à garnir leur étal de produits ; les bistrotiers disposent les tables et les chaises sur les terrasses ; les employés municipaux nettoient les allées et s'affairent à la récupération des ordures ; les clients achètent leur billet de loto au comptoir du tabac ; des camelots distribuent le journal du jour ; des odeurs invitantes de café s'échappent dans l'air ambiant ; la ville s'éveille.

De notre table, nous observons avec curiosité ce spectacle chorégraphié avec minutie. Les rituels semblent immuables. Chaque participant connaît sa partition dans le moindre détail. On dirait les pas de danse d'un ballet répété des milliers de fois pour atteindre l'harmonie désirée. Nous prenons un petit déjeuner composé d'un *cornetto*, un genre de croissant sucré garni de crème et de confiture, accompagné d'un espresso pour moi, et d'un cappuccino pour John. Après quoi nous faisons quelques provisions pour le voyage. Nous prenons le train de dix heures trente à destination de Brindisi où nous arriverons à dix-huit heures vingt, ce qui nous laissera suffisamment de temps pour faire le plein de produits frais avant d'attraper le traversier de Patras à vingt et une heures. Nous verrons par la suite comment nous rendre à Athènes où nous comptons passer une journée ou deux avant de poursuivre notre route jusqu'à Héraklion.

Nous croisons plusieurs routards pour qui la Grèce représente une transition obligée vers l'Orient. De tout temps le voyage a représenté une façon unique de découvrir le monde. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, bien avant les beatniks des années 50 et les premiers hippies des années 60, des jeunes comme Lamartine entreprenaient le Grand Tour. Ce voyage qui pouvait durer plusieurs mois, voire plusieurs années pour les plus riches, était destiné à compléter l'éducation et ouvrir les horizons des jeunes hommes, plus rarement des jeunes filles, qui souhaitaient accéder à une carrière prestigieuse. Les objectifs ont évolué depuis, mais l'esprit de découverte et de liberté demeure le même, et par bonheur aujourd'hui, les filles sont

nombreuses... Le trajet s'effectue en un temps record, je suis surpris d'arriver à bon port si rapidement. Il faut dire que les joints de marijuana qui ont circulé depuis le départ ont pu affecter ma notion du temps...

À Brindisi, non loin du quai d'embarquement, nous avons le temps de faire le plein de victuailles pour une traversée qui va durer une vingtaine d'heures. Près de l'embarcadère, je crois reconnaître à nouveau la silhouette du chauve à moustache que j'ai semé à Florence. Ce dernier resquille dans la file des passagers qui s'apprêtent à monter à bord. Ne faisant ni une ni deux, nous nous mettons à sa poursuite. John, qui court plus vite que moi, l'approche de près. En lui attrapant l'épaule droite, il remarque le tatouage qu'il porte sur l'avant-bras. Excédés, les passagers ne mettent pas longtemps à nous faire barrage. Nous perdons sa trace. Pour les touristes et les habitants des îles et du continent, nous sommes des hurluberlus qui gênent leur tranquillité. Notre légèreté et notre libertinage irritent. Nous répliquons gentiment aux sarcasmes et aux allusions malveillantes par des sourires irrésistibles qui, sauf en de rares occasions, suffisent à abaisser la garde des plus récalcitrants. La conversation peut alors s'amorcer sans animosité. Chacun y va de ses arguments sur le capitalisme, l'avenir de la planète, le progrès industriel, la famille, l'amour libre, l'avortement, la guerre et d'autres sujets qui suscitent la controverse. Personne ne croit vraiment parvenir sur-le-champ à convaincre son interlocuteur, mais on espère que les idées de changement et de transformation sociale feront leur chemin dans les consciences. Les uns y voient l'expression d'une véritable révolution. Les autres des rêveries tout juste bonnes à être mises sur le compte d'une passade juvénile qui se dissipera avec le temps.

Nous montons sur le pont supérieur, d'où nous pouvons observer le monstre d'acier avaler les voitures et les poids lourds qui s'engouffrent dans ses entrailles. Après avoir fait le plein de sa cargaison, le transbordeur amorce sa route le long de la côte Adriatique sous une voûte étoilée qui laisse présager un lendemain radieux. Vers trois heures du matin, au passage de l'île de Corfou, nous sommes toujours sur le pont en compagnie d'un groupe de voyageurs attirés par l'éclat d'un ciel illuminé de milliards d'étoiles. Je me suis toujours méfié de l'ésotérisme, que j'associe à un stade primitif de l'intelligence. Je me surprends tout de même à écouter avec attention la description minutieuse qu'une femme âgée donne des constellations et de leur signification secrète. Ses longs cheveux blancs noués

en tresses autour de la tête lui donnent un air de druide celtique ou de prêtresse d'un ordre occulte. Vêtue d'une ample cape blanche brodée d'or sur laquelle flottent des colliers de coquillages, d'ambre et de corail, elle parle avec l'autorité d'une initiée :

— Far out, man, elle est flyée !

— Voyons, John, c'est de la foutaise tout ça. Reviens sur terre.

— Phil, tu « être » trop dans « ton » tête. Tout « ne pas » s'expliquer by reason. Écoute ton intuition.

— Je comprends, John. Mais je crois que la science et le raisonnement ont libéré l'humanité des mythes et des superstitions. On ne va quand même pas retourner à l'âge de pierre sous prétexte qu'on veut changer le système. C'est beau la poésie, mais il faut la prendre pour ce qu'elle est : un art de la métaphore ou de l'allégorie, une façon de dire les choses avec élégance. De là à la prendre au pied de la lettre, il y a une marge...

— Man, je pense que intuition et reason sont importantes. Like deux jambes pour marcher bien...

— Je te ferai remarquer que certaines personnes fonctionnent très bien avec une seule jambe. OK, avec le support d'appareils appropriés, comme des béquilles. Mais qui n'en a pas ?

Plus la discussion évolue, plus je sens mes résistances s'étioler. Quelque chose en moi s'effrite. Mon édifice de rationalité est en état de siège. J'ai entendu ces arguments des centaines de fois, pourtant cette fois-ci je suis atteint au plus profond de mon être. Ma carapace a été percée et elle a du mal à cicatriser. Je me rappelle un passage de *La Divine Comédie* : « Souviens-toi de cette nuit, c'est la promesse de l'infini. » Le discours de la « Dame aux étoiles », comme l'appelle John, oscille entre la science et la divination, entre l'astronomie et l'astrologie. Pour elle, le ciel est un livre ouvert sur l'infini et le microcosme, sur les confins de l'univers et les tréfonds de la psyché humaine ; l'univers est un cerveau expansible aux mille milliards de connexions synaptiques dont la mémoire est stockée dans nos neurones ; nous sommes tous unis dans le grand concert astral de la symphonie des sphères ; les galaxies sont en nous et nous en elles. Ce qui sort de sa bouche reconforte les plus incrédules. Je peine à résister aux charmes de l'oracle. Conquis et fasciné, je brûle d'envie de lui poser des questions sur mon avenir, sur mes amours, sur Chiara et son enfant. Mais je n'en fais rien. Peut-être est-ce mieux ainsi ?

La traversée n'est pas de tout repos. La classe économique offre peu de confort. Entre les discussions et les rires des uns, les flatulences et les ronflements des autres, les instants de silence sont rares. Appuyés sur nos sacs à dos contre une colonne de métal sensible aux moindres vibrations du navire, nous cherchons en vain une position confortable. Fourbus et hagards, nous arrivons finalement à destination en début d'après-midi. Nous nous empressons de monter aussitôt dans un bus pour Athènes que nous rejoignons trois heures plus tard. Nous hélons un taxi dans lequel nous manquons de suffoquer tellement la chaleur est insupportable.



Après une nuit à malmener son corps sur un matelas défoncé, nous amorçons notre visite. L'Acropole semble faire des efforts herculéens pour se détacher du voile de pollution qui l'encercle. On a l'impression que la ville va s'enflammer sous l'action croisée de la poussière et des gaz d'échappement des véhicules qui dessinent des volutes bleutées dans leur sillage. Déchiqueté, démembré, saccagé et pillé, le Parthénon n'a pas l'éclat auquel je m'attendais. Ses fresques ont été éparpillées de par le monde. Malgré la joie de me savoir en des lieux aussi mythiques, je ressens un malaise. Je me dis que la popularité de ces vestiges accélère leur décrépitude. Impassibles, les caryatides du temple d'Athéna sont témoins du passage des hordes de visiteurs qui les désacralisent. Ce ne sont pas les quelques paragraphes qui leur sont consacrés dans les guides touristiques qui leur rendent justice.

— John, c'est Sam qui serait content de voir ça, lui qui déteste tant le tourisme de masse. Il serait servi à souhait ici. Tout ce monde qui voyage dans le but de prendre des photos d'eux-mêmes devant les monuments.

— I think qu'on fait aussi partie du problème, Phil... « Tu comprendre » ?

Je n'ai pas le temps de lui répondre qu'il est déjà rendu au centre de la scène du théâtre de Dionysos à vérifier l'excellence de l'acoustique. Il y va de son interprétation vocale du Star-Spangled Banner, l'hymne américain déformé par Jimi Hendrix au festival de Woodstock.

— « Tu m'entendre » bien, Phil ?

— Oui, oui, perfect !

La journée se termine sur la terrasse d'une *taverna* (que les Portugais appellent une *taberna*) du quartier touristique de Pláka, bondé de visiteurs de toutes nationalités. À cette heure tardive, les savants jeux d'éclairage revêtent le Parthénon de ses plus beaux atours. Il ne ressemble plus au cadavre déchiqueté de l'après-midi. Il brille de toutes ses facettes, tel un diamant incrusté dans un monticule de marbre. Les tables empiètent sur la rue qui devient de plus en plus animée à mesure que la soirée avance. Un groupe de jeunes fêtards, des Grecs pour la plupart, nous invite à nous joindre à eux. Nous acceptons volontiers de trinquer à coup de rasades d'ouzo dont le goût me rappelle le pastis provençal. Je suis cependant plus récalcitrant à partager les bouteilles de *retzina*, qui dégage des parfums de térébenthine. L'allégresse s'empare des corps qui n'en peuvent bientôt plus de demeurer immobiles. La bande de joyeux lurons nous entraîne sur une petite place à l'écart. Ils forment un cercle en se tenant par les épaules. Ils exécutent le sirtaki, la danse de *Zorba le Grec*. La carrure de John fait penser à Anthony Quinn dans le rôle-titre. Pour un moment, je me prends au jeu de l'identification à Basil, ce jeune intellectuel anglais qui ambitionne de se fondre parmi les paysans de l'île, celui aussi qui s'apprêtait à plonger dans la lecture de *La Divine Comédie* avant de rencontrer Alexis Zorba... Encore des synchronicités ! Tout s'embrouille dans l'ivresse et les réjouissances. Les conversations s'étirent jusqu'aux petites heures du matin.

Malgré l'inconfort de l'auberge, il est déjà presque midi lorsque je m'extirpe de ce qui ressemble davantage à un coma qu'à un sommeil prolongé. John qui supporte davantage l'alcool est déjà debout, prêt à entamer une autre journée de découvertes. Objectif : le Musée archéologique national. Nous traversons la grande place Omonia jusqu'à la place Exarchia, lieu des révoltes étudiantes de 1973 qui ont conduit à la chute de la dictature militaire. On y déambule à loisir dans des rues étroites et pittoresques, bordées de cafés et de boutiques parés d'agencements floraux variés aux odeurs exotiques. On gravit des escaliers qui débouchent sur des promontoires qui offrent des panoramas impressionnants sur les paysages environnants. Au loin, la mer Égée nous tend la main.

Le musée regorge de trésors millénaires : aux pièces mycéniennes succèdent les collections cycladique, archaïque, classique et égyptienne ; sculptures, fresques, vases, céramiques diverses en mettent plein la vue ; devant le Poséidon de l'époque classique, je ne peux m'empêcher de penser à

la vengeance d'Athéna qui transforma la Méduse en Gorgone monstrueuse et au sang que Persée fit gicler en lui tranchant la tête. Des images de Graziella et de Chiara me reviennent en mémoire. Je me demande s'il subsiste des récifs de corail en Grèce...

Comme dans le film de Michael Cacoyannis de 1964, il pleut des cordes sur Le Pirée lorsque nous nous embarquons pour la Crète. Compte tenu de nos moyens, nous choisissons le pont-salon. Il s'agit d'une salle commune avec vue sur l'extérieur. La faune bigarrée se compose en majeure partie d'habitants de l'île, des paysans pour la plupart venus s'approvisionner, voir des proches ou brasser des affaires sur le continent. Parmi eux quelques popes orthodoxes barbus, tous de noir vêtus, avec femmes et enfants qui n'arrêtent pas de courir en tous sens. Et quelques touristes parmi lesquels une charmante jeune femme qui ne refuse pas mon regard. Mieux vaut être prudent, surtout que son compagnon ne semble pas du genre accommodant. La raclée de Procida me hante. Au large, la houle s'intensifie, elle fait tanguer le bateau au point où l'on en vient presque à partager son siège avec le voisin. Lors d'une secousse particulièrement violente, un type trapu aux pectoraux d'haltérophile arborant fièrement des moustaches exubérantes d'un noir profond s'agrippe à John tout en s'excusant :

— Excuse me... Americans ?

— Yes and no, répond John qui ne veut pas s'attarder plus longtemps en explications.

Exaspéré, j'interviens en espérant couper court à la conversation :

— C'est un Américain du Canada...

— Vous parlez français ?

— Ben oui tsé ! dis-je en forçant mon accent.

— J'ai appris le français à l'école... le vôtre est différent...

— Ben oui ! Je viens du Québec, vous connaissez ?

— C'est au Canada ?

Fatigué, je ne me sens pas l'énergie de lui donner une leçon de géographie :

— Bon !... On va en rester là...

Crétois d'origine, Kosta se réjouit d'apprendre que nous comptons séjourner plusieurs semaines sur « son » île, dont il décrit les attraits avec moult détails. Très loquace, il ne manque pas de qualificatifs pour vanter les charmes de son coin de pays qu'il serait heureux de nous faire découvrir. Au

fil de la conversation, il nous apprend que son cousin et lui dirigent un centre de plongée sous-marine au nord-ouest de l'île. Je lui fais part de ma passion pour ce sport et lui demande s'il y a toujours du corail rouge en Crète :

— Oui, encore un peu à la Grotte Bleue, mais pas beaucoup.

— J'aimerais en voir.

— Venez au centre, je vous y amènerai.

La perspective de voir de près ces joyaux des mers ravive une plaie que je croyais en voie de cicatrisation. Habité de rêveries de corail rouge comme la broche que portait Chiara, je m'assoupis jusqu'au port d'Héraklion.

OceanofPDF.com

SOUFFLE MON CŒUR LE VENT DU LARGE

À NOTRE ARRIVÉE, KOSTA NOUS PRÉSENTE SON COUSIN Konstantinos, qui nous invite à prendre le café près du quai où est amarrée son embarcation. Attablés à l'extérieur, un groupe d'hommes dont certains coiffés d'un foulard noir en dentelle et à franges nous accueillent chaleureusement. Fiers et droits dans leurs bottes qu'ils portent hautes, certains déplacent des pions sur ce qui a les apparences d'un jeu de dames pendant que d'autres les observent en égrenant ce qui ressemble à des chapelets. Je m'étonne de voir des hommes aussi pieux... Kosta a tôt fait de me ramener à des considérations plus prosaïques :

— Ça n'a rien de religieux. C'est une ancienne pratique qui consiste à déplacer des billes de différentes matières, bois, ambre ou corail, sur un cordon auquel on prête des vertus relaxantes. Je ne sais pas exactement d'où ça vient, mais pratiquement tous les hommes le font.

— Et toi, tu n'en as pas ?

— Oui, regarde mon bracelet, c'est un *komboloi*. Mais je ne l'égrene pas.

— J'en veux un, Phil, réplique John qui s'emballe déjà à l'idée d'ajouter cet élément à sa panoplie d'objets facilitant l'éveil de la conscience.

Le cousin Konstantinos, dit le « Capitaine », est un homme d'une quarantaine d'années, élancé comme un harpon avec des mains que l'on dirait palmées tellement leur empan adopte la forme d'un éventail. En bon commerçant, il a appris l'anglais et un peu de français qu'il maîtrise moins bien que Kosta, mais suffisamment pour soutenir l'essentiel d'une conversation. Ses paroles se glissent dans l'air avec l'agilité d'un bon nageur. D'une authenticité légendaire, il a la répartie facile. Il est d'une gentillesse à faire rougir. Il nous raconte ses plongées les plus mémorables, dont celle de la Grotte Bleue qui m'intéresse vivement, puisqu'on y trouve encore du corail rouge. Ses récits nous tiennent en haleine une bonne heure. Avant de nous quitter, il s'assure que nous avons bien compris qu'il serait très heureux de nous accueillir dans son centre de plongée. De fait, il serait très déçu de ne pas nous revoir d'ici quelques semaines :

— Promis... « On se revoir » soon mes amis. Goodbye !

— OK ! Thank you, Konstantinos.

La poste n'est pas encore ouverte. Nous déposons nos sacs et attendons patiemment que les employés arrivent. Le vent de la mer diffuse une fraîcheur salée qui s'infiltré dans le corps comme un philtre régénérateur. Je me sens revigoré et prêt à entreprendre une nouvelle vie. Je sens que la pause crétoise va produire des effets bénéfiques. Le fonctionnaire de la poste arrive enfin. Il prend place derrière le comptoir.

— Bonjour monsieur, je suis Philippe Dumas. Est-ce qu'il y a une lettre pour moi en poste restante ?

D'un air patibulaire, il me demande gentiment de répéter en anglais.

— A letter for Philippe Dumas ?

— Let me check, répond le type qui a la prestance d'une patère. Il vérifie qu'il y a bien une enveloppe à mon nom et me demande une pièce d'identité. Courtois, il nous souhaite un bon séjour en Crète :

— Enjoy your stay in Crete !

— Merci. Thank you. *Efcharistó polý*, lui répond-on, tout fiers de baragouiner quelques mots dans sa langue.

Paris, le 19 mai 1978

Bonjour Philippe,

Je suis heureuse d'avoir de tes nouvelles et je m'empresse de répondre à ta lettre. Tu n'as pas eu de chance avec cette Italienne... Les choses ne se passent pas toujours comme on le veut. Je sais de quoi je parle. Avec Ingrid ça ne va pas toujours bien. Mais elle est toujours là. Elle est très prise par ses études, me dit-elle. Je ne sais pas si c'est vrai. Peut-être qu'elle a rencontré quelqu'une d'autre, moins compliquée. Va savoir ce qui se passe dans la tête de la femme que l'on aime. Tu en sais quelque chose. Peut-être que c'est la routine de la vie quotidienne ? Nous avons commencé à travailler sur les tableaux de Bosch. J'ai repoussé à plus tard La Liberté guidant le peuple, de Delacroix. Pas facile de jouer des personnages aussi fabuleux et à la fois aussi monstrueux que ceux du Jardin des délices. Je ne sais pas ce que les clients vont en penser. En tout cas, moi, ça m'inspire.

Tu as fait une belle rencontre. Ce John m'a l'air d'un type formidable. Tu me le présenteras. C'est fou ce que les Américains ont fait au Vietnam. J'en ai connu

aussi des gars qui ne voulaient pas devenir des cadavres de GI. Tu sais, j'ai vu tellement de tombes de soldats en Normandie que ça me lève le cœur. Tu diras à John que je l'admire d'avoir fui cette horreur. On a massacré des deux côtés, mais les Amerlocs y sont allés fort avec leur napalm. Je ne sais pas ce qui reste de ce pays maintenant.

Je ne sais pas non plus si tu vas trouver l'illumination en Inde. Tu sais, moi, les salutations au soleil et tous les « guidi-guidi » de salamalecs, accroupis en lotus, ça me laisse pas mal froide. Je suis plus enthousiasmée par ton désir d'écrire. Ça, ça me rejoint ! Il n'y a rien de mieux pour requinquer un homme et une femme après une déception amoureuse que de se mettre au boulot. Et je pense sincèrement que tu as des choses à dire. Dans le fond, tout le monde a quelque chose à dire. Il suffit de s'en donner l'occasion et de persister. Des fois, il faut écrire pour savoir ce que l'on a à dire. N'attends pas. Vas-y à fond la caisse. Fais-toi confiance. J'ai hâte de te lire.

Tiens-moi informée de tes déplacements. Et raconte-moi ce que tu vois, ce que tu vis. Comment c'est l'Italie, la Grèce, la Crète, et toutes ces belles choses que tu découvres.

Va ton chemin.

Ton amie, Dominique

Je suis heureux d'avoir des nouvelles de Dominique. Je ne suis pas surpris d'apprendre que sa relation avec Ingrid est difficile. Ça ne doit pas toujours être facile de vivre avec un être aussi complexe. Elle-même a eu beaucoup de difficulté à s'accepter. J'admire et j'aime Dominique d'une affection toute particulière. Sa sensibilité rejoint une part de moi que je développe à son contact. Sa force de caractère et sa créativité me nourrissent. Encouragé de me voir appuyé dans mon projet d'écriture, il me tarde de me remettre au travail. Le palais de Cnossos attendra, il est urgent de nous rendre d'abord à Matala que Manuel le Brésilien a décrit comme un lieu magique et propice à la créativité. Il y a séjourné plusieurs mois avant de se rendre en Inde. Le bus nous y conduit en un peu moins de deux heures. En voyant défiler les plantations d'oliviers le long de la route qui traverse la plaine de Messara, je me souviens d'avoir lu quelque part que la Crète abrite le plus vieil olivier du monde. J'en ferai le point de départ de l'aventure de mon intrépide aventurier.

À Matala, les célèbres grottes creusées à l'époque du Néolithique qui servirent de refuges aux hippies dans les années 60 sont toujours là. Elles ont résisté, impassibles, aux assauts répétés des vagues successives de visiteurs qui se sont acharnés sur leurs flancs. Mais on ne peut pas en dire autant de la côte qui leur fait face. En lieu et place des quelques rares bouis-bouis de fortune où Manuel aimait prendre le thé et manger des tortillas, s'étalent à présent une multitude de restaurants, de bars et d'hôtels accrochés à la falaise. La plage quasi déserte qui avait accueilli la bande de routards en route pour Katmandou est tapissée de transats et de parasols pour « le plus grand confort des visiteurs », comme le proposent des dépliants touristiques ! Le temps a fait son œuvre de contamination. Plus rien ne semble pouvoir résister à la standardisation, au rouleau compresseur de la normalisation. Le marginal est avalé et assimilé de plus en plus rapidement par une société avide de renouveler sa marchandise. Paradoxalement, sans le savoir et à leurs dépens, les aventuriers et les explorateurs ouvrent la voie à la détérioration de ce qui fait leur enchantement. Je repense aux sages paroles de John. Je me dis qu'il n'y a rien de mieux à faire devant une telle situation que d'adopter une attitude de distanciation intérieure. Chercher à entrevoir l'essence des choses au-delà du décor transitoire, éphémère et parfois désolant des voiles obscurcissants de la civilisation. John, lui, ne semble pas le moins du monde bousculé par ce qu'il voit :

— Ce ne pas être ce que je pensais, man ! Mais beaucoup de nice people. It's great, Phil !

— Pas tout à fait de ton avis, John. Ça ne ressemble pas du tout à la description que Manuel m'en a faite...

— Les temps changent, man !

— Tu sais ce que disait le philosophe Héraclite d'Éphèse ?

— No, what ?

— « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. » Il pensait que tout change tout le temps, qu'il n'y a rien de permanent.

— Sauf le changement, man... It's life. C'est « le » vie...

— Beau paradoxe !

Contrairement à moi, John est foncièrement optimiste. Il ne voit pas de problèmes à ce que des lieux mythiques deviennent des lieux communs. Les souffrances, les injustices et la discrimination qu'il a observées dans son pays lui ont dicté une philosophie de vie fondée sur le partage et l'égalité. Tout le

monde a droit au bonheur. Pas question pour lui de s'abaisser à croire qu'il n'y a que les marginaux de la contre-culture qui soient dignes d'arpenter ces lieux. Au bout de quelques heures passées à se désespérer de trouver un endroit propice où poser notre tente, nous rebroussons chemin vers le village de Pitsidia à moins de cinq kilomètres. On peut s'y rendre en moins d'une heure sur une route qui offre des paysages pittoresques. Sans doute que l'intérieur des terres offre plus de tranquillité pour écrire, me dis-je, alors que John se rend compte que sa quête spirituelle sera favorisée par un environnement moins animé.

Le village de quelque cinq cents habitants n'est certes pas désert, mais il y a nettement moins d'étrangers. Et ceux qui y sont y demeurent plus longtemps. Ils ne sont pas des touristes de passage qui se contentent de quelques jours, voire de quelques semaines de vacances, pour changer de couleur de peau. Pour la plupart, les routards de Pitsidia forment une communauté de nomades qui y ont élu domicile pour des périodes qui varient entre un et trois mois avant de reprendre la route vers l'est. Il s'agit d'une étape au carrefour de l'Orient et de l'Occident, un centre énergétique au confluent des échanges culturels qui ont façonné le monde contemporain. On s'y laisse infuser le temps qu'il faut pour se préparer à assimiler les leçons d'un monde intrigant et mystérieux.

Nous dénichons vite un endroit convenable où poser nos pénates. La maison de Manoli Kanakis est située en bordure de la rue principale à proximité de l'entrée du village. Comme celles qui l'entourent, elle est couverte d'un crépi peint en blanc sur lequel se détachent des portes, des fenêtres et des volets bleus qui rappellent la couleur du ciel des beaux jours, qui sont nombreux en Crète. On y accède par un étroit passage qui délimite le corps d'habitation principal, réservé à la famille, de deux annexes à angle droit de ce qui avait sans doute servi jadis d'entrepôt et d'atelier. Une terrasse rustique, couverte d'un treillis rudimentaire sur lequel courent plusieurs vignes, procure l'ombre nécessaire pour lire et y faire la sieste. L'atelier a été converti en chambre à coucher dans laquelle on trouve deux lits, une table qui peut servir de bureau, et deux petites armoires anciennes dont les tiroirs peinent à s'ouvrir. La partie arrière de l'entrepôt sert toujours de remise alors qu'un coin cuisine a été aménagé à l'avant. Le propriétaire nous invite à prendre l'apéritif. Il nous fait part des conditions de location sur lesquelles nous n'avons aucun mal à nous entendre. À nous deux, nous

avons la somme nécessaire pour y demeurer un peu plus d'un mois. Manoli, qui parle anglais avec un fort accent British hérité de sa fréquentation des soldats alliés pendant la Deuxième Guerre, nous indique qu'on peut éventuellement demeurer plus longtemps, si nous acceptons de travailler à l'amélioration des infrastructures de la Municipalité. En tant que maire, il est conscient que son village nécessite des investissements pour répondre à l'afflux de visiteurs qui se font de plus en plus nombreux. Conscients que nous divergeons d'opinion sur ce sujet, nous reportons notre décision. J'hésite à contribuer à l'essor touristique. Après avoir terminé le tour du propriétaire, je demande à Manoli si la vieille machine à écrire Remington que j'ai vue dans le coin cuisine est fonctionnelle. Apparemment, elle l'est. Il ne s'en sert plus depuis quelques années. Il faudra vérifier l'état du ruban et le remplacer au besoin, auquel cas il pourra facilement s'en procurer un nouveau.

Dans les jours qui suivent, nous explorons les environs à la recherche d'endroits isolés. Nous déambulons sur des sentiers qui mènent à une plage moins fréquentée que celle de Matala. Nous marchons sur les hauteurs des falaises à observer l'horizon, les chèvres et les ânes qui y paissent. Les heures passent en découvertes de lieux propices à la réflexion et à la méditation. La douceur des jours nous apporte la quiétude. Nous rencontrons des habitants des hameaux environnants, nous nous évadons parmi les plantations d'oliviers, nous nous émouvons autant devant les ruines de maisons paysannes que devant celles du palais minoen de Phaistos. La lumière incandescente de l'île s'infiltré en nous comme un révélateur de sensations apaisantes. Les jours se succèdent dans l'harmonie et la sérénité d'un quotidien rythmé par les nécessités premières et les joies de la création. Je m'attable quelques heures tous les matins devant la Remington pour extraire le récit que je porte en moi depuis la révélation de Madrid. En attendant de voir le plus vieil olivier de Crète, je relis les quelques notes que j'ai rédigées à El Campillo de la Jara. Elles ne me satisfont plus. Je décide de les ignorer. Je reprends à zéro.

La route des arbres (titre de travail)

La broche de corail en forme d'hippocampe qui s'était décrochée de son corsage lorsqu'elle l'avait quitté précipitamment reposait sur sa table de travail. Il ne

savait pas quand il la reverrait ni même s'il la reverrait un jour. Elle avait déposé en lui une souffrance qu'il ne parvenait pas à fuir tellement son souvenir, curieusement, lui apportait du bonheur. Sa rencontre avait changé sa vie. Elle ne le quitterait désormais plus jamais. Maintenant qu'il sentait le pouvoir de la rappeler par la fiction, elle l'accompagnerait dans son exploration des plus vieux arbres du monde. Ce serait une expédition amoureuse et méditative au cœur des racines de la vie...

John m'interrompt en me disant qu'il est l'heure de manger. Il a préparé un plat végétarien qui « fera du bien à nos âmes », dit-il. Il s'est donné comme mission de purifier son corps avec des aliments sains dont il dit qu'ils sont la meilleure médecine que l'on puisse imaginer :

- Man, « on est ce qu'on mange »...
- Merci John. Je n'en ai que pour quelques minutes.
- OK ! Ton novel parle de quoi, Phil ?
- Une histoire d'arbres et d'amour.
- Wow ! J'ai hâte de lire.
- J'en ai encore pour longtemps, John, et je ne sais pas où ça va me mener.
- On va à la beach après dîner ?
- OK, mais je voudrais écrire un mot à mon ami Paul avant.

Pitsidia, le 21 mai 1978

Cher Paul,

J'ai mis du temps à t'écrire. J'espère que tu ne m'en voudras pas. Il s'est passé tellement de choses depuis ma dernière lettre. J'ignore d'ailleurs si tu y as répondu puisque je suis parti précipitamment de la Cité universitaire sans laisser d'adresse.

Tu sais comment je peux être impulsif. Il fallait absolument que je revoie Chiara, cette femme dont je t'ai parlé, celle que j'ai rencontrée à ma descente du train à Paris. Elle m'avait laissé un mot aux Yeux Fertiles me disant qu'elle souhaitait me revoir, tu parles que j'étais content... sauf qu'elle voulait que j'attende des mois !! Je ne comprenais pas pourquoi. Et un jour n'y tenant plus, je me suis rendu sur une île de la région de Naples à l'adresse où elle m'avait dit de lui écrire. Quelle déception ! Imagine-toi qu'elle était mariée et enceinte, et il fallait que je déguerpisse au plus tôt au risque de me faire tuer. J'étais démoralisé.

J'ai tenté de me consoler dans les bras d'une prostituée, j'ai fait un bad trip d'acide. Et maintenant je suis en Crète avec un Américain. Il y a plein de monde intéressant. On veut prendre la route pour Goa. On sera ici encore un mois ou deux. Je te donnerai des nouvelles. Comment va ton père ? Il ne souffre pas trop j'espère ? Et ta mère ? Et toi, comment vas-tu ?

Tu peux m'écrire aux soins de Manoli Kanakis, Pitsidia, Crète.

Philippe

Nous empruntons le sentier des ânes qui contourne un ancien bunker dans lequel j'ai failli tomber lors d'une première randonnée. L'ouverture est cachée sous des amoncellements de terre et de végétation qui la rendent invisible. Le promontoire offre une vue imprenable sur la côte et on comprend pourquoi l'endroit a été choisi pour faire barrage aux attaques ennemies. Nous nous arrêtons un long moment devant un défilé de fourmis qui nous émerveille autant qu'un tableau de grand maître. On se dit que de loin, de très loin là-haut, les humains doivent leur ressembler. Nous croisons un petit groupe de routards qui se dirigent vers une grotte qui sert de refuge aux bergers. En nous approchant, nous sommes surpris d'y voir la Dame aux étoiles qui officie un rituel divinatoire à base d'incantations au soleil, de tarot et de Yi Jing. Curieux, nous approchons de plus près pour écouter les prédictions qu'elle distribue aux uns et aux autres. Toujours un peu méfiant, j'hésite avant de succomber à la tentation de me mettre en ligne. Mon tour venu, l'officiante me demande de me concentrer sur une question bien précise. Elle me tend le jeu de cartes et me demande d'en choisir dix au hasard. Puis, successivement, de ces dix cartes, d'en identifier trois qui représentent mes qualités, trois mes défauts et trois autres l'avenir tel que je l'entrevois. Nous sommes anxieux de savoir à quoi tout cela rime. Toujours incrédule, malgré une certaine ouverture récente, j'écoute attentivement ce que la Dame aux étoiles peut en déduire. Les interprétations suivent dans l'ordre de sélection des cartes :

— Qualités (l'Étoile, le Monde et le Fou) : « Des gens de votre entourage complotent quelque chose. Vous êtes la cible de calculs qui visent à vous déstabiliser. Si vous ne vous méfiez pas, vous pourriez vous retrouver dans une situation difficile. »

— Défauts (l'Arcane sans nom, la Tempérance et le Pendu) : « Les cartes évoquent de nouveaux enjeux dans votre vie, mais pour les atteindre, vous

allez devoir mettre en œuvre tout votre potentiel. Il y a notamment cette barrière que vous ne parvenez pas à franchir, et qui vous ralentit considérablement dans votre quotidien. Voyez-vous de quoi il s'agit ? Il y a également ce lien inébranlable qui vous unit à une femme. Cette personne semble illuminer votre vie et, sur le long terme, devrait vous permettre de bénéficier de toute l'affection que vous méritez. »

— L'avenir (la Justice, le Jugement et l'Ermite) : « Un événement familial pourrait se produire prochainement. C'est un événement qui était attendu, mais dont l'issue n'était pas certaine. Certaines personnes en seront satisfaites, d'autres pas. Cela vous permettra d'avancer dans votre projet de vie. Ce sera une nouvelle phase, comme si vous franchissiez un nouveau palier et que la vie prenait un autre sens, avec une réorganisation familiale importante. »

— La grande absente (le Chariot) : « Le Chariot représente la figure du conquérant. Il décrit un personnage courageux, intrépide, tenace, qui n'a de cesse d'avancer vers les objectifs qu'il s'est fixés. En ne choisissant pas le Chariot, vous faites acte de prudence. Vous êtes une personne réfléchie et rationnelle. Avant de vous lancer dans un nouveau projet, vous prenez le temps d'évaluer les pour et les contre. Ce sont des qualités qui reflètent une grande maturité et qui doivent vous permettre de garder le contrôle de la situation. »

Malgré mes résistances, je suis tenté de croire que la femme en question est Chiara et que mon avenir familial passe par elle et son enfant, qui est peut-être le mien. Il y aura des épreuves, mais mon sens des responsabilités me permettrait de garder le contrôle. Mais de qui dans mon entourage dois-je me méfier ? Et quelle est cette barrière que je devrais franchir ?

— Man, c'est positif. Tu vas revoir ton girlfriend.

— Oui, mais tu sais, on peut tout faire dire et son contraire à ce petit jeu.

— Come on ! On va se baigner et fumer un joint...

La journée s'achève sur la plage comme pratiquement tous les jours. Vers dix-huit heures trente, il fait toujours une chaleur à bouillir l'eau du corps que seule l'immersion en mer réussit à tempérer. Le soleil semble également souffrir de la chaleur. Il lui presse de se mettre au lit en évaporant l'océan sous ses rayons. Sa coupole dorée occupe quasiment tout l'horizon. Il déploie ses explosions gazeuses en éventail d'un côté à l'autre de la baie. John, dans la position du lotus, exulte comme un adorateur en fusion...

Bientôt, sous le dôme étoilé d'une nuit d'encre, une lune complice noie la plage de sa brillance.

— Phil, you know Joni Mitchell « être » ici in 1970 ?

— Qui, la chanteuse canadienne ?

— Yes ! elle « écrire » une chanson sur Matala.

— Non, je ne savais pas.

Et le voilà qui se met à fredonner : « The night is a starry dome / And they're playin' that scratchy rock and roll / Beneath the Matala Moon. »



Samedi, Manoli se rend à Héraklion en passant par le marché de Mires y faire quelques courses. Il nous demande si nous sommes intéressés à lui tenir compagnie. Y voyant l'occasion de nous rapprocher du club de plongée de Kosta et Konstantinos, nous acceptons avec empressement. Le moteur de sa vieille fourgonnette Citroën 2 CV 1962 ânonne comme un animal épuisé, tellement la charge de trois hommes semble difficile à porter. Il est étonnant qu'elle tienne encore la route. J'y retrouve le confort douteux de la deudeuche des parents de Dominique. Puisqu'il n'y a que deux sièges à l'avant, le plus lourd, John, fait le voyage dans le compartiment arrière, réservé à la cargaison. Mires est une ville de plus de six mille habitants. La population des environs s'y donne rendez-vous depuis des siècles. Il y a de tout : des fruits et des légumes, de la viande, des animaux, des étals de tissus, de lingerie et de pacotilles pour touristes en manque d'exotisme. Pendant que Manoli veille à ses affaires, nous explorons sans but précis les allées de ce bric-à-brac d'objets et de marchandises hétéroclites. Nous sympathisons avec un groupe de routards croisés à Matala. L'un d'entre eux attire particulièrement notre attention : son accoutrement ne cadre pas avec la personnalité qu'il dégage ; sous des dehors de hippie décontracté, il cache mal son inconfort ; il a du mal à s'exprimer dans un anglais au fort accent italien ; son regard est fuyant ; ses propos sont incohérents et déphasés par rapport à ses compagnons avec lesquels il ne semble pas familier... On ne sait pas sur quel pied danser. Fort mal à l'aise, nous quittons le groupe en nous demandant qui peut bien être ce grand moustachu aux cheveux longs jusqu'aux fesses. Nous nous attablons devant un boui-boui et commandons chacun une bière bien froide. Après quelques gorgées rafraîchissantes, John

se souvient que le fuyard de l'embarcadère de Brindisi portait un tatouage en tout point identique à celui qu'il vient d'observer sur l'avant-bras du type louche que nous venons de rencontrer : une sirène enroulée autour d'une ancre de bateau surmontée d'une branche de corail rouge. Si l'authenticité de sa moustache ne fait aucun doute, par contre sa chevelure pose problème puisque le type du traversier était chauve. Nous tentons de retrouver le groupe, sans succès. Je me rappelle que la Dame aux étoiles m'a prévenu qu'un complot se tramait dans mon entourage. De quoi, de qui pouvait-il s'agir ? Est-ce que je me fais des idées ? Est-ce que je deviens de plus en plus peureux et paranoïaque ? Quelqu'un me suit-il réellement, et si oui, pour quelle raison ? Je m'empresse de chasser ces pensées et je rejoins Manoli qui s'acharne désespérément à faire sortir des sons du klaxon enroué de sa camionnette. Il a hâte de se rendre à destination pour conclure ses affaires au plus tôt. En nous quittant près du port d'Héraklion, il nous donne rendez-vous dans une semaine. Il a du travail à nous proposer.



Nous faisons du pouce jusqu'à Agia Pelagia à une vingtaine de kilomètres. Sur place, Kosta et Konstantinos rentrent au quai avec un groupe de plongeurs. J'en compte six. Ravis de leur expérience, ils font grand état des connaissances du capitaine qui leur a fait découvrir la diversité de la vie marine qui s'est développée sur l'épave d'un navire coulé il y a plus de trois cents ans. J'écoute avec attention, mais j'ai surtout hâte de voir le corail de la Grotte Bleue. La météo n'étant pas favorable, Konstantinos m'explique que la première sortie aura lieu sur le récif d'El Greco. Le lendemain, en me jetant à l'eau, j'ai tôt fait d'oublier ma déception tellement je suis saisi d'émerveillement. Je savais que la mer crétoise était d'une transparence étonnante, mais jamais je n'aurais imaginé voir aussi clairement Kosta, déjà à plus de vingt mètres de profondeur. La lumière ondule sur les rochers ; elle dessine des arabesques qui accompagnent le mouvement de la vague en surface ; les poissons se faufilent entre les anfractuosités des concrétions rocheuses, des gorgones et des algues multicolores ; il y a des mérous, des poulpes, des thons et des murènes, des anémones et beaucoup de coquillages et d'éponges. La féerie du spectacle comblerait les plus blasés. Fasciné par tant de beauté, j'ose m'aventurer dans une petite grotte tapissée d'une

végétation luxuriante. L'apesanteur me procure des sensations qui ressemblent à ce que j'imagine être le nirvâna. J'ai l'impression d'atteindre le point zéro de conscience, ce fragile équilibre entre la détente et l'effort minimal requis pour respirer. Entraîné vers les profondeurs, le corps s'abandonne à l'étreinte liquide au point de s'y dissoudre. Je deviens l'eau et je ressens le silence de la félicité qui y règne comme un avant-goût de la mort...

La sortie à la Grotte Bleue n'est prévue que dans deux jours, si les conditions le permettent. La journée du lendemain étant libre pour tout le monde, Kosta, à qui j'ai confié mon projet d'écriture, propose de nous conduire à Vouves où se trouve l'olivier que l'on dit le plus vieux au monde. John, quant à lui, préfère demeurer sur place à flâner sur la plage et profiter de la solitude pour faire ses exercices de yoga qu'il a négligés depuis un moment. Je le soupçonne aussi de s'être entiché d'une plongeuse suédoise... Le village est situé à deux heures de route à l'ouest d'Agia Pelagia. Nous partons tôt. Nous longeons la côte en passant par La Canée d'où est originaire Kosta. Il avait douze ans quand une équipe de cinéma a débarqué sur la péninsule. Il se souvient très bien de l'émoi que cela avait suscité dans le petit village de pêcheurs. Enfant, avec ses parents, ses oncles et ses tantes, il allait parfois sur la plage de Stavros où Zorba apprend à danser au jeune homme venu sur l'île, il ne sait plus trop bien pour quelle raison. Il se rappelle surtout la belle actrice grecque qui lui donnait des bonbons. Stavros a beaucoup changé depuis. Il se doute bien que je n'apprécierais pas les boutiques qui y poussent comme des champignons. Le film avait attiré les touristes, mais bien peu savent que le fameux sirtaki a été inventé de toute pièce. Même Kosta qui a été élevé dans la région avait longtemps ignoré que cette danse n'avait rien de traditionnel.

Situé au centre du village, protégé par un discret muret de pierres, l'olivier de Vouves aurait plus de 2000, voire 4000 ans selon certains spécialistes. Sa forte ramure échevelée pavoise dans toutes les directions comme une perruque royale qui retombe par endroits presque jusqu'au sol. Son large tronc spiralé ressemble à un vieillard raviné et torturé par l'effort. On a peine à croire que la pauvreté du sol ait pu suffire à l'alimenter. Il s'impose en grand vainqueur des éléments qui l'ont assailli et sculpté au fil des ans. Sa résilience défie toute logique. Son attraction est telle que je suis saisi d'une envie irrépressible de renouveler l'expérience du cyprès de Madrid, mais

volontairement cette fois. Assis par terre, je prends la position que m'a apprise John : tête légèrement penchée à l'avant, jambes croisées l'une sur l'autre, mains sur les cuisses paumes tournées vers le haut. Je ferme les yeux et focalise mon attention sur la respiration. La méditation progresse à bon rythme lorsqu'une main me secoue violemment. C'est Kosta qui s'inquiète de mon état :

— Philippe, tu vas bien ? T'es OK ?

— Oui, oui Kosta. Je commençais juste à voir en dessous.

— En dessous de quoi ?

J'ai du mal à décrire ce que je viens de vivre. Je me contente dire que je vibrais au diapason de l'olivier, que j'étais en résonance énergétique. . .

— Sous l'écorce... et dans ses racines...

— Wow ! Tu es certain que t'es OK ?

— Oui, oui... je sentais la sève qui remontait le long de l'écorce et dans ma colonne vertébrale. Les radicelles scintillaient dans un firmament souterrain. Elles s'enchevêtraient dans un écheveau qui se déployait dans toutes les directions. On aurait dit les dendrites d'un cerveau végétal traversé d'étoiles filantes qui communiquent entre elles... Kosta, je pense que les arbres se parlent...

— Wow ! tu dois être pas mal stoned !

— Non, non, c'est fini ça, j'ai eu ma leçon à Naples, c'est un exercice de concentration. Il faut développer ses visions. Tu devrais essayer. Tout ce qui vit est fait de la même matière, il suffit de se reconnecter à notre essence...

— Moi, c'est la plongée qui me rapproche de mon « essence ». C'est comme si j'étais dans un utérus géant, tu comprends ?

— Oui ! je ressens souvent la même chose. On s'abandonne à ce qui est là, c'est tout... That's all... ou, comme dirait Alan Watts : This is It / C'est ça !

Nous regagnons Agia Pelagia et préparons les équipements pour la prochaine plongée. La Grotte Bleue est située tout près du centre. Le bateau mouille près d'une falaise impressionnante d'une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, tout juste à l'entrée de la grotte. Aussitôt à l'eau, les plongeurs peuvent se faufiler sous un surplomb rocailleux parmi une variété de daurades, de sars et d'oblades. Plus bas, autour de l'entrée de la caverne, la falaise est percée d'une multitude de cavités qui servent de refuges aux oursins et aux crevettes. J'allume la lampe submersible que m'a

confiée Kosta. Je suis immédiatement ébloui par ce que je vois. La paroi est couverte d'algues, d'éponges et de gorgones qui oscillent au gré des courants. Ému de me retrouver pour la première fois en présence du corail vivant, j'ouvre grand les yeux. Je m'approche au plus près des branches rouges qui s'agitent mollement au-dessus de moi. Sorti de l'ombre, ce que je vois n'a rien à voir avec les bijoux que j'ai admirés chez la marchande parisienne ni avec la broche en forme d'hippocampe de Chiara. Les arborescences de l'animal se déploient comme des doigts tentateurs qui cherchent à séduire et à attraper ses proies. Rarissimes depuis les opérations de braconnage, ces fleurs de pierres vivantes illuminent la caverne de tous leurs feux. Les terminaisons de certaines d'entre elles se parent de filaments blancs étoilés comme des soleils des profondeurs. On dirait des synapses en formation, comme un cerveau qui trace ses relais et ses connexions dans le liquide amniotique de l'océan maternel. Certains rameaux sont si denses et lourds qu'ils retombent en cascade de toutes les couleurs sur le flanc de la muraille. Dire que c'est féérique serait appauvrir la sensation que je ressens devant tant de luxuriance. Une véritable débauche de vie que l'appétit humain a réduite à des squelettes figés dans des parures inertes. En m'enfonçant un peu plus, je survole un amoncellement d'amphores parmi lesquelles certaines semblent intactes comme au moment de leur naufrage. J'ai à peine le temps de m'en émouvoir que j'aperçois des reliques moins glorieuses d'une période plus récente. Le sol est jonché de bouteilles de bière, de cannettes de boisson gazeuse et de pneus à demi enfouis dans le sable. Quelle inconscience a pu mener à un tel sacrilège ? Comment est-ce possible de saccager un tel sanctuaire ? Je me dis qu'un jour la mer va se révolter et nous renvoyer nos détritits à la figure. Ce jour-là, il sera trop tard pour faire marche arrière. La plongée a été exigeante. Nous mangeons peu et nous couchons tôt.



La nuit a été bénéfique. Je me réveille la tête encore pleine des découvertes de la veille. L'abondance et la variété des formes de vie aquatique m'émerveillent. J'ai la sensation d'avoir frôlé la multitude embryonnaire des origines, tout en me désolant de la dévastation en cours. J'en fais part à John qui acquiesce tout en me signifiant qu'il est temps de

partir pour Héraklion. Je fais la route dans un état de demi-sommeil alors que John ne cesse de me décrire les grandes jambes souples de sa Suédoise qui maîtrise parfaitement les poses de yoga, et pas toujours pour méditer si je comprends bien... Je l'écoute d'une oreille discrète, trop absorbé par les images que m'ont laissées ces plongées. Après mon expérience athénienne, je me méfie de ce que Cnossos nous réserve. Mais puisque nous sommes si près et que Manoli nous y rejoint, autant y aller et en avoir le cœur net.

— Man, on dirait Disneyland ! s'exclame John à la vue des touristes agglutinés devant une fresque de la salle du trône qui a l'air de sortir tout droit des ateliers du maître de l'animation.

— Je comprends ceux qui disent que l'archéologue Evans s'en est donné à cœur joie dans sa reconstitution. Rien n'est authentique. Pas même les colonnes qui sont en ciment ! Bon, ça reste impressionnant tout de même. Mais il faudrait voir les originaux au Musée archéologique.

— « J'aimer » beaucoup the blue dolphins.

— C'est vrai que c'est beau. Mais je ne pense pas que c'est ce que voyaient les habitants de l'époque...

Je suis à la fois fasciné et perturbé par la légende du Minotaure, ce monstre mi-homme, mi-bête issu d'une relation contre nature entre Pasiphaé et un taureau avec la complicité de Dédale, architecte du labyrinthe et père d'Icare. Je me dis que Dominique en ferait sûrement une interprétation digne de mention dans les revues culturelles de la capitale française. Je les vois, lui et Ingrid, jouer Ariane aidant Thésée à tuer le monstre dévoreur d'enfants et Icare s'envoler dans les cintres du cabaret avant d'en retomber les ailes en feu... Je me dis qu'à trop vouloir approcher la perfection, Dominique risque aussi de se brûler les ailes...

Manoli est au rendez-vous comme prévu. Nous montons dans sa camionnette et filons à Pitsidia où le travail nous attend. Je succombe à la tentation de faire un peu d'argent en me disant que les infrastructures municipales servent aussi la population locale. Nous passons les semaines suivantes à manier la pelle et à faire du béton. Il faut refaire les trottoirs qui manquent sérieusement d'entretien. Pour moi ce travail est aussi, sinon plus, harassant que celui de porter des hottes remplies à ras bord de raisins dégoulinant dans le dos. Heureusement que John, fort comme un bison, produit pour deux personnes, sinon le maire aurait tôt fait de nous licencier.

Il est temps de quitter ce qui a été un paradis et qui se transforme en labeur. Quelques jours avant de partir, je reçois une lettre de Paul.

Sherbrooke, le 5 juin 1978

Salut Philippe,

J'ai bien reçu ta lettre de Crète. Je ne t'ai pas écrit à Paris. J'étais trop occupé. Je constate que tes plans ont changé. Les miens aussi : mon père est mort il y a un mois. Je dois m'occuper de la succession. Il faut que je reste avec ma mère qui a besoin de support en ce moment. Je suis heureux que tu fasses la route avec un type qui a l'air bien.

Les derniers mois n'ont pas été faciles. Mon père dépérissait à vue d'œil. Il ne pouvait presque plus sortir du lit seul. Je l'aidais à faire sa toilette et l'assistais dans tous ses besoins (si tu vois ce que je veux dire...) C'était émouvant de voir cet homme jadis si fort et vaillant dépendre des autres à ce point. La vie ne fait pas de cadeau. Les rôles étaient inversés : c'est moi qui devais veiller à son confort, il était impuissant comme un jeune enfant. Il avait maigri à tel point qu'il avait l'air d'un squelette. Quand je le soulevais de son lit, j'avais l'impression de tenir un nouveau-né dans mes bras. C'était dur, mais j'ai appris beaucoup de cette expérience de contact direct avec la fragilité humaine. Mon père, qui m'avait appris à vivre, m'apprenait à mourir. Ma mère n'en pouvait plus. Un moment, j'ai cru qu'elle allait partir avant lui. Heureusement elle a tenu à coup de somnifères et de calmants. À la fin nous avons augmenté la dose de morphine pour atténuer au maximum la souffrance. Il est parti calmement dans un dernier rôle que je n'oublierai jamais. Finalement, après tout ça, je souhaite à tout le monde de vivre ces instants où la vie quitte le corps d'êtres chers. C'est une dure leçon de mort qui nous ramène à notre fragilité existentielle.

Bon, je cesse de philosopher pour te dire de ne pas t'en faire. On va s'en remettre, ça fait partie de la vie, et comme tu dis, au moins il n'est pas parti subitement et nous avons eu le temps de nous faire nos adieux.

Je ne voudrais pas terminer cette lettre avant de te dire deux mots au sujet de ton « bad trip ». Fais attention ! Tu te souviens de Gaston ? Il s'est fait prendre en revenant du Maroc avec un stock de haschich dissimulé dans sa voiture. Il est actuellement en prison à Londres. Et Simon, tu te souviens de ce beau grand jeune homme blond à la crinière abondante ? On le trouvait bien drôle et prêt à tout... eh bien il est revenu de Californie. Tu devrais voir dans quel état. On dirait un

zombie hagard qui ne sait plus dans quel monde il vit. Il n'est plus parlable. Il divague sans cesse. Je pense que son cerveau est endommagé pour de bon. Il ne s'en remettra pas. Alors fais gaffe, mon ami. Je sais que tu aimes prendre des risques, mais de grâce évite cette cochonnerie d'acide.

Sinon, fais de beaux voyages sereins et reviens-nous plein d'aventures à raconter.

Paul

OceanofPDF.com

REPARTIR, VOIR L'ŒIL DE L'HORIZON

AU BOUT D'UN MOIS ET DEMI DE SÉDENTARITÉ, nous sommes prêts à rejoindre la caravane de nomades. Le bouche à oreille veut que l'endroit idéal pour amorcer le pèlerinage vers l'Orient soit le Pudding Shop d'Istanbul. C'est un petit restaurant où se rencontrent des jeunes en partance vers l'est et d'autres qui en reviennent. Je me souviens de ce que Manuel m'en a raconté et que plusieurs personnes rencontrées en Crète m'ont confirmé : on peut s'y restaurer à peu de frais de plats exotiques succulents tout en échangeant des informations sur les prochaines étapes de la hippie trail ; on peut écouter les succès rock de l'heure, feuilleter des revues et emporter des livres, qu'il y a en abondance. John, comme toujours, brûle d'impatience à l'idée de se rendre au plus vite à destination. Il en a assez d'attendre et ne veut pas s'éterniser à Istanbul malgré la beauté de la ville et l'ambiance festive qui y règne, sans parler des jolies filles avenantes à souhait qui ne manquent pas. En passant près de la Mosquée bleue, j'ai l'impression de me retrouver en plein *mystère de la Toison d'or*, au point où je ne serais pas surpris de croiser Tintin, Milou et le capitaine Haddock...

À l'exemple de Matala, le Pudding Shop a beaucoup changé depuis cinq ans, et je crains que la situation ne s'aggrave avec la sortie récente du film *Midnight Express*, dont certaines scènes y ont été tournées. Je suis convaincu que la descente aux enfers d'un jeune Américain emprisonné pour possession de drogue va attirer les touristes et accélérer la détérioration de ce lieu mythique. Quelqu'un a sûrement déjà en tête l'idée d'en tirer profit. C'est dans la logique du système de récupérer ce qui est à la marge. Certains, comme John, appellent cela du « recyclage culturel ». J'y vois plutôt le résultat d'opérations de marketing qui dénaturent ce qu'elles promeuvent au profit du commerce :

— Man, tu t'en fais trop. Let it be ! Les choses changent... et puis le film va peut-être faire peur au monde.

— Peut-être ? Mais je trouve quand même qu'on perd le sens de l'authentique. Un gars est surpris avec de la drogue, emprisonné et torturé,

et on finit par avoir envie de voir où ça s'est passé. Ça devient l'outil de mise en marché d'un restaurant. C'est comme les t-shirts ou les affiches de Che Guevara. Ça ne veut plus rien dire. Des symboles révolutionnaires qui deviennent des décorations sur les murs des jeunes bourgeois.

— But, man... il y a du hippie merchandising : look tous ces colliers, ces objets, ces chemises, ces cigarettes indiennes beedies et ce patchouli qui pue. Tout ça, c'est un parallel system qui fonctionne avec les mêmes règles.

En consultant le babillard sur lequel les voyageurs affichent des messages de toutes sortes, je remarque qu'un groupe cherche deux personnes pour partager les frais du voyage. Ils seront sur place vendredi et samedi soir. Tout intéressé n'a qu'à s'adresser à Louise, Robert ou Estelle.

Nous sommes au Pudding Shop dès dix-huit heures vendredi. Estelle nous accueille. Elle est seule. Les deux autres ne devraient pas tarder. Originnaire de Liège, elle a rencontré Louise et Robert sur la route entre Munich et Zagreb où elle faisait du pouce. Ils viennent de Nevers et comptent se rendre à Goa. La conversation porte rapidement sur les affinités linguistiques entre les accents québécois et belge. On profite de leur absence pour se « payer la gueule des maudits Français », tout en admettant qu'ils sont tout de même sympathiques, « quand ils ne se prennent pas trop au sérieux », précise John. Une belle complicité se noue au moment où le couple nous rejoint. Estelle fait les présentations. Louise et Robert se montrent favorables. Ils sont heureux de partager la route avec leurs « cousins du Canada », même si l'un de nous est anglo-américain d'origine, disent-ils avec un soupçon d'ironie dans la voix. Si ça nous convient, le départ est fixé à huit heures dimanche. En principe, si tout va bien, nous serons à Ankara en milieu d'après-midi. On y fera une escale d'une journée avant de filer vers Téhéran.

— Marché conclu !

— C'est un deal !

Nous revenons au Pudding Shop le lendemain. John explore le babillard qui regorge d'informations sur les endroits à visiter tout au long de la route, pendant que je fouine au hasard dans la réserve de bouquins remisés pêle-mêle. Il y a vraiment de tout, et dans toutes les langues...

Intrigué par l'alchimie, j'amorce la lecture du roman *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar. Il me met sur la piste de la réalisation de soi par le travail sur la matière. En pensant aux paroles de la Dame aux étoiles au sujet

de « la barrière » que je devais « franchir », je me dis qu'il s'agit de l'écriture. J'ouvre mon cahier et je commence par quelques exercices avant de m'atteler à du plus sérieux. Les mots ne viennent pas toujours aisément. Il faut parfois des heures avant que la phrase trouve sa formulation définitive. Comme le sculpteur, il faut extraire la forme de la matière première qui résiste à la pensée ou, au contraire, l'invite parfois spontanément. Je pense aux *Prisonniers* de Michel-Ange et me mets à imaginer un roman inachevé qui porte les marques de sa propre fabrication. Je chasse cette idée et me concentre sur la tâche. Quand les mots ne viennent pas, j'essaie de me mettre en mode semi-méditatif, prêt à accueillir les intuitions qui me guident dans la poursuite du récit. Il faut alors faire le tri dans le fouillis d'images qui inondent mon esprit.



Il fait un temps radieux sur le Bosphore lorsque nous empruntons le pont flottant de Galata, déjà encombré de passants et de pêcheurs en ce début de matinée. Ankara, capitale de la Turquie, est à un peu plus de six heures de route. Nous y passerons la nuit avant de poursuivre vers Téhéran. Ceux qui en reviennent disent qu'il faut faire vite avant que la route soit fermée. On parle de manifestations violemment réprimées, de grève générale, d'incendie de cinéma et d'appels au renversement du shah d'Iran par les partisans d'un certain ayatollah exilé en France dont je ne parviens pas à me rappeler le nom. La camionnette est une vieille Renault Estafette 1967 qui a servi de véhicule de gendarmerie. Louise, dont le père est militaire, et qui en a beaucoup souffert auprès de ses camarades soixante-huitards, a eu le privilège d'hériter de la « caisse », comme elle dit, moyennant quelques francs symboliques. Robert, en bon mécanicien, l'a remise sur pied et aménagée pour la route. Les banquettes ont été remplacées par des coffres de remisage pour les accessoires de cuisine et les provisions, un matelas et des coussins. Elle a conservé sa couleur « bleu flic », mais les talents de Louise l'ont enjolivée de fleurs, d'oiseaux et de signes de paix aux couleurs flamboyantes. Elle a un petit quelque chose du Combi d'Ingrid, en plus fantaisiste. Quand Louise me demande de « mettre la cantine sur la galerie », je ne comprends pas ce qu'elle me demande :

— Pardon ?

— Prends la malle grise en métal à tes pieds et mets-la sur les barres de toit.

— Ah bon ! Tu sais, Louise, pour moi une cantine c'est l'endroit où on mange des frites, et une galerie, c'est un balcon ou une véranda...

— Pas évident ! Je ne te comprends pas toujours, moi non plus, Philippe.

— Alors, on est kif-kif, comme tu dis !

En retrait jusque-là, Estelle décide d'intervenir :

— Tu sais, Philippe, les Français ! C'est pareil avec nous, les Belges. Faut pas s'en faire. Ils ne sont pas méchants, seulement un peu « sûrs » d'eux-mêmes... Quand je leur ai dit qu'on allait « se prendre une douffe » et que « j'avais bon avec eux », ils n'ont rien compris.

— Je t'avoue que je ne comprends pas non plus.

— Ça veut dire qu'on va « prendre une cuite » et que « j'ai du plaisir ».

— OK. Nous on dirait « prendre une brosse » et qu'on « a du fun ». Au moins, vous déjeunez, dînez et soupez aux mêmes heures que nous !

— Tu sais ce que c'est, une mitrailleuse ?

— Oui, mais ce n'est sûrement pas ce que je pense !

— Ouais, non. Ce n'est pas une arme automatique. C'est du pain avec des frites et de la viande.

— De quoi tenir au corps ! Nous on a « la poutine », du fromage fondu sur des frites et de la sauce.

— Des frites molles... c'est une hérésie !

— C'est aussi ce que je pense...

Nous montons derrière, John et moi, en compagnie d'Estelle qui a vite signifié qu'elle n'est pas contre les ménages à trois. Lorsque les conditions de la route le permettent, elle distribue les baisers et les caresses à l'un et l'autre... Nous arrivons comme prévu à destination vers quinze heures. Nous sommes surpris de voir des militaires, armes au poing, postés près de véhicules blindés aux principales intersections d'Ankara. Nous mettons cela sur le compte des événements qui se produisent dans le pays voisin. Le moteur dégage une forte odeur d'huile calcinée lorsque Louise gare la fourgonnette à proximité d'une mosquée. D'après Robert, il s'agirait d'un pépin mineur dû à une surchauffe. Rien d'inquiétant, assure-t-il, on peut « dormir sur nos deux oreilles ». Je comprends bien ce que signifie cette expression qui m'apparaît soudainement parfaitement incongrue : comment

peut-on à la fois dormir sur l'une et l'autre de ses oreilles ? Je rigole intérieurement en pensant à la tournure que lui aurait infligée Ingrid...

Nous sommes réveillés très tôt le lendemain par les incantations du muezzin qui, du haut de son minaret, appelle les fidèles à la prière. Je ne comprends pas les paroles, comme je ne comprenais d'ailleurs pas toutes les prières en latin, mais je ressens un appel similaire devant le sacré et le mystère : d'où venons-nous ? où allons-nous ? Des questions légitimes auxquelles les religions ont apporté des réponses menant à l'édification de doctrines opposées les unes aux autres. Désolante histoire jonchée de cadavres de guerres livrées au nom d'un Dieu unique que les hommes ont érigé contre lui-même pour satisfaire leurs basses œuvres terrestres.

Au moment de repartir, le moteur ne répond plus. Robert a beau s'ingénier à vérifier pistons, carburateur, soupapes et tout ce qu'il peut, rien n'y fait. Nous devons nous résigner à faire remorquer le véhicule. Comme John est impatient de reprendre la route, je suggère de faire le reste du trajet en train. Nous remercions chaleureusement nos nouveaux amis en nous promettant de nous revoir plus loin sur la route. Estelle, qui n'avait pas démontré de préférence jusque-là, se jette dans les bras de John avec fougue. Elle l'embrasse langoureusement pendant que j'assiste indifférent à la scène.

Mis à part quelques clochards qui semblent y avoir passé la nuit, la gare est pratiquement déserte. Le préposé à la billetterie nous accueille avec le sourire moqueur de celui qui va se payer nos têtes. Nous avons beau nous exprimer en français, en anglais, en faisant des signes, en traçant des chiffres sur un bout de papier, la somme de dollars américains ne semble jamais suffisante. Nous ne comprenons pas le Turc et il ne semble pas disposé à s'efforcer de nous comprendre. Le train quitte la gare dans quelques minutes et nous n'avons toujours pas conclu la transaction. Nous comprenons, à ce petit jeu qui s'éternise, que nous allons nous faire rouler. Le train disparaît dans un vacarme d'acier désespérant. Que fait-on ?

— Un taxi, man !

— T'es fou, John.

— On l'attrapera à la prochaine station.

Nous sautons dans un taxi en expliquant la situation du mieux qu'on le peut. La voiture roule à une vitesse folle à travers la ville. On se croirait dans un film de bandits ou dans un western. Al Capone poursuivi par Eliot Ness ou John Wayne dans une diligence attaquée par les Apaches. Tout le

répertoire des films de poursuites policières et d'espionnage y passe. Je m'accroche fermement à la portière qui veut sortir de ses gonds à chaque virage. Le chauffeur connaît bien le trajet. Il suit le train des yeux quand il le peut, ou par instinct lorsqu'il disparaît derrière les habitations. Il s'immobilise finalement deux stations plus loin. Il nous dit qu'on peut payer le passage une fois à l'intérieur. Il nous dépose le plus près possible du quai. Il est ravi de la relative modique somme que John lui tend. La folle poursuite a duré une dizaine de minutes qui en a paru dix fois plus. Dans le train, nous sommes accueillis par des routards qui nous saluent de chaleureux peace and love. Nous en reconnaissons certains avec lesquels nous avons fraternisé à Pitsidia et à Istanbul. Un frisson de panique me saisit au moment où j'aperçois parmi eux les types rencontrés au marché de Mires, sans que je parvienne toutefois à distinguer nettement celui qui nous avait intrigués. Est-il dans le train ? Se peut-il qu'il me suive ? Est-ce que la drogue de Naples m'a injecté à jamais une dose de paranoïa indélébile ? Devant mon désarroi, John m'entraîne à l'écart dans un compartiment inoccupé où il me guide dans une méditation apaisante dont il a le secret. Une longue journée nous attend avant l'arrivée à Téhéran. Je m'absorbe dans *L'Œuvre au Noir*. Je souligne les passages qui confirment mes intuitions par rapport au besoin d'évolution de la conscience. J'annote dans les marges. Je griffonne des phrases inachevées. Je rature et reformule jusqu'à ce que l'idée me semble bien rendue. À Kayseri, après un peu plus de six heures de trajet, nous profitons d'un arrêt prolongé pour nous approvisionner auprès d'un groupe de femmes qui tiennent un petit étal. Nous achetons du thé, des boissons gazeuses, du pain, des saucisses et de la gelée de rose.

Quand le train se remet en marche, je contemple par les fenêtres le paysage qui se déroule comme sur un écran de cinéma : aux steppes arides succèdent des champs de culture, des enclos de moutons, des villages dont les minarets scrutent le ciel, des fermes aux toits de chaume, des masures faites de torchis, des hommes et des femmes qui vaquent à leurs occupations, des enfants qui nous saluent, et au loin des montagnes enneigées qui cernent l'horizon. Soulé de toutes ces images, je reprends ma lecture où je l'ai laissée : « Ce Zénon qui marchait d'un pas précipité sur le pavé gras de Bruges qui sentait passer à travers lui, comme à travers ses vêtements usés le vent venu du large, le flot des milliers d'êtres qui s'étaient déjà tenus sur ce point de la sphère, ou y viendraient jusqu'à cette

catastrophe que nous appelons la fin du monde. » Je médite longuement ce passage que je rapproche de celui de Henry Miller s'étonnant de la variété incommensurable des expériences humaines. Comme un diamant éternel, chacune de ces vies représente une facette unique d'une gigantesque sphère de miroirs qui reflètent les visions et les idéaux de l'humanité. La rêverie cosmique apaise mes angoisses devant la mort que je n'ai pas encore apprivoisée. Au bout de plusieurs heures, à notre étonnement, les passagers sont invités à se déplacer dans un traversier. Nous sommes à Tatvan. La traversée du lac de Van dure six heures. Le grand salon offre plus de confort que les banquettes du train. Entre deux assoupissements, je tente de reprendre ma lecture, sans grande conviction. John dort durant tout le trajet. Plus que quelques heures encore.



La Gare centrale de Téhéran est bondée. On y circule de peine et de misère parmi la foule de voyageurs et de chariots remplis de malles et de valises. Il règne une effervescence peu commune. Un air de fuite dans le désordre. Dans la rue, les voitures s'agitent en tous sens dans un cafouillage indescriptible qui crée des embouteillages monstres. Rapidement repérés comme d'autres Occidentaux barbus et chevelus, nous sommes dirigés vers des taxis qui nous conduisent à l'hôtel *Amir Kabir*. Ça sent l'arnaque. Le couloir des routards semble avoir été bien délimité et balisé. Prière de se tenir à carreau. Comme le Pudding Shop, mais en plus désordonné, l'hôtel est envahi de voyageurs en quête de la sagesse orientale et d'autres qui apparemment l'ont trouvée. Ces derniers sont aisément reconnaissables à leur allure de dévots de Krishna au crâne rasé et au regard vague, éthéré, ou mystique selon le point de vue. Leur tenue vestimentaire tient du pagne et du pyjama. On dirait qu'ils sont chaussés de sandales d'astronaute, tellement ils ont l'air de flotter en apesanteur. John se sent bien en leur présence. Leur contact attise son envie de rejoindre son gourou au plus tôt. Je demeure perplexe tout en reconnaissant la dimension profonde et authentique de leur démarche.

En nous dirigeant vers notre chambre, l'hôtel est soudainement plongé dans le noir. Les pannes de courant sont de plus en plus fréquentes, semble-t-il. John sort une lampe de poche de son sac. La faible intensité de son

faisceau suffit à peine à percer l'opaque obscurité du couloir. Nous croisons d'autres occupants qui tâtent les murs pour se repérer vers la sortie. À l'intersection d'un escalier menant au second palier, nous heurtons un type qui nous harangue bruyamment. Sa voix ne nous est pas inconnue, ni le tatouage que le halo de la lampe découvre sur son avant-bras. N'écoutant que son instinct, John lui assène un solide coup de poing à la figure qui le projette contre la rambarde. Le costaud réplique d'un coup de pied au tibia et d'une série de coups à l'abdomen. John l'empoigne à la gorge de toutes ses forces. J'ai beau le supplier d'arrêter, rien n'y fait. Le type se débat comme un démon dans l'eau bénite prêt à suffoquer. En le saisissant par le cou pour le rabattre au sol, John se retrouve avec une poignée de cheveux dans les mains. Le crâne dégarni présente une large plaie qui pisse le sang.

— Man, c'est une perruque, a fucking wig ! C'est le salaud qui nous suit. Look is tattoo, c'est the same : le siren, the anchor et le coral !

— Why are you following us ?

— Pourquoi tu nous suis ? réponds !

— Soffoco, I choke, j'étouffe. Please stop !

— T'es qui ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Gabriella... Chiara... parvient difficilement à articuler le pauvre type prêt à s'évanouir.

— Quoi, Chiara ? Que veux-tu dire ? Arrête, John. On va l'amener dans la chambre.

John desserre péniblement son étau et projette le type sans ménagement au fond de la pièce. Nous l'interrogeons longuement. Il finit par admettre qu'il est l'amant de Gabriella. Elle a de la sympathie pour le jeune homme qui s'est présenté à son auberge. Elle tient à la réputation de son établissement et à celle de sa sœur. Inquiète, elle l'a convaincu de me suivre au cas où les hommes d'Emilio s'en prendraient à moi. Il en avait d'ailleurs observé quelques-uns à Florence et à Brindisi. La situation a évolué depuis. Il a du mal à parler. Il hésite. Je pressens que ce n'est pas tout, qu'il y a autre chose, qu'il nous cache l'essentiel. Sans pitié, John lui enfonce le poing dans l'estomac en lui intimant de vider son sac :

— Answer, you fucker ! How is Chiara ?

— Comment est Chiara ? Réponds, sale mec, lui dis-je à mon tour en lui tordant le bras.

À bout de force et voyant que John s'apprête encore à lever sa lourde main sur lui, le Napolitain lâche le morceau. Il nous apprend qu'Emilio a été assassiné il y a quelques jours par des codétenus du gang des Tunisiens et que Chiara...

— Chiara quoi ? What ? Est-elle morte, elle aussi ?

— *Bambino.*

— Un bébé, a baby ?

— *Sì, yes ! a baby boy.*

J'accuse d'abord le coup avec froideur. Après tout, c'est dans l'ordre des choses puisqu'elle était enceinte. Ma retenue cependant fait rapidement place à une profonde nostalgie. Je me remémore notre dernière scène dans le caveau de l'auberge près du coffre des ancêtres. Jusqu'ici, mon périple avait réussi à me distraire des images de fusion des corps qui me font souffrir et m'excitent à la fois. Sauf en de rares occasions, je n'avais jamais pensé renoncer à poursuivre ma route. Ni l'ennui ni le désespoir, ni même des incidents comme celui du train d'Ankara ou l'incertitude qui règne dans les rues de Téhéran, n'ont eu raison de ma volonté. Mais cette nouvelle me perturbe au point que je décide sur-le-champ de faire demi-tour. Je veux en avoir le cœur net. Bien que je n'aie jamais sérieusement envisagé la paternité, je ressens une vive émotion à l'idée que cet enfant puisse être de moi. Comment le savoir ? Je dois absolument revoir Chiara. Je questionne le malheureux, que John maintient au sol en appuyant de plus en plus fermement sur ses côtes. Il a du mal à respirer. Dans un ultime effort, il me déconseille de me rendre à Procida. Même si Emilio est mort, je ne suis pas le bienvenu. Plusieurs personnes me soupçonnent d'en savoir trop. Je ne sais pas de quoi il parle. Le Napolitain me suggère plutôt de lui remettre un message qu'il se charge de livrer à Chiara en main propre. J'accepte son offre en pensant aux malabars de Procida.

Téhéran, le 4 juillet 1979

Chère Chiara,

L'ange gardien envoyé par ta sœur m'a informé du décès de ton mari et de la naissance de ton petit garçon. Plus rien ne nous empêche de nous revoir à présent. Pourquoi me déconseille-t-il de te rejoindre à Procida ? Qu'est-ce que je suis censé savoir ? Pourquoi serais-je en danger sur ton île ?

Je retourne à Paris. Si tu crois à nous deux... à nous trois, réponds-moi au plus vite aux Yeux Fertiles. Nous trouverons une façon de vivre notre amour à l'abri des dangers.

Philippe, qui n'a jamais cessé de penser à toi

John regrette mon départ, mais il comprend. Il ferait probablement la même chose. Il partira au plus tôt à Kaboul avant qu'il soit impossible de franchir la passe de Khyber. Il me tiendra informé. Je lui dis de m'écrire aux *Yeux Fertiles*. Je prends le train pour Istanbul le lendemain.

OceanofPDF.com

L'ENVIE DE SAVOIR, AU PRIX DE LA DOULEUR

JE SUIS À PARIS DEPUIS À PEINE UNE DEMI-JOURNÉE que je me précipite déjà aux *Yeux Fertiles*. J'ai beau me raisonner puisqu'il est impossible que Chiara m'ait répondu en un si court laps de temps, mon empressement l'emporte sur le bon sens. Anthony m'accueille avec sa bonté habituelle. Il n'arrête pas de me questionner sur mon voyage, les pays que j'ai visités, les gens que j'ai rencontrés, les livres que j'ai découverts. Il veut tout savoir. Je lui raconte ma mésaventure de Procida et ma rencontre avec John que je considère comme un bon samaritain. Sans lui, je ne sais pas ce que je serais devenu. Il m'a redonné espoir. Une nouvelle énergie qui se concrétise par mon envie de plus en plus vive d'écrire. Anthony, qui ne vit que pour les livres, sa compagne et son enfant, en est ravi. « Rien ne vaut une bonne dose de littérature pour se réapproprier sa destinée », dit-il. Il n'y a que l'imagination pour appréhender le réel :

— Tu vas écrire quoi ?

— Un roman.

— C'est une question bête, mais sur quoi ?

— Sur moi, sans doute, mais pas vraiment. Ce sera l'histoire d'un type qui rencontre une fille avec laquelle il part à l'aventure. Il veut voir les plus vieux arbres du monde sur chacun des continents. Dans le fond, il cherche ses racines. Mais ça, il ne le sait pas tout de suite. C'est seulement en cours de route qu'il s'en rend compte. Le but n'est pas plus important que la démarche. C'est comme les croquis de tableaux et les sculptures inachevées... tu vois ce que je veux dire ?

— Comme le « Livre » de Mallarmé, réplique Anthony.

— Peut-être ?

— Mais oui, tu sais, pour lui un livre ne se termine jamais, il ne fait que semblant. Ça n'a ni commencement ni fin. Pour lui, le monde existe pour aboutir dans un livre. Et ta thèse ?

— Je ne sais pas, je verrai. Mais à vrai dire, je ne suis plus très motivé. John avait raison, la route nous apprend beaucoup de choses. Voyager nous

ouvre les horizons. J'ai attrapé la piqure. Tu sais, je me demande si la meilleure façon de comprendre la structure narrative, l'intertextualité et la dimension épistémologique des romans, ce n'est pas d'en écrire un.

— Intéressant ! Faudra reparler de tout ça. Tu loges où ?

— Pour l'instant nulle part. Je viens d'arriver. Mes affaires sont en consigne à la Cité universitaire.

— Viens à la maison. Marie sera contente de te revoir.

Entre deux clients, nous continuons de discuter jusqu'en fin d'après-midi. À Clamart, je retrouve le grenier. La petite table qui me sert de bureau n'a pas été rangée depuis mon départ. Je m'en émeus en y déposant le carnet auquel j'ai confié mes états d'âme jusqu'en Iran. Je me promets de me remettre au travail dès le lendemain. Anthony saura bien me dégoter une machine à écrire.

Entre deux sessions d'écriture, je retourne flâner dans Paris. J'aime particulièrement me retrouver au jardin des Tuileries. L'air y est propice à la détente et à la réflexion. Je m'assois près du grand bassin. Je regarde les enfants y mettre leurs petits bateaux à l'eau. Je ne dédaigne pas non plus reluquer les mamans qui évitent mon regard parfois trop insistant. J'en suis conscient, mais la beauté m'attire comme un papillon de nuit la lumière. Je voudrais que la scène se fige comme dans un tableau que l'on admire à volonté, sans se soucier d'incommoder les personnages qui s'y trouvent. Mais la vie n'est pas ainsi faite. Il faut se méfier des regards obliques encore plus que des regards directs. Il faut faire preuve de tact dans nos approches, savoir apprivoiser sans s'impatiser. Et pourtant, Chiara, et ces filles rencontrées sur la route, c'était tellement simple... Il n'y avait même pas à parler. Peace and love ! La révolution sexuelle n'a apparemment pas atteint tout le monde. C'est avec Dominique que je peux parler de tout ça.

Je décide de lui faire la surprise. Je me présente au club où la Troupe Calypso est en pleine répétition. J'aperçois Ingrid qui me salue discrètement pour ne pas déranger les interprètes. D'après ce que je vois, elle s'occupe de la musique et des effets spéciaux. Le décor de carton-pâte est sommaire. Rien à voir avec l'abondance de détails du *Jardin des délices*, pourtant reconnaissable aux échafaudages superposés sur un immense ballon devant lequel les interprètes simulent les postures des personnages de Bosch. Ingrid m'invite à prendre place à ses côtés. Elle est visiblement contente de me revoir, et moi aussi. Elle me dit que Dominique joue le personnage à tête

d'oiseau juché sur un tabouret qui tient lieu de monture. Totale-
ment engagée dans son rôle, elle ne m'a pas encore remarqué. Un autre groupe de
personnages rassemblés en cercle au-devant de la scène supporte une
framboise géante. Je ne sais pas si je dois en rire ou en pleurer... Chose
certaine, la Troupe Calypso a recruté tout ce qu'il y a de phénomènes
atypiques : des femmes d'allure masculine, des hommes efféminés, des
personnes de petite taille, des maigres et des gros, des androgynes et des
transgenres en transition, des drag-queens. Je me demande ce que Bosch
penserait de l'adaptation burlesque de Dominique. Ingrid lance la musique
et actionne des manettes qui projettent des faisceaux de lumière sur les
interprètes. La scène s'active, les personnages se déplacent les uns vers les
autres de façon lascive et langoureuse sur des airs de chansons médiévales.
J'ai l'impression d'assister à un carnaval grotesque. Je me dis que Dominique
s'est attaquée à trop gros, qu'elle n'a pas bien mesuré la complexité du défi
qu'elle s'est imposé. Qu'elle va se brûler les ailes, comme je l'avais prévu...
Nous sommes loin de la finesse des *Femmes d'Alger*. J'espère que cette
expérience l'amènera à revoir ses ambitions. Je pressens qu'elle n'est pas
dupe. Profitant de la pause, elle vient vers Ingrid qui la conforte de caresses
et de baisers. En me voyant, elle me saute au cou et m'embrasse tendrement.

— Comme je suis heureuse de te voir. Il me semble que ça fait si
longtemps.

— Pas tant que ça, seulement quelques mois.

— Tu dois en avoir, des choses à raconter !

— Oui, on aura le temps d'en parler. Et toi, je vois que ça évolue...

— Oui, mais ce n'est pas facile. Je ne sais pas ce que ça va donner. Enfin,
j'aurai essayé.

— Qu'est-ce que vous faites après la répétition ?

— Nous rentrons à l'appart. Viens prendre un verre. On « jaserà »,
comme tu dis.

— D'accord.

Les retrouvailles s'effectuent comme si de rien n'était, comme si nous nous
étions quittés la veille.



Un jour, je m'arrête à la boutique où j'ai admiré de près les bijoux de corail. La propriétaire me reconnaît immédiatement. Je la remercie de m'avoir suggéré la lecture d'*Histoire naturelle du corail*, que j'ai parcouru avec beaucoup d'intérêt. Je lui confie m'être rendu sur l'île de Procida où j'ai fait la rencontre de descendants de corailleurs. Leur histoire m'a fasciné. Je ne me doutais pas que cet animal pouvait avoir autant d'importance autour de la Méditerranée. Plus je me confie, plus la marchande semble distante et méfiante. Elle m'a bien dit que ses bijoux provenaient d'un partenaire de Torre del Greco tout près de Procida. Je lui demande si elle connaît l'auberge La Locanda sul Mare. Elle ne répond pas, et à voir son visage se crispé, j'ai le pressentiment qu'il s'agit de la vieille *gioielliere* dont parlait Chiara quand elle se confiait à Gabriella. Plus j'insiste et plus elle se referme comme une huître qui protège son trésor. Plus je la regarde se contorsionner, plus je sens qu'elle cache quelque chose. Qu'a bien pu lui dire Chiara pour la mettre dans cet état ? J'interroge à nouveau la vieille dame sur la provenance des bijoux qu'elle garde précieusement dans son coffre-fort. Elle se contente de répéter la même histoire : ils lui ont été vendus par un exportateur de Torre del Greco. Il s'agit d'un commerce tout à fait légal, précise-t-elle devant mon insistance et ce qu'elle perçoit sans doute comme de la suspicion. Comme je n'ai pas envie de goûter à nouveau à la médecine des mafieux, je m'en tiens à cette version.

Une semaine, deux semaines, bientôt un mois sans nouvelles de Chiara. Elle est sûrement débordée par son nouveau rôle de mère. Je ne désespère pas. Entre-temps, je me gave de promenades dans Paris avec Béatrice et de visites de musées avec Dominique qui a finalement dévoilé son orientation à ses parents. Cette révélation n'en est pas vraiment une. Ils se doutaient depuis longtemps que leur fils n'était pas bien dans sa peau. Ils en ont d'abord souffert. Pas tellement pour eux, mais surtout en pensant aux difficultés qu'il aurait à affronter dans un monde qui n'est pas prêt à accepter toutes les différences. En parents aimants, ils sont demeurés discrets sur ses comportements. Ils s'efforçaient toujours de ne pas laisser paraître le moindre soupçon de doute sur sa virilité. Ils ont accueilli Ingrid les bras ouverts. Ils la considèrent comme leur belle-fille. Ils apprécient sa compagnie. Ils sont heureux de voir que Dominique s'épanouit de plus en plus depuis sa rencontre avec cette jeune Allemande pleine d'entrain et de vivacité.

Dominique s'emballe devant les esquisses de Delacroix :

— Elles révèlent la spontanéité du regard. Elles capturent l'élan primitif, l'intuition des formes à délimiter, le caractère dynamique de l'agencement des couleurs. Ces croquis ont quelque chose d'émouvant, un inachèvement touchant qui révèle la démarche de l'artiste. Tu sais, Philippe, Diderot...

— Celui de l'*Encyclopédie* ?

— Oui.

— Il disait que les belles esquisses lui plaisaient davantage que les tableaux parce qu'il y avait plus de vie, moins de formes.

— Je pense qu'il exagère, mais je vois ce qu'il voulait dire.

— On voit les expériences que le peintre a tentées. Il y a parfois des superpositions d'ébauches de tableaux surprenantes.

— Comme des palimpsestes ?

— C'est peut-être fort, mais c'est un peu ça, des essais et erreurs en couches successives. Des scènes qui n'ont parfois rien à voir entre elles.

— En somme c'est l'histoire du peintre autant, sinon plus, que celle des tableaux...

Au musée Rodin, devant *La Danaïde* épuisée à force de remplir éternellement sa jarre percée, je revis les sensations qui m'ont envahi en voyant *Les Prisonniers* de Michel-Ange. J'y retrouve l'expression à l'état brut. Les traits d'outils apparents du *non finito*. La chair qui s'extraît de la pierre. L'effort des corps pour se libérer de la matière, comme des mots qui cherchent leurs phrases, leurs paragraphes et leurs chapitres. Je ne sais pas où va me conduire cette fascination. Je sais seulement que cette tension me maintient en alerte. Les personnages d'une *Jeune mère à la grotte* suscitent des émotions nouvelles. Le regard que porte la jeune femme sur son enfant parvient à me tirer les larmes. *Le Baiser* me subjugue de grâce. Comment peut-on faire parler le marbre avec autant de sensualité ? L'étreinte des amoureux me fait souffrir de l'absence de Chiara. Dominique, qui n'en rate jamais une, me raconte que Rodin s'est inspiré d'un drame qui ressemble au mien :

— Cette sculpture devait à l'origine faire partie de *La Porte de l'Enfer*. Comme *Le Penseur* d'ailleurs.

— *La Porte de l'Enfer* ?

— Oui, c'est une immense sculpture inachevée sur laquelle Rodin a disposé plusieurs figures de *La Divine Comédie*. Elle devait s'appeler

autrement au départ. D'après le nom de l'amante, que j'ai oublié. Elle était tombée amoureuse de son beau-frère. Ils étaient mariés tous les deux. Cette relation adultère a fini dans le sang quand le mari a découvert le pot aux roses.

— Un autre drame amoureux. On dirait qu'il n'y a que ça depuis que je lis *Graziella*...

— Ce n'est pas tout. Tu connais l'histoire de Lancelot et de la reine Guenièvre ?

— Lancelot du Lac, le chevalier de la Table ronde ?

— Oui.

— Alors quoi ?

— Bien, d'après ce qu'on dit, le couple lisait le roman de leurs amours adultères quand ils se sont fait assassiner.

— Adultères ?

— Guenièvre était la femme du roi Arthur. Elle a fini dans un couvent.

— Comme a bien failli tourner *Graziella* ! Mais ça métonnerait que ce soit le cas de Chiara.

Après nous être rassasiés de tant de volupté, nous passons aux *Yeux Fertiles*. Une lettre m'y attend. Je suis fébrile. Je l'ouvre. Elle n'est pas de Chiara. C'est John qui m'écrit.

Auroville, le 16 juillet 1979

Dear Phil, *mon chum*

Ça fait déjà deux semaines que je suis en Inde. La traversée de la Khyber Pass a été longue et pénible. Il y avait beaucoup d'agitation. On sentait qu'il se passait quelque chose de pas normal. On voyait des soldats partout. Je pense que ça sera bientôt impossible de traverser par la route de la soie.

Je suis arrivé à Goa avec une gang de freaks. C'était le party, man ! Il y avait du monde partout sur la plage. Ça jouait du drum, ça faisait des acrobaties, des danses ; il y avait des enfants et des belles filles comme tu ne peux pas imaginer. It was Woodstock, man ! Il y en a qui sont là depuis des années. Ils n'ont pas bougé. Je ne sais pas comment ils font pour vivre. C'est vrai que la plupart ont l'air de sadhus émaciés à l'os, mais sans en avoir vraiment la philosophie. C'est un grand bazar spirituel. J'ai fini par me tanner et je suis reparti. Tu ne devineras pas avec qui, man ? Estelle, mon chum ! Je l'ai rencontrée sur la plage. Elle était

avec Camilo, un Colombien qui est toujours avec nous. Tu te doutes bien qu'Estelle peut difficilement se contenter d'un seul homme...

Nous sommes descendus à Pondichéry. Une saprée ride, man ! Je ne sais pas comment j'ai fait, mais nous y sommes arrivés. On trouve plein de gens qui nous aident sur la route. Et les Indiens sont vraiment accueillants, parfois trop. Ils nous collent de près. On n'a pas d'espace. Ils sont vite dans notre bulle. On dirait qu'ils n'ont pas la même notion des distances que nous. Ils n'ont rien. Je n'ai jamais vu autant de misère : de la saleté, de la poussière, des déchets, des chèvres et des vaches au milieu des rues, des « chieux » accroupis sur le bord des routes, des femmes qui gravissent nu-pieds des échafaudages de fortune avec des briques sur la tête et un enfant dans le dos. Du monde partout. On côtoie des éclopés, des mendiants ; j'y ai même vu mon premier cadavre dans une gare. Attention, quand ils disent oui, ils font non de la tête. C'est mêlant. Et que dire des trains ! Une épopée, my friend ! Des gens accrochés aux fenêtres, couchés sur les porte-bagages, et des toilettes... je ne te dis pas. C'est un autre monde, man ! La vie dans son expression la plus pure ou brute. Je n'avais jamais vu ça. Avec un missionnaire italien, j'ai visité une léproserie. Ça m'a bouleversé. Et à côté de ça, des belles couleurs en veux-tu, en v'là. Les femmes sont drapées dans des saris multicolores qu'elles portent avec élégance. À les voir dans les champs, on dirait un tableau impressionniste comme je sais que tu les aimes.

Ici, à Auroville, on essaie de créer une ville où les hommes et les femmes de toutes origines peuvent vivre en paix et en harmonie au-delà des religions, des nationalités et de la politique. Le but est de réaliser l'unité de l'homme, comme le chante John Lennon dans Imagine : « Imagine qu'il n'y a pas de paradis, pas d'enfer en dessous de nous, au-dessus seulement le ciel ; imagine qu'il n'y a aucun pays, aucune cause, aucune religion ; imagine tous les peuples vivant leur vie en paix... Tu penses que je suis un rêveur, mais je ne suis pas le seul. » You may say I'm a dreamer, but I'm not the only one...

C'est ce que Douce Mère, l'héritière spirituelle de Sri Aurobindo, appelle l'éveil par le yoga intégral. Man, on n'a rien à perdre. Il faut essayer tout ce qu'on peut pour changer le monde. Toi, tu veux le faire en écrivant, c'est ton yoga ; moi je ne sais pas encore ce que c'est, mais ici je trouve quelques réponses.

J'oubliais. L'autre jour, je suis allé au Matrimandir. C'est un dôme doré au centre de la ville ; on y va pour méditer. J'ai vu la Dame aux étoiles. Quand nous sommes sortis du silence, elle m'a dit qu'elle se souvenait de toi. Elle m'a demandé

si tu avais franchi « la montagne de tes peurs ». Je n'ai pas su quoi lui répondre. Je suis devenu végétarien. Tu te souviens, on avait essayé ça en Crète.

Et toi, dis-moi, comment vas-tu ? As-tu retrouvé Chiara ? Tu peux m'écrire à Poste restante, Auroville.

Be good, brother. Love is in the air !

John

Inquiet du silence de Chiara, mais content d'avoir des nouvelles de John, je raconte à Dominique combien nous avons été heureux en Crète, une véritable révélation. Comme j'achève *Le Colosse de Maroussi*, je lui lis un passage dans lequel je me reconnais : « Je ne m'étais jamais douté que la terre pût contenir tant de choses. J'avais marché les yeux bandés, à pas chancelants, hésitants ; j'étais orgueilleux, arrogant, satisfait de mener la vie fausse et restreinte du citadin ; la lumière de la Grèce m'a ouvert les yeux, a pénétré mes pores, a fait se dilater mon être tout entier. » Je n'oublierai jamais la lumière crétoise. Comme je n'oublierai jamais Chiara. Son silence pèse de plus en plus lourd. Parfois je me languis au point de perdre le nord. Je m'imagine toutes sortes d'histoires. Qu'est-ce qui a pu lui arriver ? Comment se porte l'enfant ? Malgré l'avertissement de l'ange gardien que m'a envoyé Gabriella, je peine à résister à la tentation de retourner à Procida. Dominique me retient de commettre cette bêtise :

— Ça serait suicidaire, Phil. Mieux vaut oublier cette histoire. On ne sait pas de quoi sont capables ces types. Ce sont des bandits et des assassins, n'oublie pas. Pour eux tu représentes une menace.

— Mais de quoi peuvent-ils avoir peur ? Qu'est-ce que je suis censé savoir ?

— Peu importe que tu saches quelque chose ou pas, eux le pensent et ils ne te laisseront pas le temps de leur expliquer que tu ne sais rien.

— Tu me fiches la trouille. Faudrait que j'oublie ce que j'ai vécu à Procida, la femme et l'enfant. Ce n'est pas aussi simple que tu le penses.

— Écoute, Phil. Tu n'es pas le premier à vivre ça. J'en ai vécu moi aussi des séparations. Je sais ce que c'est. On a l'impression que notre vie est fichue. Qu'il n'y a plus rien à faire. Que tout s'écroule comme un château de cartes. C'est fou ce que la passion amoureuse peut nous détruire quand l'être aimé s'en va. Ça nous déchire les entrailles. On perd le souffle. On ne sait plus où se jeter. On est carrément dépossédé. C'est assez horrible quand on

y pense de mettre toute notre existence entre les mains de quelqu'un d'autre... Il faut te raisonner, Phil. Je te connais assez pour savoir que tu en es capable. Tu le sais dans le fond de toi-même.

J'ai l'impression d'entendre Anthony. Je me sens comme *Le Penseur* de Rodin, pris dans un dilemme entre la raison et la poésie. Ou bien je pars sans savoir, ou je fonce à Procida au risque de me faire tabasser, ou pire, de me faire tuer. J'ai peine à me résoudre à l'attente, mais je dois me faire une raison. Je me rappelle qu'en ne choisissant pas le Chariot, la Dame aux étoiles m'avait dit que je faisais preuve de prudence. Que j'étais une personne réfléchie. Que je pesais le pour et le contre. J'essaie de m'en convaincre. Si Chiara ne m'a pas encore répondu, c'est qu'elle a décidé de faire le deuil de notre relation. Cette pensée me désole et m'attriste. Je la laisse percoler dans mon esprit comme une façon de dissiper progressivement toute velléité de retour dans le passé. Je dois oublier. Je m'efforce d'oublier. Je dois me ressaisir. Reprendre ma route sans penser à elle. En extirper jusqu'au souvenir pour rétablir mon équilibre psychologique. Autrement, je risque de sombrer dans les arcanes du regret et de la dépression. Ce n'est pas ma première peine d'amour. Du moins, c'est ce que je tente de me raconter pour me convaincre que le calme et la sérénité reviendront après une période de déprime. Il y a de l'espoir, me dis-je en pensant au retour au pays. Je mise sur un changement de décor, mon projet d'écriture et mes retrouvailles avec Paul pour endiguer les tourments d'une aventure passionnelle qui se termine avant d'avoir véritablement commencé. Je ne serai pas le premier que la fiction aura libéré de ses angoisses et de ses illusions.

REVENIR, OUBLIER, SE SOUVENIR, POURSUIVRE

LES SOUVENIRS ACCUMULÉS DEPUIS MON DÉPART de Montréal défilent pêle-mêle durant le vol de retour. Je m'y abandonne en spectateur. Je laisse filer : Genève, Perroy, Paris, Naples, Matala, Fécamp, Dominique, Béatrice, Gégé, Anthony, Sam, John, Chiara, tant d'émotions et de rencontres en si peu de temps. Il me semble que le temps s'est contracté. Que j'ai évolué dans un film en accéléré. La piqûre du voyage n'est pas près de me quitter.

Paul m'accueille à l'aéroport en compagnie de sa sœur Céline. Elle aussi a dû changer ses plans. Tous les deux cherchent à se reconstruire. Personne ne s'attendait à ce que leur père disparaisse si rapidement. Céline a renoncé à accompagner une équipe de tournage en Australie. Anthropologue de formation, elle a contribué à la recherche pour une série documentaire sur les aborigènes. Elle et son frère n'ont pas toujours été en bons termes. Je me souviens que Paul la trouvait instable et frivole. C'est vrai qu'elle avait le don de se moquer d'un frère qui affectait parfois des airs de supériorité détestable envers sa « petite sœur », bien qu'elle soit son aînée. La mort de leur père les a rapprochés. Ils passent de plus en plus de temps ensemble, ce qui fait le bonheur de leur mère dont ils s'occupent assidûment. Les deux ont décidé de retourner vivre dans la maison familiale. Ce n'est pas toujours facile, mais dans les circonstances c'était le meilleur choix. La maison est grande et bien située. Paul me rappelle qu'il serait heureux de m'héberger :

— Comme je te l'ai dit au téléphone lorsque tu m'as annoncé ton retour, tu peux t'installer chez nous le temps de te retourner et de trouver quelque chose. C'est près de l'université.

— Ça me gêne un peu...

— Pas de chichi, ça nous fait plaisir ! As-tu des nouvelles du poste ?

— Non, toujours pas, je ne me fais pas trop d'illusions. Peut-être qu'au mieux on m'offrira du temps partiel. J'espère être fixé sous peu parce que les finances sont basses après ce voyage...

— Peut-être que Céline pourrait faire jouer ses relations. Il me semble qu'on a toujours besoin de bonnes idées et de bons auteurs en télévision. Tu

ne crois pas, Céline ?

— Sure ! Je vais voir. Mais tu sais, c'est comme partout, les budgets sont réduits et il faut frapper à la bonne porte au bon moment.

— Je suis sûr que tu vas bien te débrouiller.

— Merci, vous deux. J'apprécie votre aide, sincèrement.

— Tu devrais lui parler de ton idée de roman. À moins que ce soit un secret ?

— Non, ce n'est pas secret. C'est embryonnaire toutefois.

— Je sais, mais c'est un départ. Faut bien commencer quelque part.

En entrant dans leur grande demeure d'allure victorienne, je suis frappé par le calme presque lugubre qui y règne. Les murs lambrissés de chêne semblent vieillis et sombres. Ce n'est plus l'atmosphère enjouée que j'y ai connue. Pourtant le décor est le même. Les meubles et les bibelots n'ont pas bougé. Rien n'a été déplacé. Pas même cette vieille horloge qui ne donne plus l'heure depuis longtemps. Son pendule est immobile et ses aiguilles semblent figées à jamais. Combien de fois avons-nous asticoté le père de Paul à ce sujet ? « Pourquoi ne pas se débarrasser de ce qui ne sert plus à rien ? » demandions-nous sans véritablement espérer une réponse. Nous savions qu'il y tenait, comme à tous les autres objets qu'il avait reçus en héritage. « Vous verrez quand vous serez vieux », répondait-il à l'occasion, sans préciser ce que nous allions voir. Maintenant qu'il n'est plus là, qui sait ce que tout cela va devenir ? Évidés de l'affection qu'on leur porte, les objets meurent dans l'indifférence. Sans la présence de celui qui leur donnait vie, j'ai l'impression qu'ils attendent qu'on les ressuscite...

La mère de Paul et de Céline est toujours aussi accueillante malgré un visage qui ne peut dissimuler la tristesse qui l'accompagne désormais en permanence. La douleur qu'elle a vécue auprès d'un époux agonisant a vraisemblablement affecté sa santé. Son dos accuse un affaissement qui me la rend encore plus attachante. La vieillesse a pris possession de son corps. Malgré quelques absences occasionnelles, elle se souvient très bien de moi. Combien de fois m'a-t-elle gâté de ses délicieuses tartes aux pommes accompagnées de crème glacée fondante... En la revoyant, c'est tout un pan de ma vie qui revient m'habiter. Je revois le petit garçon qui jouait dans un carré de sable avec ses camions et qui se construisait des mondes à sa mesure. Je revois aussi Céline qui se faisait toujours un plaisir de saccager tout ce que l'on faisait. De quelques années plus âgées que nous, ses copines

et elle se moquaient de nos « jeux de bébés ». Je pense que je lui en veux encore.

— Tu as fait quoi tout ce temps à l'étranger ? me demande sa mère.

— Bien, j'ai voyagé dans plusieurs pays. J'ai rencontré des gens, j'ai étudié, j'ai commencé à écrire un roman.

— Vraiment ! J'espère que mes yeux vont tenir le coup jusqu'à sa publication. Parce que je trouve que j'en perds en ce moment. Je vois tout embrouillé. Moi qui aimais tant la lecture, c'est de plus en plus difficile de voir les mots sur les pages.

— Je vous ferai une version audio.

— Ça parle de quoi ?

— Des arbres.

— Des arbres ?

— Oui, dans un parc à Madrid j'ai eu l'idée d'écrire un roman sur les plus vieux arbres du monde. Ce sera un voyage de découverte des paysages et des populations. Il n'y a pas que les musées où l'on apprend.

— Tu as raison, mais moi j'ai beaucoup appris dans les musées. Tu sais combien j'aimais y aller. Maintenant je me contente de reportages à la télévision. Ils présentent parfois de bonnes choses. Mes jambes ne me permettent plus de tenir debout très longtemps, alors les musées, mieux vaut oublier ça.

— Oui, je me souviens très bien. Vous nous y avez amenés souvent, Paul et moi. Vous nous trouviez bien dissipés.

— Pas mal tannants en effet, de vrais paquets de nerfs qui ne tenaient pas en place.

— J'ai appris à me contrôler depuis. J'ai rencontré une fille à Paris qui étudie en histoire de l'art. Je pensais à vous quand je visitais des musées avec elle. Elle n'arrêtait pas de parler et de commenter les tableaux. Une vraie bavarde... comme vous, si j'ose me permettre.

— Ah, tu peux oser. Je sais comment j'étais. Je me laissais emporter par toutes ces beautés. La peinture m'a toujours fascinée. Je pense que certains tableaux nous font mieux apprécier la nature. Tu connais Marc-Aurèle Fortin ?

— Je le connais de nom, mais pas son œuvre.

— Il a mal fini, pauvre et malade. On l'appelle « le peintre des arbres ». Tu devrais aller voir ses tableaux. Je suis certaine que ça t'inspirerait pour

ton travail.

— C'est vrai que je me suis surtout intéressé à la littérature. Plusieurs poètes québécois ont été inspirés par les arbres : Rina Lasnier, Gilles Vigneault, Suzanne Paradis, Gatien Lapointe, Pierre Perrault, Pamphile Le May et plusieurs autres.

— Tu ne manques pas de matériel !

— Non, seulement de temps. Il faut que je trouve un travail.

Une semaine plus tard, je reçois un courrier m'informant que le poste que je convoitais a été comblé. On m'offre deux charges de cours. Je suis déçu, mais je ne peux pas refuser ce que je considère comme un prix de consolation. Il me sera encore plus difficile de terminer ma thèse. Il faut que je trouve autre chose. J'épluche les petites annonces dans l'espoir de dénicher la perle rare qui m'assurera une subsistance décente. J'envoie des CV partout. Mais qui a besoin d'un spécialiste du roman contemporain qui n'a pas terminé sa thèse de doctorat ? Ou bien je suis trop qualifié, ou pas assez. Ça en devient démoralisant.

Lors d'une soirée en ville avec Paul et Céline, cette dernière me demande de lui faire part de mon projet. Je lui raconte l'anecdote du parc de Madrid devant le conifère géant qui m'inspira l'idée de créer un personnage qui se donnerait comme mission d'aller voir les plus vieux arbres du monde. Il serait accompagné d'une femme, évidemment ! Il faut bien qu'il y ait une intrigue amoureuse qui se noue au fil de l'aventure. Et, en fait, on découvrirait au fur et à mesure que ce sont moins les arbres qui importent que sa propre quête identitaire. Je continue de plus belle en lui décrivant les étapes du voyage telles que je les conçois actuellement :

— Tu en parles comme si c'était le synopsis d'un film.

— Ah bon ?

— Ça te dirait d'adapter ton idée pour le cinéma ?

— Pour le cinéma : un film, tu veux dire ?

— Oui, mais pas une fiction, plutôt un documentaire. Ça s'y prêterait bien. Si tu veux, quand tu seras prêt, je pourrai le montrer à quelques amis du milieu, question de tâter le terrain. On verra bien.

— Je t'avoue que je n'y avais pas songé, mais l'expérience pourrait être intéressante. Je veux bien essayer, au point où j'en suis...

En plus de la préparation des cours, j'essaie de répartir le temps qu'il me reste entre la thèse et la mise au point d'un dossier de présentation du projet

sur les arbres. D'abord, recenser un échantillon de ces doyens de la forêt. Après, je pourrai tracer un itinéraire géographique, identifier des quidams et des spécialistes à interviewer et commencer à rédiger une narration. Il y a évidemment celui qui est à l'origine de cette idée, le cyprès appelé l'arbre de Tule (3500 ans), vu à Madrid ; j'ai également vu l'olivier de Vouves (3000 ans) en Crète. Quels sont les autres ? Je pense qu'une dizaine de spécimens feraient l'affaire pour le moment. Après avoir consulté des guides touristiques, des ouvrages de botanique et des encyclopédies, mon choix s'arrête sur les suivants : l'Olivier Millénaire de Roquebrune-Cap-Martin (2000 ans), dans les Alpes-Maritimes ; le cèdre Jōmon Sugi (entre 2100 et 7200 ans), situé à Yakushima, au Japon ; le cyprès dit Sénateur (3500 ans), de Floride ; les Alerces (3600 ans) du Chili ; l'if de Llangernyw (4000 ans), au Pays de Galles ; le cyprès d'Abarkouh (4500 ans), en Iran ; un épicéa du comté de Dalécarlie (9550 ans), en Suède ; le Pin Huon (10 500 ans) de Tasmanie ; le créosotier King Clone (11 700 ans) près de Lucerne Valley, en Californie. Au Québec, le plus vieil arbre est un cèdre de 1000 ans situé sur une île du lac Duparquet, au nord de Rouyn-Noranda.

J'établis des fiches pour chacun d'eux, je classe des photos et des cartes des territoires à explorer. Il faut également choisir un angle de traitement. Je décide que le commentaire sera assuré à la caméra par un vulgarisateur scientifique, autant que possible connu du public pour ses interventions fréquentes dans les débats environnementaux. La facture doit être divertissante et éducative sans didactisme scolaire. Plans d'ouverture sur les tableaux de Marc-Aurèle Fortin (par exemple, *Sous les ormes* et *Vieille maison grise*) accompagnés en voix hors champ du poème *À un vieil arbre* de Pamphile Le May :

Tu réveilles en moi des souvenirs confus.
Je t'ai vu, n'est-ce pas ? Moins triste et moins modeste.
Ta tête sous l'orage avait un noble geste,
Et l'amour se cachait dans tes rameaux touffus.

D'autres, autour de toi, comme de riches fûts,
Poussaient leurs troncs nouveaux vers la voûte céleste.
Ils sont tombés, et rien de leur beauté ne reste ;
Et toi-même, aujourd'hui, sait-on ce que tu fus ?

Ô vieil arbre tremblant dans ton écorce grise ;
Sens-tu couler encore une sève qui grise ?
Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés ?

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,
Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés.

Je prépare minutieusement le dossier et le sou mets à Céline qui estime qu'il a des chances d'être accepté, à tout le moins évalué et retenu pour une étape ultérieure. Je suis anxieux de connaître la réponse des producteurs. Un mois, deux mois, sans nouvelles. Céline me dit que c'est normal, que je ne dois pas m'inquiéter. Je veux bien croire, mais en attendant je suis dans l'expectative, mes cours et la rédaction de la thèse en souffrent. Heureusement que mes amis m'offrent le gîte et une bonne part de ma subsistance, sinon que deviendrais-je ? Je ne sais rien faire d'autre que lire, écrire, enseigner à la rigueur, et faire de la recherche. L'expérience du cinéma m'a fasciné. Si le projet est financé, je crois que je vais songer sérieusement à me reconverter en scénarisation. Finalement, il s'agit toujours de raconter des histoires. Et le public de la télévision et du cinéma est nettement plus nombreux que le lectorat. On y gagne sûrement mieux sa vie.

Paul s'absente de plus en plus. Ses clients l'amènent à se déplacer souvent en province. Puisque nous sommes fréquemment seuls, Céline et moi, je deviens son confident privilégié. Elle me confie ses espoirs déçus... comment elle s'est jetée à corps perdu dans le travail pour oublier ses déboires amoureux. C'est une véritable workaholic. Une ergomane. À ce chapitre, nous avons beaucoup en commun. Son dernier amour lui a laissé un goût amer. Désabusée, elle ne croit plus que son rêve de fonder une famille se réalisera un jour. Elle vieillit et sent le tic-tac de l'horloge biologique de plus en plus bruyamment. Je ne peux que l'écouter et compatir. Je me trouve dans une situation similaire, à cette différence près qu'aucun sablier ne vient me rappeler l'échéance de la procréation. Il faut dire que depuis ma mésaventure avec Chiara, je me suis bien gardé de commettre des imprudences. Le plaisir d'accord, mais la paternité très peu

pour moi. Nos points de vue à ce sujet sont diamétralement opposés et semblent en complète contradiction.

C'est du moins ce que l'un et l'autre croient jusqu'au jour où revenant de son travail elle m'annonce que mon projet a reçu l'aval des producteurs de la série sur les aborigènes. Des fonds conséquents ont été rassemblés et un diffuseur s'est déjà engagé à programmer le documentaire dès qu'il sera disponible. Ils sont tellement emballés qu'ils veulent amorcer au plus tôt le repérage des lieux de tournage. Et ce n'est pas tout. Ils comptent produire une série consacrée aux merveilles de la nature qui comprendrait plusieurs émissions, dont une sur les jardins, une sur les parcs nationaux, une sur les montagnes, et une sur les îles. Si le public est au rendez-vous, la liste pourrait encore s'allonger :

— Ils sont prêts à nous offrir un contrat de recherche et de scénarisation pour trois ans. Tu te rends compte Philippe de la chance qu'on a ? On va découvrir des sites formidables.

— Oui, j'espère seulement que ça ne va pas attirer trop de touristes. J'ai vu tellement d'endroits défigurés à la suite de leurs visites. Je m'en voudrais de participer à la destruction de ces trésors naturels. Des fois je me dis qu'il vaudrait mieux les garder secrets.

— T'en fais pas, on va insister sur la nécessité de les préserver.

— Je veux bien te croire, mais...

— Mais quoi encore ?

Sans me laisser le temps de répondre, elle me saute au cou et me clôt le bec en m'assénant un vigoureux baiser qui me laisse pantois.

Je la connais depuis que je suis tout petit, elle était ma voisine, la sœur de mon meilleur ami. Je la considérais comme ma propre sœur et voilà que je sens que ça pourrait être autre chose. D'abord hésitant, je mets des jours à lui reparler de cette chaleureuse étreinte qui a éveillé des désirs insoupçonnés, voire inavouables. Elle me confie s'être également sentie troublée. Confus tous les deux, nous tentons d'oublier ce qui s'est passé en nous concentrant sur le travail. Mais l'attraction est trop forte. N'y tenant plus, nous succombons à son appel. La tendresse qui émane de nos rapports me fait découvrir une autre facette de l'amour. Je ne veux plus brûler d'une passion dévorante, je ne le peux plus, ni elle non plus. Nous vaquons à nos occupations tout en cultivant une relation paisible faite de discussions professionnelles et de bienveillance mutuelle. Au fil des jours, notre

complicité se manifeste par des gestes d'attention discrète et de tendre compagnonnage. L'harmonie du quotidien demande à se projeter dans l'avenir. Je me souviens de celui qui reprochait à Anthony et Marie de s'être assagis et je me dis qu'ils seraient époustouflés d'apprendre que je m'apprête à faire un enfant. Je le suis moi-même. Nul regret, la vie m'a amené ailleurs et je suis heureux de la destination qui se dessine devant moi. Qui dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire ?

OceanofPDF.com

AU HASARD DES ANS, LE MYSTÈRE RÉSOLU

APRÈS CE CONTRAT, IL EN EST ARRIVÉ UN AUTRE, puis un autre et un autre, et ainsi de suite. Céline et moi avons continué de travailler sur des projets qui nous ont amenés sur tous les continents. Nous nous sommes enrichis de rencontres vivifiantes. Nous avons deux merveilleux enfants. Je n'ai jamais terminé ma thèse, ni mon roman. J'ai toujours la broche de corail rouge en forme d'hippocampe que portait Chiara. Je la conserve comme une relique, un souvenir des débordements de passion d'une autre époque.

Je suis retourné à Procida, il y a une dizaine d'années, à la faveur d'une tournée médiatique d'un film que j'avais scénarisé. Je croyais que plus personne ne se souviendrait du jeune intrépide qui était venu à l'auberge s'enquérir de la sœur de Gabriella. Mal m'en prit lorsque mon ange gardien de l'*Amir Kabir* me reconnut. Je n'avais pas aussitôt mis les pieds sur la plage de sable noir de Corricella qu'il m'aborda. C'est peu dire que la suite m'inquiétait. Nous l'avions tabassé à souhait et j'imaginais bien qu'il s'en souvenait. Allait-il se venger trois décennies plus tard ? J'étais seul cette fois-ci et John ne pouvait pas venir à mon secours. À ma grande stupéfaction et mon soulagement, il m'aborda plutôt gentiment :

— *Buongiorno studente*, vous cherchez quelqu'un ?

— Euh ! Pas vraiment, je présente un film à Naples et j'avais envie de revoir Procida.

— Ça a bien changé. Il vient de plus en plus de touristes. Parfois, je me dis que je ne reconnais plus mon île.

— J' imagine, oui, une vraie plaie ces touristes.

— Vous faites quoi ?

— Je suis scénariste pour la télévision et le cinéma.

— Vous avez changé. Le type que j'ai vu à Téhéran avait les cheveux longs et il portait une barbe... et *meno grasso* !

— J'ai pris à peine cinq kilos ! Vous par contre, vous êtes toujours aussi chauve à ce que je vois. Mais la sirène sur votre avant-bras a bien changé. Elle a tellement grossi qu'on ne voit presque plus l'ancre...

— Vous êtes comique, l'ami ! Oui, chauve et heureux de ne plus avoir à porter de perruque. Où est votre ami, *il grande inglese* ?

— Il est à Montréal, il a ouvert un centre de yoga et de méditation avec une fille que nous avons rencontrée à Istanbul.

— Il a dû bien changer, parce que celui qui m'a frappé n'était pas « Peace and love », comme vous disiez.

Je m'étonnais de sa cordialité et à la fois je me rappelais que Gabriella l'avait envoyé à mes trousses pour me protéger. Je pouvais donc avoir confiance. Il venait de s'approvisionner sur le continent en prévision du Sacre de la mer qui devait se tenir dans quelques jours. Je compris qu'il était toujours cuisinier. J'hésitais à lui confier mon désir de savoir comment allaient Chiara et son garçon quand il m'invita à l'accompagner à l'auberge. Comme je me souvenais parfaitement des derniers moments que j'y avais passés sous l'étroite surveillance de deux lascars prêts à en découdre, je me suis fait le plus discret possible. Lui, par contre, n'avait pas l'air de s'en faire. À ses yeux, je devais être un invité comme les autres. Ça me convenait, mais j'étais tout de même surpris de tant d'attention. Sur le trajet, je me remémorais le jeune homme passionné qui avait mis les pieds sur l'île dans l'espoir d'y rejoindre celle qui l'avait enjôlé à Paris. J'avais beaucoup de tendresse à son égard tout en me sachant bien loin de lui. Les années avaient effacé la douleur de la séparation. J'étais quand même curieux et surtout anxieux de rencontrer le fils de Chiara. En fait, j'étais inquiet de ce que j'allais découvrir. Pourquoi ne m'avait-elle jamais répondu ? Je voyais bien que l'ange gardien était mal à l'aise quand j'abordais la question : « Est-ce que Chiara va bien ? Et son enfant ? Et Gabriella ? »

Arrivé à l'auberge, j'eus la surprise de voir Gabriella en fauteuil roulant. Je la reconnus immédiatement. Sa figure était inoubliable. Ses traits avaient subi l'outrage du temps, comme nous tous, me dis-je. Mais elle affichait une posture noble et portait la tête haute. Elle me reconnut sans peine. On aurait dit qu'un lien d'affection nous unissait depuis toujours. Ses yeux brillaient d'une douce clarté accueillante qui m'émut profondément. L'ange gardien poussa sa chaise sur la terrasse où nous trinquâmes à nos souvenirs. Je lui redis combien j'avais apprécié qu'elle me fasse découvrir le coffre aux trésors de sa famille. C'était pour moi une marque de confiance que je n'avais jamais oubliée. Elle aussi me confia combien elle s'était sentie réconfortée par ma réaction devant cet héritage. Je ne pouvais plus me

retenir de lui demander où était Chiara. Je sentis son visage se crispier. Elle hésitait à répondre. Était-il arrivé un malheur ? Pourquoi ne m'avait-elle pas répondu ? J'étais prêt à tout entendre. J'avais pris de la distance et je me sentais capable d'affronter la vérité :

— Chiara est ici ? demandai-je.

— Tu sais, je suis confinée à ce fauteuil depuis que nous avons eu un accident de voiture.

— C'est arrivé il y a longtemps ?

— Oui, un peu plus d'un mois après que Stephano, ton ange gardien, soit revenu d'Iran.

— Et Chiara, et le petit ?

— Ils étaient avec moi.

— Comment vont-ils ?

— Malheureusement, elle n'a pas survécu à ses blessures. Elle a été dans le coma pendant plusieurs semaines.

— Et le petit ?

— C'est lui qui s'en est tiré le mieux. Bernardo va bien.

— Où est-il ?

— Ici à l'auberge. C'est lui qui s'occupe de tout à présent. Il est très pris par les préparatifs du Sacre de la mer. Nous attendons toute la grande famille comme chaque année.

— Et ma lettre, elle l'a bien reçue ?

— Oui, elle ne s'en séparait jamais. Elle aurait voulu te rejoindre mais s'en sentait incapable. Elle était tourmentée. Elle me confia avoir écrit une lettre qu'elle se proposait de t'envoyer. Mais le malheur a frappé avant...

Gabriella était fatiguée. Stephano l'accompagna à sa chambre d'où il revint avec un album qui contenait des photos et divers documents. En parcourant le contenu, je voyais évoluer Chiara au fil du temps depuis sa tendre enfance dans les bras de sa mère, sur les genoux de son père, la femme qu'elle devenait à l'adolescence, la jeune mariée aux bras d'Emilio, la femme enceinte que j'avais serrée dans mes bras le jour fatidique de nos dernières étreintes. Plusieurs bouts de papier avaient été insérés avec soin entre les pages de l'album. Je n'eus aucun mal à identifier la lettre dont venait de me parler Gabriella. La délicatesse et la grâce qui émanaient de la calligraphie ajoutaient à l'émoi qui s'emparait de moi au moment de la parcourir.

Caro Filippo,

Ta lettre m'a fait beaucoup de bien, même si elle me plonge dans un tourment que je croyais avoir dissipé. J'étais résolue à t'oublier, je n'avais guère le choix vu ma situation. Les hommes d'Emilio me surveillaient de près. Ils voyaient même l'enfant que je portais comme un futur capo. J'étais prisonnière.

Je n'ai jamais cessé de penser à toi. Notre dernière rencontre m'a laissé un goût de liberté que je ne connaissais pas. Je suis déchirée. Je me sens prise entre deux feux, j'ai peur de m'enfuir et j'ai peur de rester. Je me sens traquée depuis la mort d'Emilio. Certains jours je fais des plans, j'organise notre évasion avec la complicité de Gabriella. D'autres jours je me résous à mon sort. Je rêve parfois à ce que pourrait être notre vie au Canada. Je nous imagine dans un petit village, loin, loin de cette île maudite qui m'étouffe.

Je ne sais pas si j'aurai le courage de poster cette lettre, mais il me fait bon de l'écrire, ça me donne l'impression d'être près de toi. De te parler, de t'embrasser. Peut-être qu'un beau matin le destin va se charger de me conduire à la poste...

Chiara che ti ama

Je portais la lettre à mes lèvres pour l'embrasser lorsque je fus saisi de frayeur en découvrant une coupure de journal jaunie qui rapportait un accident de voiture ayant eu lieu dans des circonstances suspectes. L'article semblait suggérer que cela pouvait être un règlement de compte entre bandes rivales. On mentionnait un trafic sous couvert d'accompagnement touristique dans différents pays d'Europe. Je pensai tout de suite à l'inconfort de la marchande de Paris lorsque je lui avais parlé de Procida. Se pouvait-il que Chiara ait été mêlée à ce commerce illicite ? Stephano se retenait de confirmer, mais ses hochements de tête subtils laissaient entendre que c'était bien de cela qu'il s'agissait. Sans le savoir, j'avais été en contact avec une intermédiaire de la bande de Procida qui faisait le trafic de corail. Tout devenait clair. Je comprenais pourquoi je n'avais jamais reçu de réponse et pourquoi les hommes d'Emilio croyaient que j'en savais trop. Ils soupçonnaient Chiara de m'en avoir parlé. Le mystère se dissipait. En pensant à la Dame aux étoiles, je me dis qu'une force occulte m'avait incité à venir sur l'île pour résoudre l'énigme qui m'avait poursuivi depuis ma rencontre avec celle qui était partie en déposant *Graziella* sur une table de nuit. Les quelques rares photos de l'enfant ne m'étaient d'aucun secours. Il ressemblait à la plupart des bébés naissants : joufflu et potelé avec un regard

absent, tourné vers l'intérieur du monde d'où il émergeait à peine, baignant dans une espèce de mer de tranquillité.

Bernardo revenait de discuter avec des fournisseurs lorsqu'il apparut sur la terrasse. Il avait les yeux verts, profonds et lumineux de Chiara. Il salua Stephano qui me présenta comme un ami du Québec venu assister aux festivités du Sacre de la mer et au couronnement de la nouvelle Miss Graziella. Il ne me ressemblait pas du tout.

OceanofPDF.com

L'Interligne
435, rue Donald, bureau 337
Ottawa (Ontario) K1K 4X5
613 748-0850
communication@interligne.ca
interligne.ca

Codirecteurs de collection : Frédéric Lanouette et Christine Klein-Lataud

Conception graphique des couvertures : Suzanne Richard Muir
Graphisme : Guillaume Morin
Révision et corrections : Jacques Côté
Distribution : Diffusion Prologue inc.

Les Éditions L'Interligne bénéficient de l'appui financier du Conseil des arts du Canada, du Conseil des arts de l'Ontario, de la Ville d'Ottawa et de Patrimoine canadien.

Les Éditions L'Interligne sont membres du Regroupement des éditeurs franco-canadiens.



OceanofPDF.com

Table des matières

[Bibliographie](#)

[Page titre](#)

[Catalogage](#)

[Dédicace](#)

[Citations](#)

[Partir, quitter, voir ailleurs](#)

[Rencontre au carrefour des destinées](#)

[Surprise et confusion des genres](#)

[Douleur de l'attente](#)

[Au jardin des délices](#)

[L'histoire marque la continuité de la barbarie](#)

[D'une lointaine contrée, se complique le sort d'un cœur aimant](#)

[L'abîme du rêve](#)

[Descente aux enfers en catastrophe sur un radeau de nuages](#)

[Vogue le navire, lumière d'espace et de temps](#)

[Souffle mon cœur le vent du large](#)

[Repartir, voir l'œil de l'horizon](#)

[L'envie de savoir, au prix de la douleur](#)

[Revenir, oublier, se souvenir, poursuivre](#)

[Au hasard des ans, le mystère résolu](#)

[Crédits](#)

[*OceanofPDF.com*](#)